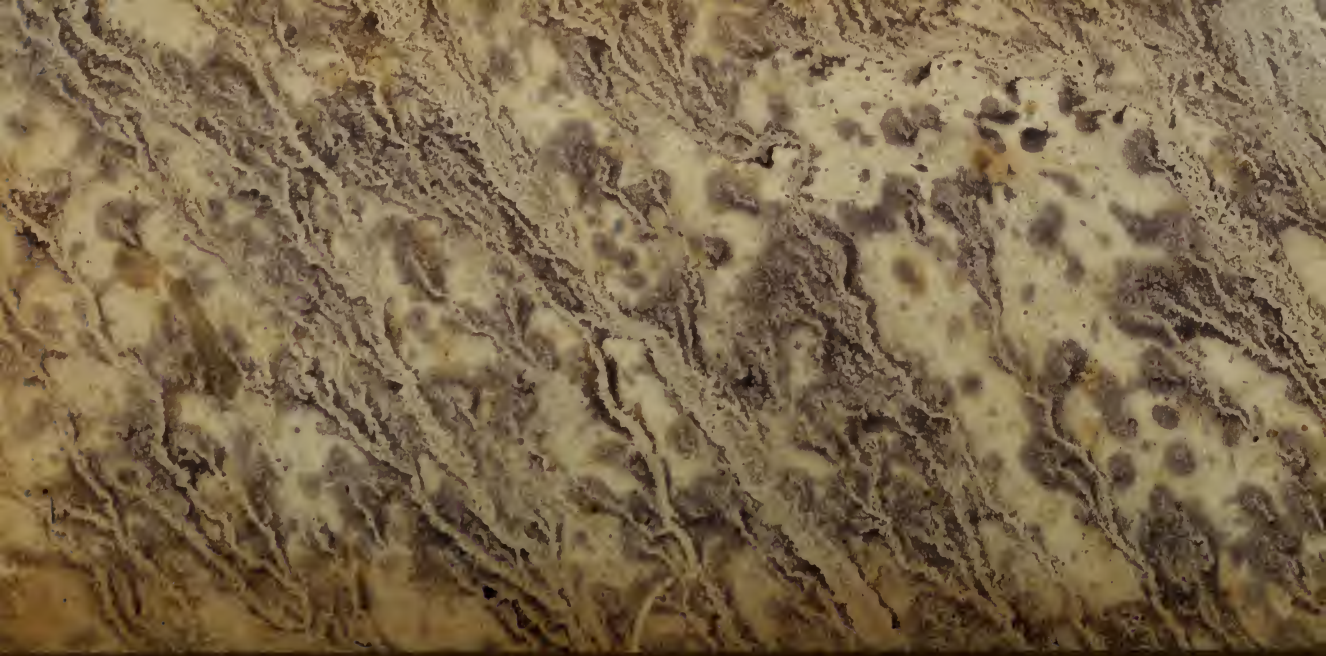


ACHAT ET VENTE
LIVRES ANCIENS ET MODERNES
JOSEPH BOUDOT LAMOTTE
84, RUE BONAPARTE
PARIS (VI^E)

Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/analysedelaphilo02dele

ANALYSE
DE LA
PHILOSOPHIE
DU CHANCELIER
FRANÇOIS BACON,
AVEC SA VIE,

TOME SECOND.

A LEYDE,
Chez les Libraires Associés.

M. DCC. LXXVIII.

TABLE
DES MATIERES
DE LA
SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *De l'Agrandiſſement des Etats.* Page, 1.
CHAP. II. *Des Troubles & des Séditions.* 11
CHAP. III. *Du Conſeil.* 19
CHAP. IV. *Des Négociations.* 25
CHAP. V. *Des Dignités.* 32
CHAP. VI. *De la Nobleſſe.* 38
CHAP. VII. *Des devoirs du Juge.* 45
CHAP. VIII. *De l'Uſure.* 47
CHAP. IX. *De l'Ambition.* 51
CHAP. X. *Des Richeſſes.* 56
CHAP. XI. *De l'Envie.* 62
CHAP. XII. *De la Diſſimulation.* 68
CHAP. XIII. *De l'Art de converſer & de repréſenter.* 72
CHAP. XIV. *De la Vertu.* 78
CHAP. XV. *Du Naturel & de l'Habitude.* 87
CHAP. XVI. *De la Gloire & de la Réputation.* 91

CHAP. XVII. *Des Louanges & de l'Oſtentation.* 94
CHAP. XVIII. *Du Mariage & du Célibat.* 99
CHAP. XIX. *Des Peres & des Enfans.* 103
CHAP. XX. *De l'Amour & de l'Amitié.* 106
CHAP. XXI. *De la Jeuneſſe & de la Vieilleſſe.* 113
CHAP. XXII. *De la Beauté & de la Difformité.* 119
CHAP. XXIII. *De l'Athéiſme & de la Superſtition.* 123
CHAP. XXIV. *De l'Eſpérance & de la Mort.* 128
CHAP. XXV. *Inſtruction politique adreſſée à un Miniſtre.* 133
CHAP XXVI. *Le chemin de la Fortune, ou l'Art de parvenir.* 152
APHORISMÉ SUR LES LOIX. 176
De la Philoſophie ancienne. 192
De la Fable raiſonnée. 294
Penſées & vues générales ou récapitulation. 349

Fin de la Table.

ANALYSE
DE
LA PHILOSOPHIE
DU CHANCELIER
FRANÇOIS BACON.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Agrandissement des Etats.

IL y a des génies étendus & pénétrans, qui voient au-delà des bornes d'un empire, & qui auroient la force de les reculer, mais qui n'ont

pas l'adreſſe de faire jouer heureuſement les reſſorts d'un Etat bien monté. Il y a des eſprits ſouples, faits pour le détail du Gouvernement, mais peu capables de ces grandes entrepriſes qui changent la face d'un Etat. Ils ont le talent d'amuſer le Prince & le Peuple, par des modes nouvelles, ou des ſpectacles, & à l'abri de cette diverſion ils ſe ſauvent derriere le rideau, ſe maintiennent & s'avancent en trompant tous les yeux. D'autres ſoutiendront le poids des affaires avec une vigilance infatigable, ils dirigeront aſſez habilement la marche d'un Empire, ſans lui donner jamais cet eſſor, qui étend au loin ſes aîles.

La grandeur d'un Etat ſe meſure par l'étendue de ſon territoire, par le calcul de ſes revenus, par le dénombrement de ſes habitans, par la quantité de ſes villes & la force de ſes places. Il y a des empires ſi grands qu'ils ne peuvent que perdre & ſe démembrer; d'autres ſi heureuſement bornés,

qu'ils doivent ſe maintenir dans leur conſtitution naturelle.

De bonnes citadelles, des arſenaux bien munis, de nombreux haras, une brillante artillerie ne ſont pas la force d'un Etat, s'il n'y a des bras pour les mettre en œuvre, & ſur-tout du courage dans le cœur de la nation ; on a beau dire que l'argent eſt le nerf de la guerre, ſi le ſoldat n'eſt pas vigoureux. Les troupes étrangeres, ſoudoyées aux frais d'une Nation, la défendront; mais ne l'agrandiront pas.

La péſanteur des impôts, arrête les progrès des conquêtes, en épuiſant les veines du Peuple; les ſubſides volontaires ne lui font jamais de tort, il lui reſte du courage, au défaut de forces; mais une Nation ſurchargée de taxes eſt trop foible, pour ſubjuguer les Nations voiſines.

Un Etat qui veut s'agrandir, doit prendre garde au corps de ſa nobleſſe; car ſi elle vient à opprimer le peuple, il arrivera ce qu'on voit dans les

forêts où les arbres de haute futaye étouffent les rejettons : l'Etat a beau peupler alors, il n'en ſera pas plus fort. L'Angleterre ne ſe ſoutient que par la force du bas peuple, à qui ſa liberté releve le courage. Elle a par cet endroit un avantage viſible ſur les pays voiſins, où un maigre payſan ne peut faire un robuſte ſoldat.

Un grand arbre doit avoir aſſez de ſuc dans le tronc, pour nourrir ſes branches ; c'eſt-à-dire, que ſi l'Etat conquérant n'eſt pas auſſi peuplé que le pays conquis, les vaincus dévoreront les vainqueurs, comme il arriva à Sparte qui ſe perdit dans ſes Conquêtes ; les Romains firent mieux, en répandant le droit de Bourgeoiſie dans les villes conquiſes : on diroit que ce ne fut pas Rome qui s'empara de l'Univers, mais plutôt que l'Univers ſe fit Romain.

L'Eſpagne avec ſes colonies s'eſt épuiſée d'habitans, elle a beaucoup d'or, & peu de ſoldats. Eſt-ce le moyen

de s'agrandir, que d'envoyer la lie & l'écume du peuple dans le pays de conquêtes ? Ces misérables qu'on transplante, porteroient la peste & la corruption dans ces climats éloignés, si elle n'y étoit pas. Comment veut-on que des brigands & des fainéants, qui désoloient ou surchargeoient leur patrie, aillent s'accoutumer au travail & à la discipline, sous un ciel étranger, dans un séjour de licence & d'impunité ? Recevra-t-on après cela de bonnes nouvelles, qui encouragent les honnêtes gens à s'expatrier ? De plus, ce qui gâte les colonies, c'est l'envie démesurée d'en sentir d'abord le profit ; il en est comme de la plantation des arbres, dont on ne peut bien juger qu'après vingt ans. C'est donc un mauvais moyen de s'agrandir que de porter ses conquêtes au loin.

Cependant les conquêtes ne doivent pas toujours se fixer sur les pays voisins. Car il ne faut pas raisonner d'un Etat comme d'un fonds de terre. Un

particulier ſonge à *s'arrondir* dans ſon Domaine, mais un Prince doit faire attention à la ſolidité plutôt qu'à la proximité de ſes conquêtes. On a cet avantage en portant la guerre au loin, qu'on va combattre des ennemis à demi vaincus par l'étonnement d'une haute entrepriſe, & par le peu de connoiſſance qu'ils ont de vos forces ; au lieu qu'on eſt tous les jours à s'eſſayer avec ſes voiſins, & qu'après avoir beaucoup pris, il faut tout rendre. Dans ces guerres éloignées, l'appareil extraordinaire des armées, la difficulté de l'expédition, la honte d'échouer, & le déſeſpoir de la retraite mettent le Général & le ſoldat dans la néceſſité de vaincre. L'occaſion de faire la guerre à ſes voiſins renait ſouvent ; mais rarement eſt-elle aſſez avantageuſe ; au lieu qu'un Conquérant peut ſaiſir des conjonctures favorables, pour attaquer des Nations étrangeres, comme des temps de relâchement & de décadence, le moment d'une conjuration,

les ſuites d'une guerre longue & ruineuſe.

Les Arts Méchaniques qui s'exercent à l'ombre, & les Manufactures qui ne demandent que le travail des doigts, ſont très-propres à efféminer le courage. Les peuples belliqueux aiment le grand air, déteſtent l'aſſujettiſſement d'un métier ſédentaire, & craignent moins les dangers que les travaux aſſidus & journaliers. Auſſi les Romains & la plûpart des anciennes Républiques employoient leurs eſclaves, ou des étrangers, aux Arts méchaniques. Ce qu'on appelle peuple dans une nation, eſt réduit à trois claſſes, celle des laboureurs, celle des ouvriers ou artiſans, & la plus vile de toutes eſt celle des valets.

Un Etat conquérant doit être belliqueux par principe; l'eſprit de cet état c'eſt la guerre; la profeſſion de tout un peuple, ce ſont les armes, & ſa gloire n'eſt que dans ſes trophées. C'eſt un oracle vérifié par le temps & l'expérience, qu'une Nation dévouée à la guerre

par la nature de ſon génie & de ſes loix, empiétera ſur les Nations voiſines, & les ſubjuguera tôt ou tard ; il faut qu'un pareil Etat ait dans ſa conſtitution des raiſons toujours prêtes de faire la guerre ; car il reſte encore aſſez d'équité dans le cœur des hommes, pour qu'on n'oſe rien entreprendre ouvertement, ſans quelque prétexte ſpécieux de juſtice. Les Mahométans ont toujours le zele de l'Alcoran à la main, pour prendre les armes, quand leur intérêt parle. Mais on a contr'eux l'injuſtice du deſpotiſme & de la tyrannie, qui ſouleve l'humanité en faveur de la liberté des peuples. Enfin la Politique ne manque jamais de motifs, quand elle a des moyens, ne fut-ce que pour entretenir la vigueur des ſoldats, ou pour étendre le commerce.

Une guerre civile eſt une ardeur de fiévre qui conſume les forces ; une guerre étrangere eſt une chaleur bénigne & néceſſaire pour entretenir la proſpérité. Une longue paix énerve le peuple & corrompt ſes mœurs.

L'Empire de la mer eſt une eſpece de Monarchie univerſelle, que la nature ſemble avoir donné en dot à la grande Bretagne. Un peuple qui a la domination des mers, eſt toujours libre de faire la guerre ou de ſe replier; ſes armes ſoutiennent ſon commerce, & ſon commerce nourrit ſes forces; il aura tôt ou tard tous les tréſors de l'Inde à ſa diſpoſition.

Il faut chez un peuple conquérant des honneurs & des récompenſes militaires. Que reſte-t-il dans la plupart des Etats, de ces anciennes diſtinctions qui ont perpétué les monumens de la valeur Romaine? Quelques ordres militaires; & quelque refuge d'invalides. Mais les trophées, les Pyramides, les couronnes civiques, les chars de triomphe, les largeſſes publiques, le partage des dépouilles, tout cet appareil de gloire & de pompe guerriere qui allumoit l'ardeur des combats & la ſoif de la victoire au fond des cœurs les plus glacés, tout cela n'eſt plus que dans

l'hiſtoire. C'eſt que les honneurs du triomphe ne conviennent qu'aux Républiques qui vivent de la guerre. Cette oſtentation ſeroit dangereuſe dans une Monarchie, où les rayons de la couronne royale doivent abſorber tous les regards.

L'homme, il eſt vrai, ne peut ajouter une coudée à ſa ſtature; mais il dépend toujours des ſouverains d'agrandir le corps d'un Empire : les loix, les mœurs, les entrepriſes ſont autant de ſemences de grandeur; c'eſt au génie à les développer : mais comme les grands projets ſont des peines brillantes, il en coûte moins de livrer un Empire au cours de ſa fortune.

CHAPITRE II.

Des Troubles & des Séditions.

LEs grands orages dans un Empire détruiſent la ſubordination qui fait l'harmonie de la ſociété, & ramenent les choſes à cet état d'égalité antérieur à l'ordre & à la police des peuples. Ils s'annoncent par des bruits ſourds, par des diſcours ſouterrains, par des écrits licentieux & ſatyriques contre le Prince & le Gouvernement. C'eſt alors que les meilleures entrepriſes, qui dans tout autre temps euſſent été applaudies, ne rencontrent que des obſtacles inſurmontables dans la prévention du peuple & le décri du miniſtere. On commence par interpréter ou éluder les ordres du Prince ; l'autorité mollit, la déſobéiſſance prend des forces, chaque parti remue à ſon tour, & tout finit par une défection générale ; après que la reli-

gion, la juſtice, le conſeil & les richeſſes ont manqué ſucceſſivement.

La matiere des troubles eſt dans la miſere publique & dans le mécontentement univerſel. La ruine des grands, entraîne la diſette du peuple; autant de partis pour la révolution, que de familles épuiſées. Les citoyens ſont réduits à deſirer la guerre, comme une diverſion à leurs maux. Les préventions fâcheuſes, qui ſont dans un état civil l'effet des humeurs malignes dans le corps humain, préparent un levain de maladie, & conduiſent à l'inflammation. Juſtes ou injuſtes, le peuple eſt toujours outré dans ſes haines; quels que ſoient ſes griefs, il ne connoît point de meſure dans ſes reſſentimens, ni de frein dans ſes vengeances. Le mal a des remedes, la crainte n'en reçoit aucun; & qu'un Prince ne ſe raſſure pas ſur la légéreté des murmures, ſous prétexte qu'ils partent d'une inquiétude paſſagere; un nuage qui paſſe, en va groſſir d'autres qui crevent enfin tôt ou tard.

Les innovations en matiere de la religion, la peſanteur des Impôts, le changement des Loix ou des coutumes, le mépris des privileges & des immunités particulieres, le mauvais choix des Miniſtres, la cherté des vivres, les réformes exceſſives dans les troupes, la partialité dans les factions, autant de cauſes de ſédition.

Les remedes ſont d'écarter la diſette par la facilité du commerce, & l'oiſiveté par l'établiſſement des Manufactures; de réprimer le luxe, ou de le régler par des loix ſomptuaires, de faire valoir les terres, en donnant du crédit à l'Agriculture, de ne point laiſſer un prix arbitraire aux marchandiſes, & de modérer les ſubſides.

Le nombre des Citoyens doit toujours être en proportion avec les revenus de l'Etat, comme les travaux avec le produit. Ce ne ſont point les têtes qu'il faut compter, mais plutôt les bras. Cent mille hommes qui gagnent ſans dépenſer beaucoup, ne chargent pas

l'Etat, comme font cent familles de ces grands qui dépenſent ſans travailler, & ſur-tout ſans payer l'induſtrie. Trop de nobleſſe appauvrit l'état, un Clergé nombreux le ſurcharge : ces deux corps dévorent la partie la plus eſſentielle de tout Empire, c'eſt-à-dire, le peuple qui veille & travaille, tandis que l'autre partie dort, digere & vaque tout au plus à la preſſante affaire de ſes plaiſirs.

Un grand abus, c'eſt que la carriere des ſciences ſoit ouverte à tout le monde ; il ne faudroit recevoir de jeuneſſe dans les colleges, qu'autant qu'il y a des places à remplir dans les profeſſions utiles, où l'on a beſoin des lettres.

C'eſt le commerce extérieur qui fait la principale richeſſe des Etats. Il roule ſur la matiere, le travail, & le tranſport ; trois objets dans le prix des marchandiſes. Souvent l'ouvrage ſurpaſſe la matiere, & le port ou les droits l'emportent ſur l'une & l'autre ; c'eſt alors

que l'induſtrie produit plus que le fonds.

Un Etat peut être fort riche, & les citoyens mourir de faim, ſi l'argent ne circule pas. L'Uſure, les monopoles, & les banqueroutes font plus de ravages, que les brigands de la mer & des forêts.

Le peuple n'a que des bras & des pieds ; les grands n'ont que la tête. Ces deux Etats ſéparés ne ſont pas à craindre. C'eſt aux Rois de ménager le peuple, afin de l'oppoſer aux grands ; Jupiter appelle au ſecours les cent mains de Briarée, pour confondre les Dieux révoltés.

Laiſſez courir le torrent dans les premiers inſtans ; un torrent paſſe vîte, ſi vous l'arrêtez, au lieu de ravager la ſurface, il minera les fonds. Donnez au reſſentiment du peuple le temps de s'exhaler. Réprimer les plaintes & les bruits injurieux qui éventent ſa malignité, c'eſt l'irriter davantage & groſſir la tempête. Subſtituez des eſpérances aux

moyens que vous enlevez. Les hommes ne font rien ſans quelque raiſon d'intérêt, apparente ou ſolide ; ainſi promettez des avantages, quand vous demandez des ſubſides.

Les Princes, quand ils s'attachent à quelque faction, font pencher la barque d'un côté ; c'eſt hâter le naufrage. Ils y périſſent les premiers : Henri III. ne fut-il pas trahi par cette même ligue qu'il avoit ſoutenue ? C'eſt aux Rois de veiller ſur les ligues, elles n'ont le bras levé que pour renverſer le trône. Ils doivent être la planette centrale, qui entraîne tous les globes dans ſon tourbillon. Ceux-ci ont un mouvement particulier, mais toujours lent & ſubordonné à la marche uniforme & rapide du premier mobile.

Laiſſez aux hommes obſcurs, ſans fortune & ſans reſſources, celle de ſuivre le parti dominant ; mais les Princes & les grands lutteront contre la force, & tiendront l'équilibre. La politique adroite & ſouple ſe gliſſe au mi-

lieu de ces cabales, fait bon viſage à l'une, ſans tourner le dos à l'autre, & va droit à ſon but.

La neutralité n'eſt pas toujours le parti de la modération, mais plutôt de l'ambition, qui, ſans participer aux troubles, en tire ſon avantage : dans un homme ſupérieur par ſa condition, par ſes talens, ou par ſa vertu, ce ne peut être que l'effet de ſa grandeur ou de ſa ſageſſe.

Entre deux factions, la moins nombreuſe eſt conſtamment la plus opiniâtre, & vient à bout de l'autre, puis ſe diviſe & ſe déchire elle-même : il faut les balancer.

Dans tous les partis, il y a des gens qui font du bruit & du mal, ſans y rien gagner. Ce ſont des volontaires qui harcelent ſans ceſſe l'ennemi, & le déſeſperent par des eſcarmouches.

Les innovations ſont toujours des difformités dans l'ordre politique. Un uſage affermi par le temps, utile ou non, eſt pourtant à ſa place dans l'en-

chaînement des choſes. Tout eſt ſi bien lié, que la moindre nouveauté ſubſtituée aux abus courans, ne tiendra jamais à la tiſſure, comme une partie uſée; & tel changement ſeroit bon en lui-même, qui gâteroit tout par la difficulté de l'aſſortir au reſte. Si le temps vouloit s'arrêter pour donner le loiſir de remédier à ſes ravages.... Mais c'eſt une roue qui tourne avec tant de rapidité; le moyen de réparer un rayon qui manque & qui menace?.... Les révolutions que le temps apporte dans le cours de la nature, arrivent pas à pas; il faut imiter cette lenteur dans les innovations qu'on introduit.

On riſque beaucoup à innover, parce que celui qui trouve ſon avantage dans la révolution, l'eſpéroit déja comme un bienfait du temps, & n'en rend graces qu'à la bonne fortune; mais celui qui perd au changement, attendoit le contraire, & s'en prend aux auteurs du prétendu déſordre.

Quand il s'agit de guérir les plaies

d'un Corps politique, point d'appareil extraordinaire. Toute ſingularité eſt pour le moins ſuſpecte, & ſouvent odieuſe. Mais comment faire? Tout remede politique eſt une nouveauté; & ſans remede, le mal n'aura point de terme. C'eſt à la vigilance de lutter ſans ceſſe contre les altérations inſenſibles du temps; car le bien ou la réforme, qui arrive dans la chaleur & la violence des paſſions, a toute ſa force dans les commencemens; au lieu que le mal qui ſuit les progreſſions du mouvement des corps, croit & s'augmente par degrés; l'eau croupit, il n'y a qu'à la remuer, & la peſte vole de toutes parts.

CHAPITRE III.

Du Conſeil.

UN homme de conſeil tient en ſes mains notre fortune & notre réputation, deux choſes dont le détail ſe partage entre pluſieurs perſonnes; car nous

confions nos biens à des Fermiers, notre cœur à une épouſe, ou à des amis, nos enfans à des gens éclairés ; mais un confident eſt ſeul dépoſitaire de tous nos intérêts.

Les Rois ont beſoin d'un conſeil ; il faut livrer les affaires aux agitations de la fortune, qui va toujours à pas vacillans, comme la marche de l'yvreſſe, ou les faire paſſer par les diſcuſſions flottantes des délibérations, afin de les fixer.

Le conſeil eſt le leſt d'un bon gouvernement ; mais point de molleſſe égale à celle d'un Prince qui plie, & change au gré de mille conſeils. Il n'y a pas moins de foibleſſe à ſe laiſſer gouverner par un favori. Ces ſortes de préférences ne ſont que des inſolens & des jaloux. Tous les traits que la malignité lancera contre l'idole, retombent indirectement ſur celui qui l'éleve ſi haut.

L'inconvenient d'un conſeil, c'eſt que les affaires en ſont moins ſecrettes ; & quelques Royaumes ont cru vainement

y parer par l'établiſſement d'un conſeil de cabinet. Ce cabinet eſt percé à jour & plein d'iſſues par où les myſteres s'échappent. Un homme vain trahira le ſecret de l'Etat par oſtentation ; ce ſont des occaſions de paroître important qui ne reviennent pas deux fois dans la vie ; & le moyen de tenir contre la démangeaiſon de ſe faire valoir ! Les confidens des Rois devroient avoir moins de curioſité pour dérober leurs ſecrets, que de zéle pour leur donner de bons conſeils ; mais c'eſt aux Princes de ſavoir arracher un bon conſeil, ſans laiſſer échapper leur ſecret.

L'autorité d'un Monarque, loin d'être affoiblie ou éclipſée par les lumieres de leur conſeil, en tire plus d'éclat & d'avantage ; outre les ſecours de l'expérience, la Majeſté Royale brille à la tête de ces aſſemblées auguſtes, & cette pompe aide à l'illuſion.

Quant au danger d'être trahis ou vendus, les Rois y remédient, en admettant à leur confiance la candeur & la

droiture avant toutes choſes. Quelle peſte dans une Cour, que ces eſprits orageux, qui noirciſſent l'ame d'un Prince de mille vaines terreurs! Car les ſoupçons, comme des oiſeaux de mauvais augure, volant dans l'obſcurité, répandent des nuages ſur l'imagination. Tyrans de l'amour & de la confiance, ils rendent les Rois cruels, les maris odieux, les gens de bien inſociables. Mais quand ils entrent dans l'ame d'un Maître, il n'y a plus d'accès pour les bons conſeils.

Les grands Génies brouillent plus qu'ils n'éclairent, quand la probité ne les inſpire pas. Un Prince doit connoître ſes Miniſtres, & fomenter entr'eux cette rivalité qui les fait veiller les uns ſur les autres; mais il ne faut pas qu'un Miniſtre apperçoive les foibles du Prince, il en abuſera pour s'agrandir aux dépens de l'Etat & du bien public.

Rois dévoilez donc vos deſſeins, mais cachez vos défauts. Prenez l'avis de chaque particulier, ſur-tout des ſubalternes

ſéparément ; il y a plus de liberté & moins de paſſion dans le tête-à-tête. Recueillez les opinions en public, chacun n'a pas tant d'égard à ſon intérêt dans les aſſemblées, & les eſprits dominans ſont plus retenus ; ainſi vous démêlerez le meilleur parti dans ce concours de vues ſéparées & réunies. Mais ſi un Roi veut tirer la vérité de ſon conſeil, qu'il ne ſe hâte point de faire entrevoir ſon inclination, ſans quoi l'adulation, ou le reſpect humain, n'auront qu'un ſentiment & qu'un langage qui ſera toujours celui du Maître.

Il ne reſte qu'une reſſource pour ſe ſauver des piéges de la flaterie ; c'eſt de conſulter quelquefois les morts & de les confronter avec les vivans : oui, les Livres ſeuls oſent dire la vérité ; ces oracles muets ſont d'autant plus terribles, qu'ils ne parlent qu'au cœur & à la raiſon. Ne ſoyez jamais tellement l'eſclave d'un conſeil qu'on vous donne, que vous ne mettiez du vôtre dans les raiſons ou les motifs qui vous déterminent à le ſuivre.

Dans toute entrepriſe il y a trois choſes à faire, la concevoir, la diſcuter, & l'exécuter. Le premier & le dernier article doivent être l'ouvrage d'un ſeul homme, l'examen & la délibération appartiennent à pluſieurs.

La nuit donne conſeil, c'eſt-à-dire, qu'il ne faut jamais délibérer & réſoudre le même jour, à moins que l'occaſion ne laiſſe pas de loiſir.

Les conſeils, ſoit celui de la guerre, ou du commerce, celui des finances, ou des dépêches, ne doivent être que des commiſſions perpétuelles, toujours ſubordonnées à un conſeil ſouverain, qui eſt proprement celui de l'Etat & du Roi.

Les détails ſont quelquefois eſſentiels; une table ronde ou quarrée, des ſiéges rangés en file ou en cercle, paroiſſent des formalités de minutie: cependant autour d'une table ovale, les avis ſe mêlent mieux, & l'on n'a point à ſe plaindre que le haut bout d'une aſſemblée l'a emporté; qu'une affaire n'a

pas

pas roulé ou circulé ; que les voix enfin n'ont pas été bien recueillies : chaque coin ne se partage pas en autant de factions ; ceci regarde les assemblées des Etats.

CHAPITRE IV.

Des Négociations.

TOUTE négociation tend à découvrir ou à obtenir quelque chose. On surprend les secrets, ou dans des momens de foiblesse, ou dans la chaleur de la haine, ou dans l'emportement du plaisir. On obtient une grace, en prenant les gens au dépourvu, dans cet instant, où ils n'ont ni le loisir d'examiner, ni la mauvaise humeur de refuser. Dissimulez votre ardeur, si vous avez envie de réussir ; tel homme révélera par apostille, comme une chose qu'il oublioit, l'unique affaire qu'il avoit en vue.

Les affaires se traitent mieux de bou-

che que par écrit ; cependant il eſt des occaſions où la voie des lettres eſt néceſſaire préférablement à celle des pourparlers. Une affaire délicate qu'on n'oſe entamer dans la converſation, ſe haſarde ſur le papier. Dans les entretiens, la dignité & la gravité des perſonnes nous en impoſe ; on n'eſt jamais auſſi libre de répondre, de refuſer & de s'expliquer : les écrits reſtent & ſervent de témoins.

Quand il s'agit de demander, un entremetteur nous aide mieux que nous mêmes ; prenez des gens ſimples & pleins de franchiſe, qui n'ayent rien à ménager que vos intérêts, qui ſoient portés d'inclination pour vous, & décidés par goût pour votre commiſſion : ils en ſont plus ardens & plus induſtrieux : employez des hommes entreprenans qui ayent la hardieſſe de repliquer, & le talent de perſuader : fertiles en expédiens, réſolus quelquefois même juſqu'à l'impudence, intéreſſés à votre fortune par l'avancement de la

leur, ils en deviennent plus actifs; choisissez enfin des négociateurs heureux, dont l'habileté éprouvée par des succès, vous donne de bonnes espérances, & leur serve d'aiguillon. Il faut tout dire, depuis les siecles de corruption, les Génies intriguans sont plus utiles aux affaires, que les cœurs vertueux. L'intrigue est une activité de l'ame qui se porte vers tous les moyens de s'avancer; le manege est une habileté à choisir les meilleurs.

Epiez les hommes, autre chose est entendre les affaires, ou connoître les mœurs & les caracteres; c'est la différence du manege à la Philosophie. Un habile courtisan peut être un mauvais négociateur; les génies factieux sont de mauvais joueurs qui brouillent bien les cartes.

Combien de gens donneroient tout-à-coup un bon tour aux affaires, sans pouvoir les discuter à fond? Ils voient des jours, ils trouvent des expédiens au hasard & pour le moment; leur Po-

litique eſt comme un édifice où l'on s'introduiroit par de beaux eſcaliers & de commodes antichambres, mais où l'on ne trouve point d'appartement à loger.

Avec les eſprits adroits, conſultez plutôt leurs deſſeins que leurs paroles? or vous connoîtrez leurs vues par leurs intérêts. La ruſe décele moins d'eſprit que de foibleſſe; mais la fineſſe eſt le chemin couvert de la prudence.

Etudiez les contenances du viſage; il y a une ſociété qui forme un peuple de Politiques. Son grand art eſt de pénétrer les hommes, de lire leurs penſées dans leurs regards; ils ſe font des la modeſtie un jeu, pour ſurprendre les ſecrets des Cours, & des familles.

Les négociations importantes ont beſoin de temps pour mûrir. La précipitation fait de grands maux dans les corps politiques, ainſi qu'une digeſtion trop hâtée détruit l'équilibre des humeurs, & que la crudité des ſucs devient le germe des maladies. On avance beaucoup plus à marcher d'un pas égal &

ſoutenu, qu'à courir à perte d'haleine. La vanité de paroître expéditif fait perdre beaucoup de temps ; allez plus lentement, vous aurez plutôt fait.

Cependant le temps marque le prix des affaires, comme l'argent fixe celui des marchandiſes ; une entrepriſe eſt trop chere, quand elle coûte beaucoup de temps.

La fortune eſt une eſpece de marché public ; attendez, ne vous preſſez pas, les denrées baiſſeront : quelquefois auſſi ce ſont les livres de la ſybille, ſi vous ne les prenez pas au premier mot, c'eſt une affaire perdue, & la derniere vous coûtera ſeule, autant que toutes les ſept enſemble. C'eſt-à-dire, que c'eſt un jeu bien critique où l'on perd toujours, tantôt par trop de précipitation, & tantôt par excès de prudence.

Le ſecret dans les délibérations, & la promptitude dans l'exécution font en partie le ſuccès des guerres. Un premier coup d'éclat eſt d'un préſage favorable, parce qu'il tient en ſuſpens tou-

tes les opérations de l'ennemi ; mais loin d'uſer toute ſon adreſſe & ſon activité dans le début, il faut ſe réſerver des forces pour appuyer la fortune. Les grandes fautes & les malheurs arrivent quand les premiers efforts ne ſont pas ſecondés.

Tout danger qui paroît léger, dès-lors même ne l'eſt plus : nous n'en ſommes les victimes, que pour en avoir été les dupes. D'un autre côté, trop de vigilance amene le ſommeil ; prévoir les malheurs avant le temps, & vouloir les parer de ſi loin, c'eſt manquer ſon coup, les précautions ne portent pas ; concluez, l'occaſion n'a qu'un moment, qu'un côté chevelu, c'eſt celui-là qu'il faut ſaiſir.

Les longues harangues avancent les affaires, comme une robe traînante aide à la courſe.

Il faudroit cent yeux pour voir, & cent bras pour agir, conſulter long-temps, exécuter vîte, c'eſt l'abregé de la Politique : le myſtere dans les con-

ſeils, & l'activité dans l'action ; voilà tout ſon art. Tel qu'un boulet échappé de la bouche d'un canon, frape, avant d'être apperçu, le ſecret des Cours n'éclate qu'après ſon iſſue ; il paſſe devant tous les yeux, & perſonne ne le voit.

La hardieſſe eſt d'un grand ſecours dans les négociations. Elle tient mal la place des talens réels ; cependant elle n'en a pas moins d'empire ſur les hommes qui ſont en général plus faciles à ſéduire qu'à convaincre. Comment le vulgaire n'en ſeroit-il pas la dupe ? à peine les Sages peuvent lui réſiſter.

Payez d'effronterie au défaut de reſſources plus ſolides. Mahomet aſſemble le peuple, il veut faire marcher une montagne, il l'appelle, elle demeure immobile : Eh bien ! dit-il, montagne, puiſque tu ne veux pas venir à Mahomet, Mahomet ira vers toi. La plaiſanterie lui tint lieu d'un prodige, on le ſuivit comme auparavant ; tout réuſſit aux fourbes audacieux.

L'audace eſt aveugle, elle ne voit

ni les dangers, ni les obſtacles; excellente pour l'exécution, elle ne vaut rien dans les délibérations. A côté d'un homme de conſeil, placez un homme actif & plein de réſolution; l'un ouvrira les yeux avant de rien arrêter, l'autre les fermera, quand il ſera queſtion d'agir; & voilà tout ce qu'il faut pour réuſſir.

CHAPITRE V.

Des Dignités

C'EST ſe faire l'eſclave du public & du Prince, de la renommée & des affaires, que de prendre une charge. Etrange ambition de vendre ſa liberté pour une ombre de pouvoir, & de conſentir à n'être plus maître de ſoi-même, pour le plaiſir de commander aux autres! Qu'eſt-ce donc que la route des honneurs? des peines qui conduiſent à d'autres peines: funeſte enchainement! Encore eſt-ce par les degrés de l'infa-

mie qu'on parvient au faîte des dignités. Le chemin eſt raboteux, le terme gliſſant, & le retour un précipice : quand même on pourroit ſans honte revenir ſur ſes pas, en a-t-on le courage ? Des hommes accoûtumés à une vie active, ſont inquiets dans le repos. Il leur faut encore du mouvement au déclin de l'âge ; & des vieillards flétris & défigurés par les ans, vont braver ſur leur porte les railleries des paſſans ; mais que faire ? Ils n'exiſteroient plus à leur gré, ſi on ne les voyoit.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'un homme en place jugeât de ſon état par l'opinion du Vulgaire, il ſe croiroit heureux ; au lieu que s'il ſe conſulte, il n'eſt rien moins, ſans doute. Nous ſommes les premiers à ſentir nos peines, & les derniers à appercevoir nos défauts. Les affaires dérobent le temps de pourvoir à la ſanté & au repos du cœur ; on ne peut ni s'étudier, ni ſe connoître, ni jouir de ſoi-même.

C'eſt un grand bonheur de ne pou-

voir pas faire du mal; mais qu'il eſt beau de ne le vouloir jamais! L'avantage de faire du bien doit être la regle & le terme de l'ambition; de bonnes intentions ſans aucun effet, ne ſeront que des ſonges agréables.

L'élevation des dignités eſt un point de vue avantageux qui nous met à portée de diſcerner les maux & les beſoins des hommes pour y porter du ſecours: les bienfaits & les ſervices d'une ame généreuſe & compatiſſante, ſont la véritable récompenſe de ſes travaux.

L'imitation eſt la traduction des préceptes en exemples. Un homme qui commence, doit ſe propoſer des modeles; mais avec le temps il doit devenir lui-même ſon modele; c'eſt-à-dire, régler ſes actions par ſes actions, & donner des exemples après en avoir ſuivi. Les exemples ne tirent point à conſéquence, parce que les temps changent l'ordre des circonſtances & des opérations qui en dépendent: combinez donc le paſſé avec l'état préſent; par ce qui

a été fait, vous verrez ce qui vous reſte à faire.

Chargez-vous des vues générales, laiſſez le détail aux ſubalternes. Ne rejettez ni ſecours, ni conſeils ; fuſſent-ils inutiles : mais recueillez tout, & choiſiſſez. Que l'exercice de votre pouvoir ne ſoit jamais arbitraire ; ayez des regles conſtantes, faites-les connoître, & ſi vous vous en écartez, ne laiſſez pas ignorer les motifs de cette dérogation à votre conduite ordinaire.

Un homme en place doit être en garde contre lui-même & contre les autres. Il doit craindre ces inégalités d'humeur qui font traîner les affaires par des délais & des renvois éternels. L'aſſiduité à ſes heures d'audience, eſt une partie eſſentielle des fonctions du Magiſtrat. N'entamez point pluſieurs affaires, ſi vous voulez en finir une. La corruption d'un homme public vient de ſes cliens : liez-leur les mains ; & fermez les vôtres aux préſens. On appaiſe les Dieux par des offrandes, parce qu'il s'agit d'en ob-

tenir grace ; mais comme on ne doit attendre des Magiſtrats, que la juſtice, toutes les offres de la ſéduction ſont des attentats contre leur équité.

Qu'on ne vous ſoupçonne pas même ; le bien public dépend autant de l'opinion qu'on aura de vous, que de votre probité réelle. Un homme qui changeroit de réſolution ſans des raiſons manifeſtes, ſe rendroit ſuſpect de paſſion ou d'intérêt. N'eſpérez pas en impoſer toujours. Un confident, un favori qui ſe laiſſe aller à des offres brillantes, donne atteinte à votre réputation ; c'eſt la fauſſe porte de la corruption. Soyez également ferme contre les ſollicitations ; car ſi l'on s'apperçoit que vous cédez à l'importunité, on ne ſe laſſera pas de vous accabler.

La ſévérité rend la juſtice redoutable ; mais la fierté la rend odieuſe. Les affronts qui partent de ſi haut, abattent & déſeſperent ; applaniſſez la roideur de votre élévation.

Ou l'on reclame un droit, ou l'on

follicite une faveur; c'eſt donc la juſtice ou le mérite qu'il vous faut conſulter. Si le mérite étoit égal, ne vaudroit-il pas mieux la favoriſer dans une condition médiocre, que dans un homme déjà diſtingué par la naiſſance, ou les richeſſes. Cependant comme le mérite eſt plus rare chez les grands, que parmi les hommes d'une extraction commune, ſoit que la vertu ne s'allie pas avec la fortune, ou que les talens ne ſoient pas un héritage purement gratuit de la nature, comme la nobleſſe, un grand dont le mérite eſt tout acquis & perſonnel, ne ſauroit être trop élevé aux yeux des hommes, il dédommage la terre de toutes les indignités de ceux de ſa condition.

Les hauts rangs ſont la place naturelle de la vertu; cependant il ſeroit bien étrange qu'un homme devînt meilleur au milieu des honneurs; c'eſt-là qu'on connoîtroit le plus éminent de tous les caracteres.

Ménager la mémoire de ſes prédéceſ-

ſeurs, c'eſt aſſurer ſa réputation auprès de ſes ſucceſſeurs, & les gagner d'avance. Enfin plus vous paroîtrez oublier les droits de votre rang, plus les autres s'en ſouviendront.

CHAPITRE VI.

De la Nobleſſe.

LA Nobleſſe peut être conſidérée comme une condition de l'homme, ou comme une portion de l'état politique. Une Monarchie ſans nobleſſe, eſt une véritable tyrannie. La nobleſſe tempere le pouvoir du Monarque, & par ſa propre ſplendeur accoûtume les yeux du peuple à fixer & à ſoutenir l'éclat de la royauté, ſans en être effrayés.

Une bonne démocratie n'a pas beſoin de nobleſſe, l'Etat n'en eſt que plus tranquille, & plus à l'abri des factions & des brigues; le peuple s'y intéreſſe pour ſes affaires, & non pour

la gloire & le nom de quelques particuliers, à moins que leur élévation ne tienne à celle de la patrie ; il eſt plus curieux de ſolides avantages que de vains titres & de ſuperbes Généalogies. Pourquoi les Suiſſes diviſés en tant de cantons, & ſéparés de croyance, forment-ils une république ſi bien unie? C'eſt qu'ils enviſagent leur liberté plutôt que leur renom ; ils aiment mieux être maîtres chez eux, que conquérir pour un ſeul homme.

Les droits de la nobleſſe augmentent la ſplendeur du Monarque & diminuent ſon autorité ; mais en élevant le cœur du peuple, ils épuiſent ſes reſſources ; de ſorte que la nobleſſe eſt un rempart entre le peuple & le Prince, qui les défend contre les entrepriſes mutuelles de l'un ſur l'autre. Une nobleſſe trop nombreuſe appauvrit l'Etat, ſans en devenir plus puiſſante, & la nobleſſe une fois ruinée par le luxe, il ne reſte plus d'équilibre entre les honneurs & les richeſſes qui ſe dévorent, & s'abſorbent tour-à-tour.

L'ancienne nobleſſe eſt l'ouvrage du temps que le Prince ne peut détruire, & la nouvelle eſt l'ouvrage du Prince ſujet aux coups du temps. Celle-ci ſuppoſe plus de talens & de mérite éclatant, l'autre inſpire plus de vertu & de grandeur d'ame. La grande route des honneurs eſt coupée de petits ſentiers tortueux ; on ne peut guere y arriver par la droiture.

Ne ſoyons pas étonnés d'entendre préconiſer les héros de l'antiquité ; leurs vices devoient être enſevelis dans leur tombeau, on ne pouvoit trop tôt les oublier.

L'orgueil qu'inſpire la naiſſance, étouffe l'induſtrie & l'émulation, en même temps, il aiguiſe l'envie. Que peut faire un grand qui tient les richeſſes & les honneurs de ſes ancêtres?..... Il faut bien qu'il retombe dans le néant d'où ſes peres étoient ſortis, quand il ne voit plus de titres nouveaux à mériter. Mais un homme qui, par l'élévation de ſon rang, ne peut monter plus

haut, de quel œil verra-t-il des hommes qu'il appercevoit à peine dans un lointain obſcur, marcher tout-à-coup à ſes côtés, & devenir ſes égaux, preſque ſans intervalle? La jalouſie eſt faite pour les malheureux ; pourquoi les grands en concevroient-ils? Le peuple eſt ſi porté à les honorer, en voyant le jour ils entrent en poſſeſſion des honneurs, le maniement des affaires tombe naturellement dans leurs mains ; de quoi peuvent-ils ſe plaindre que d'eux-mêmes, quand l'envie & la malignité les attaquent? Sans doute qu'ils ne ſont pas faits pour leur place, quoique la place ſemblât faite pour eux.

CHAPITRE VII.

Des Devoirs du Juge.

LEs Juges ſont les interpretes & non pas les arbitres des loix. Il n'appartient qu'à l'Egliſe d'expliquer le ſens des écritures à ſon gré ; c'eſt à

elle ſans doute que Dieu a commis le don d'entendre ſa parole. Celui qui deſcend ſur la terre à la voix d'un ſacrilége, peut bien communiquer ſon eſprit à l'homme le plus ſtupide ; & comme il ſe cache ſous le voile du pain, il ſe déguiſe auſſi ſous les contradictions apparentes du dogme.

Un Juge doit avoir plus d'érudition que d'eſprit, & moins d'affabilité que de gravité ; s'il eſt indécis, on ne l'accuſera ni de manquer de lumieres, ni d'en abuſer ; mais s'il prononce trop à la hâte, on pourra bien ſuſpecter ſon intégrité. C'eſt un crime ſans doute de retrécir les limites de ſon voiſin ; quelle iniquité ſera-ce donc de tranſporter la poſſeſſion & la propriété des Domaines en des mains étrangeres? Une ſentence injuſte eſt un attentat contre la loi, plus fort que tous les faits qui la violent ; c'eſt empoiſonner & corrompre les ſources même de la juſtice ; c'eſt le crime des faux monnoyeurs qui attaque le Prince & le peuple.

Le Juge a rapport avec les plaideurs, avec les avocats & les ſubalternes de la juſtice, avec le Prince ou le gouvernement, autant d'eſpeces de devoir.

Quant aux parties, il peut les bleſſer ou par des arrêts iniques, ou par de longs délais. Qu'il réprime la violence, & découvre la fraude, elle fuit dès qu'on la voit. S'il prévoit que l'iniquité va prévaloir, ſoutenue par la force ou l'adreſſe d'une partie, appuyée du crédit des ſollicitations, ou déguiſée par les détours de la chicane; c'eſt à lui de faire tête à tous ces ennemis & de contrebalancer en faveur du bon droit; enſorte que ſa fermeté maintienne ou emporte l'équilibre. Un juge prévenu d'inclination en faveur d'une partie, devroit la porter à un accommodement, plutôt que la juger.

Toutes les conteſtations honteuſes ſont la *crapule* du Palais; le ſanctuaire de Thémis devroit être auſſi pur que celui de la Religion, ſeroit-il l'écho des halles & *des mauvais lieux?* La torture

qu'on donne aux loix les rend ameres ainſi que le vin trop foulé ſous le preſſoir devient âpre & fort dur. Les loix pénales dont la premiere intention eſt de prévenir le crime, & non pas de le punir, ſi on les exécute à la rigueur, ſeront autant de fléaux qui pleuvront ſur la tête du peuple! Laiſſez-les, non pas dormir tout-à-fait, mais du moins repoſer quelquefois. S'il eſt permis au Juge de paroître homme, & de montrer un peu de foibleſſe, c'eſt en faveur de la pitié.

L'Avocat attend des Juges de la patience, & de la gravité dans l'attention qu'ils lui prêtent. L'office de Juge qu'on peut appliquer au rapporteur, exige qu'il mette de l'ordre dans les preuves, de la clarté dans les informations, de la préciſion dans la récapitulation, & des motifs dans ſon avis. Tout le reſte a un air d'affectation, d'impatience, ou de légéreté.

C'eſt quand un avocat perd ſa cauſe, qu'il faut le louer pour lui relever le

courage & les forces, de peur que ſa réputation n'en ſouffre, pourvu qu'il ſoit hors de tout ſoupçon de prévarication : car alors on accuſeroit les Juges qui prêteroient la main aux maneges d'un Avocat, d'être d'intelligence avec lui contre ſa partie, ou de ne donner de la réputation au barreau que pour groſſir les épices.

Qu'on faſſe entendre aux ſubalternes que le temple de la juſtice eſt un lieu ſacré où la corruption ne doit jamais trouver d'aſile, pas même dans les réduits les plus bas. On a comparé les tribunaux au buiſſon épineux où la brebis cherche un refuge contre les loups, & d'où elle ne ſort point ſans y laiſſer une partie de ſa toiſon. C'eſt aux ſang-ſues du Palais d'entendre ceci. Ces mains avides ne feront-elles que tendre des lacets, tracer des lignes obliques, & fabriquer des labyrinthes ?

Il y a ce rapport eſſentiel & continuel entre le Prince & les Magiſtrats, que ceux-ci doivent toujours exécuter

la volonté du Prince, parce que le Prince eſt ſuppoſé ne rien faire, ſans avoir pris l'avis de ſes Magiſtrats.

Il entre une queſtion de droit dans preſque toutes les délibérations politiques, & une raiſon d'état dans la plupart des faits contentieux ; ainſi toute loi ou tout arrêt par ſes conſéquences intéreſſe l'ordre public. Ce peut être une innovation d'un exemple pernicieux, une léſion manifeſte des droits du Prince ou des droits du Peuple ; & c'eſt aux Magiſtrats de les balancer perpétuellement, de façon que ceux-ci l'emportent toujours dans la concurrence : car le ſalut du peuple eſt la ſuprême loi. Toutes les loix qui ne viennent pas à l'appui de celle-là, ſont des oracles cruels qui ne demandent que du ſang & des victimes. Quoiqu'on en penſe, le droit naturel & le droit politique s'accordent très-bien ; la juſtice eſt un eſprit de vie & de vigueur qui doit couler dans les nerfs d'un Etat ; c'eſt-à-dire, que le droit politique ne

ſubſiſte que par ſa conformité avec les loix civiles. Les injuſtices particulieres ne ſont que des remedes paſſagers, qui déclarent un grand mal ſans le guérir. C'eſt donc aux Juges de réprimer les attentats de la Politique ſur la liberté publique, & de ménager l'autorité du Prince en la modérant. Enfin, qu'ils portent toujours le livre de la loi entre les mains, & l'eſprit de la loi dans le cœur.

CHAPITRE VIII.

De l'Uſure.

ON a beau dire qu'il n'eſt pas dans l'ordre de la nature, que l'argent produiſe l'argent, (comme ſi l'art & l'induſtrie n'avoient point des ſecrets inconnus à la nature :) l'uſure eſt devenue un mal néceſſaire, depuis que la multitude des ingrats a diminué le nombre & la généroſité des bienfaiteurs. Elle a ſes inconvéniens, ſans doute.

C'eſt d'abord une injuſtice, de manger votre pain à la ſueur de mon front. Enſuite une uſure exceſſive, arrête le commerce en appauvriſſant les négocians, parce que, ſi les intérêts abſorbent les profits du commerçant, il ſe retirera. Les recettes des droits & de la douane, qui ſuivent les rapports des marchandiſes, diminueront; la circulation des eſpeces ſera arrêtée entre des mains avares, ainſi que dans le jeu, tout l'argent revient à celui qui tient la banque. Le prix des terres & des marchandiſes baiſſe & ſe réduit enfin à rien, faute d'acquéreurs; plus d'entrepriſes, parce que l'émulation tombe avec les eſpérances; enfin la miſere publique conſume l'Etat épuiſé de ſes reſſources.

Mais voici les avantages de l'uſure ou du moins ce qui doit l'autoriſer. Si l'on ne prêtoit point d'argent, ou ſi on le prêtoit ſans condition, on pourroit le retirer à ſon gré, & les nouveaux négocians ne pourroient s'avancer, parce qu'ils

qu'ils n'oſeroient rien tenter. Un homme faute de ce ſecours, tomberoit dans les dernieres extrémités tout-à-coup, & ſe verroit obligé de vendre ſes fonds au moindre beſoin, & de faire une mauvaiſe affaire pour appuyer une bonne entrepriſe : ainſi donc, au lieu que l'uſure ne mine les fortunes que par degrés ; ces aliénations les perdroient de fonds en comble dans un moment ; car les prêts ſur gage ne remédient à rien, puiſqu'ils ne ſont pas exempts de tout intérêt, & que les pourſuites en juſtice, au défaut des payemens, entraînent des frais plus crians que ceux de l'uſure même. Maudite ſoit l'uſure, diſoit un vieillard avare, depuis qu'elle nous a ôté le profit des *mortes-payes*. Qu'on ſubſtitue un autre véhicule aux affaires, ſi l'on retranche l'uſure ; toutes les Républiques l'ont tolerée ; eſt-ce une preuve de ſon utilité ?

Il y a des tempéramens à prendre pour arrêter ſes ravages. Le premier

ſeroit d'établir une uſure publique commune à tous les citoyens, autoriſée par la loi, celle de cinq pour cent, par exemple, & d'en permettre une plus forte particuliere aux commerçans à raiſon de leurs profits ; laiſſez-leur le ſoin de la fixer entr'eux, parce que le ſort du commerce étant fort inconſtant, il n'eſt rien de plus incertain que le prix des denrées, & par conſéquent de l'argent. Cependant, (& c'eſt la ſeconde précaution,) limez ſi bien les dents de l'uſure, que le ſort de l'emprunteur vaille mieux que celui du prêteur, & qu'on ne quitte pas le commerce pour entrer dans la banque ; quoiqu'elle ſoit elle-même une branche ou une reſſource du commerce. L'uſure eſt un outil bien tranchant, il s'agit de le manier comme il faut.

CHAPITRE IX.

De l'Ambition.

L'AMBITION a ce rapport avec la colere, que ſi elle ne s'exhale au dehors, elle nous mine & nous conſume au fond de l'ame, & ſe transforme en jalouſie dans un mauvais cœur : dès qu'un homme réuſſit mal, faute de talens ou de ce qu'on appelle bonheur, il commence à regarder de travers les hommes & les affaires, & ſon grand plaiſir eſt de voir tout empirer ou échouer, ſon dépit ſe change alors en joie. Ainſi les Rois qui ont auprès de leur trône des génies ambitieux, doivent toujours leur laiſſer quelques pas à faire, plutôt que de les forcer à reculer ; car des Miniſtres ambitieux remuent ſans ceſſe, & dès qu'on les arrête, ils s'efforcent d'entraîner tout dans leur chûte.

Etrange ſituation ! Sans ambition,

nous n'agiſſons pas, & cette paſſion nous mene toujours trop loin : elle eſt bien placée à la guerre, ſur-tout dans le cœur d'un Général : comme il l'exerce contre l'ennemi, la patrie en profite, ſans en avoir rien à craindre. Mais elle eſt dangereuſe dans l'ame d'un Courtiſan ou d'un Miniſtre, parce qu'ils ne peuvent ſouvent la ſatisfaire qu'aux dépens de l'Etat. Cependant un Prince habile ſaura ſe faire un rempart de l'ambition des grands qui l'environnent, & ſe ſervir d'eux tour-à-tour, comme d'un bouclier, qu'il oppoſera ſans ceſſe à leurs coups, il les contiendra l'un par l'autre, & ſera tranquille au milieu de leur agitation ; ſur-tout ſi c'étoient des eſprits téméraires, qui comme des milans à qui on a crévé les yeux, ne volent en haut, que parce qu'ils ne voient rien autour d'eux.

C'eſt une foibleſſe dans un Roi que d'avoir des favoris, & malheureuſement, c'eſt preſque une néceſſité ; car un favori tiendra ſes créatures dans la

ſujettion & la dépendance, ſi le pouvoir d'abattre & d'élever eſt tout dans ſes mains. L'ambition des nobles eſt redoutable, parce que la naiſſance leur donne du crédit & des appuis. La politique veut donc qu'on avance des hommes de néant, pour être comme le fouet de la nobleſſe. Tels étoient à Rome les Traitans qui marchoient ſur la tête du peuple, pour monter au niveau des Grands. Les eſprits ſouples & intriguans ont une marche couverte dans leur ambition; ce ſont des brouillons plus à craindre, que ces ambitieux d'un caractere bruſque & opiniâtre; le peuple n'aime gueres ceux-ci, il ſe plaît au contraire à jouir de leur diſgrace & de leur confuſion.

Quand une tempête doit tomber ſur des hommes en place, il faut les effrayer de loin par de ſourdes menaces, les tenir entre la crainte & l'eſpérance par une alternative de graces & de refus; ils marcheront alors d'un pas lent & mal aſſuré, comme des voyageurs éga-

rés la nuit dans un bois, & cet état d'incertitude les conſternera mieux qu'un coup inattendu ; car dans la chaleur du déſeſpoir, ils oſent quelquefois tout tenter, & ſecouer le trône en tombant.

Cette ambition inquiete & entreprenante, qui embraſſe tous les moyens de faire du bruit, fatigue plus l'Etat que celle d'un homme actif qui pourſuit une ſeule route, pour arriver au terme d'élévation qu'il s'eſt preſcrit.

L'ambition réglée & bornée par l'émulation de ſe diſtinguer & de dominer dans une carriere, eſt utile à la patrie ; mais celui qui veut tout effacer, pour être ſeul compté, devient une eſpece de calamité publique, & doit être regardé comme la peſte de ſon ſiecle.

L'ambition a ces avantages, de nous approcher du Prince, d'avancer notre fortune, & de nous mettre par cette double poſition en état de faire du bien. C'eſt alors une vertu que le Prince ne

ſauroit trop récompenſer, puiſque les faveurs particulieres que reçoit un homme de probité, deviennent des bienfaits publics entre ſes mains. Une ame vertueuſe peut embraſſer les affaires par goût, jamais par intérêt ; l'amour du devoir la ſoutient dans ſes fonctions, & lui tient lieu de cette oſtentation qui eſt l'aliment des ames foibles : enfin elle témoignera quelquefois de l'empreſſement qui naît de la bonne volonté, mais elle n'aura point cette précipitation tumultueuſe qu'un naturel ardent porte dans toutes ſes entrepriſes.

Il faut ranger les ambitieux ſous trois claſſes : les uns ne ſongent qu'à s'élever eux-mêmes, eſpece commune & mépriſable : les autres, avec les mêmes vues, font entrer dans leurs moyens l'élévation de la patrie, ambition plus noble, plus rafinée, & peut-être plus violente : d'autres enfin embraſſent le bonheur & la gloire de tous les hommes dans l'immenſité de leurs projets,

c'eſt l'ambition des Philoſophes qui veulent éclairer l'eſprit, ou corriger les mœurs. L'ambition eſt donc quelquefois un vice, & quelquefois une vertu.

CHAPITRE X.

Des Richeſſes.

LES richeſſes ſont dans le chemin de la vertu, comme le bagage dans une armée, néceſſaires, mais incommodes; elles retardent notre marche, & nous font ſouvent perdre la victoire ſur nos paſſions. Le prix des richeſſes eſt dans la dépenſe, toute autre valeur eſt d'opinion. Leur poſſeſſion & le plaiſir de les garder n'eſt qu'une jouiſſance imaginaire, qui ne flatte point les ſens; mais l'avantage de donner & de ſe procurer du crédit & de la conſidération, en les diſtribuant à propos pour ſon uſage, ou pour le ſoulagement des autres, prouve qu'elles peuvent être l'inſ-

trument du bonheur. Voyez combien les hommes ſont ingénieux à faire valoir les pierreries & mille autres ſuperfluités, pour attacher du crédit à l'argent : on croiroit bien plutôt qu'ils n'en font aucun cas, quand ils le répandent & le diſſipent en de vains ornemens.

Les richeſſes nous couvrent & nous garantiſſent ; mais elles expoſent notre réputation, & ſouvent notre vie. Concluſion ; deſirez-les ſobrement, uſez-en libéralement, vous les poſſéderez ſans crainte, & les perdrez ſans peine.

On dit que Plutus, lorſqu'il deſcend du ciel, marche à pas lents & boîteux, mais qu'il vole, quand il ſort des enfers ; c'eſt qu'on s'enrichit plus vîte par les routes de l'iniquité, que par le chemin de l'honneur. En effet les voies d'acquérir ſont preſque toutes honteuſes ou criminelles. L'œconomie & la frugalité même n'inſpirent pas cette nobleſſe de ſentimens, qui releve ſi fort la généroſité. La culture des terres eſt

le moyen, non pas le plus court, mais le plus ſimple & le plus honnête d'augmenter ſes revenus. Il y a une certaine ſatisfaction à ne devoir ſa ſubſiſtance qu'aux bienfaits de la nature. Ainſi tout négociant qui vient de faire une grande fortune & qui la met en fonds, eſt ſûr d'accumuler; il verra que la terre rapporte bien autant que la mer

Les petites fortunes coûtent beaucoup de peine, mais les grandes ſe font à peu de frais; il n'y a qu'un homme dont la caiſſe eſt bien forte, qui puiſſe faire des entrepriſes ou des acquiſitions conſidérables, & ce qu'on appelle des coups de fortune, en profitant des bonnes occaſions.

La vigilance & le crédit bien établi ſont des mines d'or pour un négociant, & pour toute homme qui vit du travail de ſa profeſſion. Mais ces ſourdes pratiques, ces contrats uſuraires, ces menées de la fraude & de la corruption s'éventent tôt ou tard.

Acheter pour revendre, c'eſt vou-

loir faire tort à deux perſonnes, au vendeur & à l'acquéreur ; monopole, uſure, que ce commerce. Celui dont la fortune roule ſur des profits certains, s'enrichira tard & difficilement ; celui qui riſque tout, perdra : compenſez donc vos riſques par vos aſſurances.

Il eſt ſans doute beau de faire ſa fortune au ſervice des Rois, ou bien à la ſuite des Grands, quand on marche droit avec eux ; mais de toutes les baſſeſſes, la plus honteuſe, c'eſt l'adulation : s'élever en rampant, quelle indignité !

Le mépris des richeſſes eſt une oſtentation bien équivoque, ordinairement le fruit du déſeſpoir, & le retour de la vanité. Mais laiſſez avancer un peu ces prétendus Philoſophes, vous verrez comme ils ſont ardens à la proie.

Point de reſſerrement ſur-tout dans les minuties : les richeſſes ont des aîles, elles s'envoleront malgré nous de nos mains ; quelquefois même il faut

leur donner l'eſſor, elles reviendront plus chargées.

Veut-on conſerver ſon capital ? Il ne faut dépenſer que la moitié du revenu. Veut-on groſſir ſon fonds ? On borne ſa dépenſe au tiers du produit. Un homme n'eſt jamais aſſez riche, pour ne pas compter avec lui-même. La pareſſe & le chagrin de voir diminuer ſes reſſources, jette les grands dans une ignorance ruineuſe ſur leurs propres affaires. Cependant on ne peut guérir une plaie, ſans la ſonder : qu'ils ſe déchargent au moins du ſoin de leurs intérêts, ſur des hommes dont la probité mérite une confiance entiere; mais s'ils affectent de la réſerve par hauteur, s'ils craignent de ſe prodiguer, s'ils font toujours myſtere de leur perſonne & de leurs ſecrets, ils n'auront auprès d'eux que des ames vénales. Alors ils ſe verront obligés à changer ſouvent d'Intendant, parce que les nouveaux ſont plus ſur leurs gardes, & moins faits à tromper.

Celui qui dépenſe d'un côté, doit économiſer de l'autre, & retrancher de ſes équipages à proportion de ce qu'il donne à ſa table ; car une prodigalité ſans meſure eſt une ruine générale : ſe jetter dans le luxe & la ſomptuoſité, c'eſt étendre ſa queue aux dépens de ſes ailes.

Un homme qui veut rétablir ſes affaires, ne doit ni ſe preſſer, ni trop différer d'aliéner. S'il retarde, les intérêts abſorberont ſes fonds ; s'il ſe hâte, une vente hors de propos fait une breche irréparable à ſa fortune. De plus, en éteignant ſes dettes tout-à-coup par une mauvaiſe affaire, il riſque de ſe rejetter dans la même néceſſité, parce qu'une reſſource ouverte l'éloignera des précautions : mais un homme qui ſe libere peu-à-peu, contracte l'habitude de l'œconomie, il devient frugal, ſes mœurs & ſa fortune prennent un meilleur train. Il vaut mieux retrancher les petites dépenſes, que courir après de minces profits. Soyez

œconome & vigilant dans les dépenſes habituelles & journalieres, vous pourrez être libéral & paroître même magnifique dans les dépenſes extraordinaires.

Le beau ſacrifice de ne faire du bien qu'à la mort ! On jouira de vos pertes plutôt que de vos dons. Autre abus, celui de reſtituer au dernier moment : c'eſt affliger un héritier, ſans obliger un créancier.

CHAPITRE XI.

De l'Envie.

LE cœur de l'homme ſe nourrit de ſon propre bien, ou du mal d'autrui. Une ame ſans vertus & ſans talens, portera donc envie au mérite, s'indignera de ſes ſuccès, & jouira de ſes revers. L'envie puiſe un poiſon mortel dans les yeux de la joie, & ſes regards ſombres jettent à leur tour une influence maligne ſur la proſpérité. C'eſt

une paſſion inquiéte, qui ne connoît point de jours de fête, ou de repos; elle cherche au-dehors les alimens du feu qui la dévore; elle maigrit & s'épuiſe elle-même, en rongeant tout ce qui l'anime, plus funeſte au cœur de l'envieux, qu'à l'objet de l'envie. Elle ſe décele dans la curioſité : quand on eſt content de ſoi-même, quel intérêt a-t-on de ſavoir les affaires d'autrui? Mais comment apprendre qu'un voiſin proſpere, ſans devenir jaloux de ſon ſort? C'eſt donc le plaiſir du théâtre qu'on veut ſe donner, & plutôt celui de rire de travers, que celui de pleurer ſur des malheurs; dangereuſe affection!

Il eſt naturel qu'un homme d'un grand nom voie avec quelque chagrin des hommes nouveaux monter tout-à-coup à ſes côtés. L'intervalle diſparoît, & ſon étonnement reſſemble à celui du paſſager qui s'imagine reculer, quand un vaiſſeau s'avance & fait route avec lui.

Tout homme maltraité par la nature, par la fortune, ou par les ans, rabaiſſera la condition des autres, parce qu'il ne peut élever la ſienne. Il faudroit avoir l'ame de Tamerlan, pour triompher d'être boiteux.'

Si l'infortune rend compatiſſans les malheureux, elle fait goûter à ceux qui ne le ſont plus, une eſpece de joie cruelle, à la vue des maux que d'autres éprouvent après eux; comme ſi l'adverſité d'autrui étoit un dédommagement de nos propres malheurs.

Un eſprit curieux de toute eſpece de gloire, porte envie à tous les talens. L'Empereur Adrien n'étoit-il pas le rival déclaré des poëtes & des peintres? Cependant c'eſt dans les conditions égales, & parmi les gens d'une même profeſſion que l'envie épuiſe tout ſon venin. Les Rois rivaliſent avec les Rois. L'éclat d'un concurrent nous bleſſe les yeux, ſa réputation nous déchire le cœur. C'eſt une harmonie bien déſagréable à nos oreilles, que ce con-

cert d'éloges qu'il reçoit du public.

Il eſt bon que les brillans ſuccès faſſent envie, ils entretiennent l'émulation ; mais pourquoi s'offenſer des grandes vertus qu'on ne veut pas avoir ſans doute, car il ne tient qu'à nous de compenſer par le mérite du cœur le défaut des talens ?

Les places, les honneurs, toutes les diſtinctions nous expoſent à l'envie, les avantages naturels, moins que ceux de la fortune : on pardonne aux grands d'être riches, rarement aux riches de devenir grands. Choſe remarquable ! Un homme ſans mérite, élevé tout à coup, attire d'abord tous les yeux de l'envie, elle le perd bientôt de vue, & s'attache aux grands hommes qu'elle ſembloit avoir reſpectés. Ce n'eſt pas que leur mérite ait chancellé, mais les réputations nouvelles en ont diminué l'éclat ; il eſt vrai qu'il ſe ranime après leur mort, pour ne plus s'éteindre. Celui qui s'avance par degrés, frappe moins les regards, il échappe à l'envie.

L'envie eſt le ver rongeur du mérite & de la gloire : on l'étouffe, en cherchant moins la réputation de la vertu que la vertu même, en cédant au hazard ou à la providence le ſuccès de nos actions. Le moyen encore d'impoſer ſilence à la jalouſie, c'eſt de ne rechercher que des dignités onéreuſes. Il ſe mêle alors un peu de compaſſion à la malignité du public. Auſſi les bons politiques ne parlent-ils que des peines attachées à leur miniſtere ; ces plaintes affectées appaiſent les cris de l'envie. L'intérêt d'un homme en place eſt de ménager les ſubalternes ; ce ſont autant de plaſtrons qui parent les traits de la ſatyre : mais ces cliens d'étalage qui ſont, pour ainſi dire, les trompettes de votre mérite, font de votre gloire une eſpece de commerce qui, en les avançant dans votre faveur, ne vous rapporte que de l'envie & de la haine.

L'habileté d'un Miniſtre conſiſte à détourner le cours de l'indignation & du mécontentement ſur un compéti-

teur, car l'envie eſt une eſpece de ſort ou d'enchantement qu'un homme ne peut conjurer, ſans le rejetter ſur quelqu'autre. Au reſte on trouve toujours aſſez d'eſprits brouillons, qui achetent la haine du peuple à tout prix.

L'envie ou la malignité publique eſt une eſpece d'oſtraciſme qui contient l'ambition des grands, & qui ſert de frein à l'abus du pouvoir; mais quand elle empire juſques à un mécontentement général, c'eſt une contagion qui infecte les loix & les meilleures diſpoſitions; la haine des peuples une fois déchainée, les bienfaits ſe changent en poiſon entre des mains corrompues: il ſemble donc inutile alors de mêler la clémence à la rigueur, ce ſeroit une foibleſſe qui hâteroit le ſoulevement, en paroiſſant le craindre. On peut laiſſer aller le torrent, qui ne fera que du bruit, ou qu'un médiocre ravage; mais ſi cette fureur attaque tous les Miniſtres d'un Etat, le Souverain doit trembler pour lui.

CHAPITRE XII.

De la Diſſimulation.

LA diſſimulation eſt le grand art de la vie civile, & le côté foible de la politique. Il faut bien de la pénétration pour ſaiſir les momens de dire la vérité, & beaucoup de force dans l'ame, pour ſe montrer impunément à découvert. Un génie heureux & profond diſtinguera d'un coup d'œil ce qu'il doit taire, manifeſter, ou laiſſer entrevoir comme dans un demi-jour; il combinera les circonſtances des temps, avec le caractere des perſonnes; mais à quiconque n'a pas cette fineſſe de diſcernement, il ne reſte pour ſe garantir, que de s'envelopper dans le ſilence, ou de ſe voiler ſous les artifices de la diſſimulation. Un homme qui ne voit pas clairement, marche à tâtons, & il faut bien s'arrêter, quand on ne ſait où aller.

Les habiles Politiques ne craignent pas d'employer la candeur & la vérité dans les affaires ; mais ils ont la ſoupleſſe des chevaux de manége, pour volter & partir au moindre ſigne. Qu'arrive-t-il dans un cas preſſant, où la diſſimulation devient d'un beſoin abſolu ? C'eſt qu'alors la réputation de droiture & de bonne foi vient au ſecours, & les rends impénétrables, preſqu'autant que la ruſe même.

Il y a trois degrés dans l'art de diſſimuler, ſe taire, déguiſer, ou feindre, & mentir avec audace.

L'air de myſtere eſt le voile de la Politique, il rend ſes ſecrets reſpectables. C'eſt auſſi le reſſort des grandes négociations. Les hommes en ſont venus à ce point de corruption & de foibleſſe, qu'il faut les tromper pour les ſervir. La diſcrétion eſt à l'ame, ce que la pudeur eſt au corps ; un excès de franchiſe eſt une indécence comme la nudité. Celui qui ſaura ſe taire, outre l'avantage de ne point s'expoſer,

aura celui de percer dans l'ame des autres ; il découvrira tout, parce que la plupart cherchent plutôt à ſe délivrer de leurs ſecrets, qu'à les bien placer ; leurs ouvertures ne viennent point de la confiance, auſſi ne méritent-elles gueres de la diſcrétion. Le ſilence eſt donc un devoir dans la ſaine Politique, comme il eſt une vertu dans les regles de la Morale. Mais que l'épanouiſſement du viſage ne trahiſſe point la réſerve de l'ame ; en vain la langue ſera muette, ſi les yeux parlent.

L'habitude du ſecret nous mene malgré nous à la diſſimulation. Les hommes ſont trop curieux & trop adroits, pour vous laiſſer garder cet équilibre parfait qui met vos ſentimens à couvert de leurs conjectures. Ce ſeront mille queſtions épineuſes dont vous n'échapperez que par un détour, ou par un ſilence obſtiné, & ce ſilence même fera deviner votre deſſein.

Le menſonge décele une ame foible, un eſprit ſans reſſources, un caractere

vicieux ; c'eſt le recours des enfans, des ſots, & des méchans.

Les avantages de la diſſimulation, c'eſt de prendre les hommes au dépourvu (car l'indiſcrétion ſonne la trompette pour défier l'ennemi) c'eſt qu'on n'engage point ſon honneur & ſa réputation, ſi l'on échoue ; au lieu que ſi votre projet eſt divulgué, il faut réuſſir, ou ſe retirer avec le dépit & la honte d'une mauvaiſe iſſue : enfin, en couvrant votre marche, vous ſurprenez celle d'un concurrent ; il s'enhardit à penſer & à parler librement devant vous, lorſque la ſubtilité de votre déguiſement ne lui laiſſe point d'ombrage. Vous aurez une vérité pour un menſonge. Voulez-vous ſavoir la vérité : Mentez, mentez, dit le proverbe eſpagnol. Mais voici des inconvéniens.

La diſſimulation eſt une marque de défiance, & les ſoupçons arrêtent les grandes entrepriſes, parce qu'ils ſont contagieux, & qu'ils forment des préventions & des ombrages dans l'eſprit

d'autrui. En dérobant ſes deſſeins, on manque de bons conſeils qui en auroient avancé l'exécution ; on perd tout ſon crédit qui eſt le meilleur garant des heureux ſuccès : car tous les hommes, même les fripons, exigent de la bonne foi. Ayez donc la réputation d'être véridique, l'habitude de la réſerve, & le talent de feindre ou même de tromper ; (car il le faut, quand on veut réuſſir avec les hommes) ; c'eſt en abrégé la ſcience de la Politique.

CHAPITRE XIII.

De l'Art de converſer & de repréſenter.

TOUT homme borné aux talens ſolides, aura beſoin d'une grande vertu. C'eſt un rubis ſans enchaſſure, à qui la moindre tache ôteroit tout ſon prix. Il faut des dehors brillans & des termes diſtingués, pour faire valoir les perſonnes & les choſes ; tout cela ſert comme

comme de lettres de recommandation. Manquer aux égards du cérémonial, c'eſt ſe faire tort à ſoi-même ; car la plupart des hommes ceſſent de nous eſtimer, dès qu'ils ceſſent de nous honorer : balancez toujours les égards que vous devez, avec ceux qui vous ſont dûs. C'eſt ſur-tout avec les perſonnes indifférentes, ou tout-à-fait inconnues, que les complimens ſont d'uſage ; mais l'hyperbole en ce genre ſent l'ironie, & devient inſultante ; il y a même un caractere de mauvaiſe foi dans les politeſſes outrées. La politeſſe affectée eſt un rafinement de la vanité, qui veut ſe faire plus d'honneur qu'elle n'a deſſein d'en rendre.

C'eſt le talent de l'inſinuation qui fait un homme eſſentiel. Soyez réſervé avec vos égaux, & ne ſortez de cette gravité, que vis-à-vis de vos inférieurs ; reprenez votre franchiſe en leur rendant leur liberté, pourvu que vous vous communiquiez par affabilité, plutôt que par foibleſſe. N'inſiſ-

tez pas ſi fort ſur la cérémonie ; les querelles de préſéance dans un Congrès ont ſouvent reculé la paix. Le maintien répand une certaine décence dans les mœurs qui influe beaucoup ſur la réputation, & de celle-ci dépend notre ſuccès dans le monde : une heureuſe réputation ſauve tous nos écarts, juſtifie les démarches les plus hazardées, tandis qu'un mauvais renom empoiſonne nos meilleures actions. Que ſert d'ouvrir la porte de votre maiſon à tout le monde, ſi votre abord glaçant vous ferme l'entrée des cœurs ? Ne ſoyez ni trop fier, c'eſt attenter ſur l'indépendance des autres ; ni rampant, c'eſt oublier la vôtre. Des manieres recherchées tombent dans le puéril, & l'on ne ſeroit pas moins ridicule avec des boutons de diamant, qu'avec des pendans de verre. Il en doit être des manieres, comme des habits ; ceux-ci font ſortir la taille, & celles-là font ſortir les mœurs. Il faut de l'aiſance dans le

maintien ; enſorte que le caractere perce à travers & ſe contienne ſans être gêné. La politeſſe doit au moins cacher les vices, comme la parure maſque les rides.

La converſation ne doit être ni trop étudiée, ni trop négligée. Le pédantiſme n'eſt pas moins dans l'affectation du ſtyle, que dans l'étalage de l'érudition. C'eſt un abus de la converſation, d'y raiſonner de la plupart des choſes ſur les regles de l'Art. Un grand parleur fatigue, un homme taciturne ennuye ; il faut ſaiſir le moment de parler, & non pas le chercher : cette inquiétude donne de la mauvaiſe grace à tout ce que vous dites. On montre moins de l'eſprit, que peu de jugement, à diſputer de tout. Celui qui ſait ce qu'on doit taire, vaut bien celui qui ſait tout dire. Il y a des choſes qui ne doivent jamais tomber ſous la plaiſanterie dans la converſation ; la Religion, le gouvernement, les gens en place, & les

malheurs publics ou particuliers. Un ſatyrique qui fait redouter ſon eſprit, doit craindre la mémoire de ceux qui l'écoutent. La médiſance eſt le mauvais aſſaiſonnement d'un bon repas. Se louer ſoi-même, eſt un vice aſſez ſot, & le plus importun, après celui de cenſurer les autres. Il faut bien diſtinguer le ſel d'avec le fiel, dans la converſation. Un beau parleur n'eſt que cela pour l'ordinaire, tandis qu'un homme d'une converſation commune recherche l'eſtime par des voies plus ſolides; celui-ci gagne à penſer, le temps que l'autre perd à parler. Il faut varier les ſujets de la converſation, pour la rendre agréable à tout le monde; ce doit être un champ libre où il eſt permis de s'écarter, & non pas un grand chemin qui mene droit à un terme. On a un double avantage à faire des queſtions; celui de plaire, & celui de s'inſtruire. Ne vous preſſez pas d'étaler ce que vous ſavez; ſi l'on ignore que vous entendez

telle matiere, on vous tiendra compte auſſi de bien des choſes que vous ne ſavez pas ; une eſtime tardive vaut mieux qu'une opinion prématurée de votre mérite. On interrompt les grands parleurs, en ne les écoutant pas, comme un violon arrête les danſeurs, en ceſſant de jouer. Les reliques & les ſaillies de l'eſprit ſont d'une grande reſſource aux gens qui manquent de fonds. Ce n'eſt pas en converſation qu'il faut s'attacher à la préciſion, ſurtout dans les narrations. Des entretiens préparés ſont la preuve d'une extrême diſette ; ils ſeroient bien ennuyeux, s'ils ne jettoient pas du ridicule ſur ces orateurs faſtidieux, dont les geſtes & les tons ſont compaſſés & meſurés comme les ſyllabes de la Poéſie. Enfin tout ſied à un homme déja recommandé par ſon mérite ; le maintien & les diſcours ſont un ornement de ſurérogation, & peut-être même que ſon indifférence ſur cet article donne un nouveau relief à ſes autres talens.

CHAPITRE XIV.

De la Vertu.

LA vertu n'eſt que l'art de tenir les paſſions en équilibre, & de nous régler dans la jouiſſance de nos deſirs. La jeuneſſe n'eſt pas propre à la Morale, dit Ariſtote, parce que le débordement des paſſions étouffe les ſemences de la vertu, & diſſipe les conſeils de la raiſon : dans l'âge mûr où l'on pourroit profiter des leçons des Philoſophes, on ne les lit pas, parce qu'on eſt détourné par les ſoins de ſa fortune : la veilleſſe eſt corrompue par la Politique qui ne met d'autre différence entre les vices & la vertu que celle du nom, & qui enſeigne à juger des devoirs par l'intérêt, & du mérite par les ſuccès. Etrange renverſement d'idées, d'appeller louable tout ce qui eſt utile ! C'eſt Machiavel qui a dit que Céſar malheureux eût été plus

odieux que Catilina ; mais Céſar, ſans l'abus de l'ambition, étoit le plus grand de tous les hommes, & il reſtoit toujours à Catilina mille vices plus déteſtables que la fureur de dominer. Avant d'entrer dans la Politique, armez-vous donc d'excellens principes de vertu ; on les perd aſſez tôt dans la Cour des Princes, ou à la ſuite des affaires ; & plus on goûte du monde, plus on avale de ce poiſon qui corrompt les mœurs.

Tout ſert à la vertu ; l'eſprit des Auteurs que nous liſons, le goût des amis que nous fréquentons, les loix du pays où nous vivons : tout ce que nous voyons ou que nous entendons, paſſe dans nos mœurs ; elles ſont teintes des mêmes couleurs que les objets qui nous environnent.

La ſageſſe eſt un effet de la raiſon. Les ténébres de l'eſprit & le débordement du cœur vont conſtamment enſemble, & ſe ſuivent ou ſe précédent mutuellement. Il y a tant de ſympa-

thie entre la vertu & la vérité ? Pourquoi donc les gens les plus éclairés ſont-ils ſouvent les plus vicieux ? C'eſt qu'on peut connoître la vérité ſans l'aimer, & qu'on peut aimer la vertu ſans la connoître ; c'eſt que chaque objet a deux aſpects, l'un de vérité qui appartient à la raiſon, l'autre de bonté qui eſt du reſſort de la liberté.

Toute notre vie ſe paſſe dans une inconſtance perpétuelle, nous avons des momens de ſageſſe & des temps de fureur ; ſi nous pouvions rayer ceux-ci du nombre de nos jours !..... Il n'y a que de longues réflexions, des réſolutions ſouvent repriſes, & de fréquens eſſais de nous-mêmes qui puiſſent nous fixer dans le bien.

L'Art travaille en détail & par parties. Il n'appartient qu'à la nature de former un tout à la fois. Un ſculpteur acheve une tête avant de paſſer au reſte du corps ; mais une fleur, une plante croît dans toutes ſes parties ; la nature l'ébauche & la perfectionne

d'un même trait, ainſi va la vertu, dès qu'on ne s'attache qu'à une ſeule, les autres languiſſent ; mais une détermination générale au bien, nous les fait acquérir toutes. C'eſt un germe toujours actif qui produit toute eſpece de bons fruits, ſelon l'occaſion.

Les vertus communes ſont aſſez vantées, tout le monde les voit, tout le monde en parle : mais il y a ſi peu d'occaſions pour les vertus rares, & l'héroïſme ne conſiſte point dans l'éclat. Une ame généreuſe & déſintéreſſée qui ſe rend compte de l'equité de ſes vues, goûte une ſatisfaction plus délicate après un ſuccès manqué, que ſi elle ſe trouvoit au comble des vœux les plus brillans.

Les ſcélérats, ces ennemis déclarés de la vertu, ſont d'un exemple moins pernicieux aux bonnes mœurs, que les faux honnêtes gens, qui maſquent la corruption ſous les dehors de la probité.

L'adverſité fait briller la vertu, on

diroit que celle-ci reſſemble à ces plantes aromatiques qu'on foule, pour en exprimer le baume & le parfum.

Les petits défauts font tort aux grandes vertus : pourquoi ? C'eſt que les Moraliſtes nous ont donné de fauſſes idées de la perfection, ou que les Sages n'ont pas ſu prendre de l'aiſance, en avouant leurs foibles. C'eſt une cruauté, dit fort bien Ariſtote, de vouloir élever l'homme à une perfection dont il n'eſt pas capable. Pline n'étoit donc qu'un adulateur, quand il diſoit que les Dieux ne pouvoient être plus favorables aux mortels que Trajan lui-même.

Un traité de morale qui n'eſt pas appuyé ſur le commerce des hommes, eſt un ouvrage manqué : tels ſont la plupart des Ecrits des Moraliſtes trop jeunes ou trop retirés, qui n'ont puiſé la connoiſſance des mœurs que dans l'étude d'eux-mêmes ou dans les Ecoles, chez des gens qui par état ne pouvoient pas avoir la ſcience du mon-

de. Auſſi que penſe-t-on à la Cour de leurs eſſais de Morale ? ce qu'Annibal penſoit des obſervations de Phormion ſur l'art militaire. Les réflexions des Philoſophes, dit-on, reſſemblent aux délires des Poëtes, excellens pour amuſer l'imagination.

La meilleure diſpoſition pour la vertu, eſt une intention généralement droite, noble & pure dans toutes nos actions; mais cette droiture doit être proportionnée à la foibleſſe humaine : ſi l'on va toujours tête baiſſée, on fait des chûtes dangereuſes.

Le ſpectateur voit mieux que le joueur, ſans doute; mais c'eſt quand il a lui même appris le jeu par ſes fautes. Il faut donc joindre la prudence à l'innocence, & cette prudence eſt la connoiſſance du mal. La vertu ſans cela tombe au pouvoir de ſes ennemis: & quel empire aura l'honnête homme ſur le cœur du méchant; s'il n'a pénétré tous les détours de malice ? Car ce qui entretient les ames obliques dans

la perverſité dont elles ſe font un ſiſtême ; c'eſt la perſuaſion où elles ſont que la probité vient de la foibleſſe de l'eſprit, ou d'une ſimplicité de mœurs qui ne connoît le vice que par les déclamations de la chaire ; mais ſi elles s'apperçoivent qu'on a démêlé le tiſſu de leurs iniquités, ſi on leve une fois le voile abominable de leurs pratiques monſtrueuſes, elles apprendront à reſpecter les yeux de la vertu. Ce que la Fable a dit du Baſilic, peut s'appliquer au vice ; dès qu'on l'apperçoit & qu'on le prévient, il perd ſon poiſon.

Le méchant proverbe des Italiens ! ils vous diront d'un homme : *Il eſt ſi bon, qu'il ne vaut rien.*

Une des plus grandes diſpoſitions à la vertu, c'eſt la bonté ; ce penchant de l'ame qui va plus loin que l'humanité, en l'intéreſſant vivement pour toutes les créatures ; ce ſentiment qui répand dans tous les cœurs une eſpece de *complaiſance* délicieuſe, & qui ne les laiſſe jamais repentir d'une bonne

action, quelle qu'en ſoit l'iſſue. Sans ce caractere qui nous rapproche le plus de la Divinité, l'homme eſt un être inquiet, miſérable, funeſte à la terre & à lui-même.

L'inclination à faire du bien a beſoin de regle, pour être une vertu : elle eſt différente de cette facilité à obliger, qui nous rend l'eſclave des hommes plutôt que leur bienfaiteur. Vous oubliez un ami pour ſecourir un étranger, vous jettez des perles à un coq qui ne vous demande que du grain ; c'eſt manquer de choix dans les objets & dans les moyens de votre bienveillance. Puiſque vous ne pouvez étendre vos ſoins à tous les hommes, ſoyez affable envers la multitude, & réſervez votre affection au petit nombre.

L'hoſpitalité eſt la vertu d'une grande ame qui tient à tout l'univers par les liens de l'humanité. La reconnoiſſance des moindres bienfaits prouve qu'on préfere les ſentimens aux richeſſes.

Y a-t-il des hommes qui ſe faſſent un plaiſir de leur malignité, qui goûtent une ſinguliere joie à voir le trouble & les afflictions des autres hommes? Ou ne ſont-ce pas des inſectes qui s'attachent aux ulceres? C'eſt pourtant de cette trempe que ſe forgent les Politiques. Auſſi Machiavel prétend que la Religion chrétienne eſt utile aux méchans, parce qu'elle livre les bons cœurs à la merci de leur injuſtice. C'eſt qu'en effet point de loi auſſi conſolante pour les malheureux que l'Evangile, & qui recommande autant la douceur & la ſoumiſſion.

CHAPITRE XV.

Du Naturel & de l'Habitude.

ON peut déguiſer ſon naturel, le vaincre quelquefois, jamais on ne l'étouffe. La violence qu'on lui fait, le rend plus impétueux dans ſes retours

& ſes emportemens. C'eſt à l'éducation de le corriger, à l'habitude ſeule de le ſoumettre. Il y a un art de former l'ame, comme de façonner le corps; c'eſt de proportionner les exercices aux forces, & de donner du relâche aux efforts. Il y a deux temps à obſerver, le moment de la bonne volonté pour ſe fortifier, & le moment de la repugnance pour ſe roidir; de ces deux extrémités il réſulte une certaine aiſance qui tiendra le naturel dans un juſte tempérament. On ſe contrefait en public, & vis-à-vis de ſes ſupérieurs. Le peuple & les grands ne pourront donc jamais connoître le fond d'un caractere.

Un naturel contraint ſe trahit dans les occaſions imprévues, parce que l'habitude n'a plus alors ſa force. C'eſt du naturel que notre ſort dépend : heureux celui qui prend un genre de vie conforme au caractere de ſon eſprit! Il trouvera tous ſes moyens & ſes reſſources dans ſes goûts & ſon pen-

chant. Toutes les réflexions ne nous conduiſent jamais auſſi-bien que l'inſtinct.

Nos ſentimens tiennent plus du naturel, nos diſcours de l'éducation, & nos actions de l'habitude. Si vous avez un aſſaſſinat à commettre (dit Machiavel, dont la Politique n'eſt autre choſe que la méchanceté des hommes réduite en ſyſtême,) ne vous en remettez ni ſur un caractere féroce, ni ſur les ſermens dictés par l'intérêt même; mais choiſiſſez une ame ſanguinaire, accoutumée aux meurtres; c'eſt que la coutume influe ſur nos actions, plus que le tempérament. Il n'y a que la ſuperſtition qui ſurmonte le penchant de la nature, & l'aſcendant de l'habitude; témoin le Moine Clément. Du reſte, promeſſes, réſolutions, grands projets, belles paroles, tout cede à la force de la coutume dont l'impulſion agite & fait mouvoir les hommes comme des automates. Juſqu'où n'en appelle-t-on pas à la coutume? Un Irlan-

dois convaincu de rebellion, ne préſenta-t-il pas requête au Viceroi, pour être pendu avec une branche d'oſier plutôt qu'avec une corde ? Parce que c'étoit, diſoit-il, l'uſage de traiter ainſi les rebelles.

Puiſque l'habitude fait tout, que n'avons-nous de bonnes mœurs ? Elles dépendent de l'éducation qui eſt le pli de la coutume pris dès l'enfance. Cet âge paſſé, l'homme eſt décidé ; il n'y a que la force prédominante de la nature qui ſurmonte les obſtacles que l'éducation ajoute aux difficultés ordinaires d'un art, ou d'une profeſſion. C'eſt qu'alors le génie, loin de s'étouffer par l'inaction, prend une nouvelle activité de la contrainte qui le reſſerre, & s'élance avec plus de vigueur dans la carriere qu'on lui tenoit fermée ; ou bien que cette inquiétude qui le porte à s'eſſayer ſur différens objets, lui fait enfin trouver une heureuſe iſſue, & découvrir la route de ſa deſtinée.

La coutume ne peut rien ſans doute

ſur les inclinations ; ou les facultés purement naturelles qui s'uſent au contraire par l'exercice. L'habitude de voir altere, émouſſe la vue, plutôt qu'elle ne l'éclaircit & ne l'étend ; mais les talens, l'induſtrie, les forces du corps *s'aſſoupliſſent* & s'augmentent par l'éducation.

Il y a des habitudes qu'on prend de ſoi-même ou de ſes penchans, ce ſont les plus fortes ; & il y en a qu'on contracte par communication ou de l'exemple des autres, celles-ci varient avec le temps. Ainſi les bonnes loix pourront réformer les mœurs, dans une ame heureuſement née & mal élevée ; mais elles ne feront point germer la vertu dans un mauvais cœur.

Une habitude contractée à loiſir & ſans une gêne extrême, forme ce qu'on appelle une ſeconde nature ; une éducation forcée donne à l'homme le caractere du ſinge qui jette du ridicule ſur tout ce qu'il imite.

CHAPITRE XVI.

De la gloire & de la Réputation.

LA Poéſie a peint la renommée errante dans les airs & couverte d'aîles légeres, autant de ſymboles de la vanité de la gloire.

Il y a des courtiſans de la renommée qui courent après la gloire, au lieu d'attendre qu'elle ſe préſente; c'eſt le moyen de faire du bruit, mais non pas d'acquérir cette eſtime ſolide qui dure d'autant plus, qu'on l'a moins recherchée. D'autres perdent le prix & la réputation de leur mérite, parce qu'ils n'ont pas l'art de le produire. Mais le moyen de ſe montrer avantageuſement, c'eſt de tenter une route nouvelle ou déja pratiquée ſans ſuccès; on ſe fait alors un nom où des entrepriſes plus difficiles & plus importantes n'auroient pu mener, parce qu'on au-

roit marché ſur les traces des autres.

C'eſt être mauvais œconome de ſa réputation, que de hazarder des tentatives, où il y a plus de honte à échouer, que de gloire à réuſſir. L'honneur qui s'acquiert dans la concurrence, eſt réfléchi vers nous par tous nos compétiteurs. Ce mérite de comparaiſon eſt comme un diamant taillé à facettes qui jette plus d'éclat.

Voici les places de la gloire. A la tête des grands hommes marchent les fondateurs des Empires, tels que Cyrus & Romulus. Au ſecond rang, les légiſlateurs qui ſont comme des Souverains éternels; tels étoient Lycurgue, Solon, Alphonſe de Caſtille. Au troiſieme rang, les libérateurs de leur patrie; tel fut Auguſte qui étouffa les guerres civiles, & Henri IV, qui éteignit la ligue. Au quatrieme rang, les Conquérans qui ont étendu les limites de leurs Empires. Mais la place du mérite, qui eſt dans le cœur des hommes, eſt occupée par ces Princes juſtes & vi-

gilans, à qui une certaine tendreſſe d'entrailles a ſi dignement acquis le titre de Peres de la patrie, en faiſant le bonheur des citoyens.

Après les Souverains viennent les ſujets. Les premiers ſujets ſont les miniſtres, ces bras droits du Prince qui partagent, ou ſouvent portent ſeuls tout le fardeau de l'Empire. Enſuite les Généraux d'armée qui illuſtrent l'Etat, au gré de celui qui le gouverne. Après eux, il faut compter les courtiſans & les favoris qui conſolent & ſoulagent le Prince, ſans accabler le peuple. Au dernier rang d'honneur, ſont les hommes laborieux qui ſe chargent du détail de l'adminiſtration, ſoit de la juſtice, ou des finances. Mettons au deſſus des peuples & des Rois, ces généreuſes victimes qui s'immolent, par le plus beau de tous les ſacrifices, au ſalut ou à la gloire de la patrie, tels que les Régulus & les Decius.

CHAPITRE XVII.

Des Louanges & de l'Oſtentation.

LA louange réfléchit naturellement ſur la vertu d'où elle prend ſa ſource: mais comme dans un miroir, la réflexion eſt infidele, ſi la glace eſt fauſſe : l'encens des louanges tire ſon prix de la main qui nous l'offre. Celles qui ſortent de la bouche du peuple ſont bien équivoques; la vaine enflure qu'elles produiſent en nous, montre aſſez qu'elles ſont le fruit d'un mérite frivole. Le ſublime des mœurs n'eſt pas à la portée du Vulgaire; l'écorce des vertus ſéduit ſon admiration, & l'étalage ſeul lui arrache des applaudiſſemens, c'eſt un écho qui rend du bruit pour du bruit.

La renommée eſt ſemblable à un fleuve qui ſoutient les corps légers, tandis que les corps ſolides tombent au

fond & diſparoiſſent ſous les eaux. Mais quand une réputation eſt fondée ſur l'approbation des ſages, & portée ſur les ailes de la multitude, alors elle eſt durable & permanente. Ce n'eſt plus le vain parfum des fleurs du printemps que les zéphyrs diſſipent; c'eſt le baume des plantes qui vit, après qu'on les a cueillies.

Les louanges ſont une eſpece de marchandiſes qu'il faut bien peſer, avant d'en accepter; c'eſt un commerce où l'adulation s'enrichit : elles ſont triviales, quand celle-ci eſt baſſe; elles ſont délicates, quand celle-ci eſt adroite & ſubtile. Un adulateur ingénieux épiera les traces de votre amour-propre, qui eſt le plus grand de tous les flatteurs, & ne manquera pas de vous louer, par le titre qui vous chatouille davantage.

Une louange peu commune & placée à propos a toujours un grand ſel, & flatte bien agréablement celui qui la mérite.

Les éloges que reçoivent les Princes & les grands, ne ſont la plupart que les avis d'une certaine affection qui ſe couvre du reſpect ; c'eſt à leur diſcernement de ne pas s'y méprendre.

Gardez-vous de ces dangereux ennemis qui ne vous louent, que pour donner occaſion à la malignité de vous rabaiſſer. Leurs diſcours ſont l'exorde d'un panégyrique à la tête d'une ſatyre.

Il n'eſt pas toujours indécent de vanter ſon état & ſa profeſſion. Il y a une maniere de ſe louer ſoi-même, qui cache un rafinement de vanité ſous un voile de modeſtie ; c'eſt de vanter dans un autre un avantage qui vous diſtingue, l'éloge retombe heureuſement ſur vous.

Sotte & puérile confiance de ſe croire important ! Dès qu'on prête la main à une affaire, auſſi-tôt c'eſt nous qui l'avons miſe en train, comme s'il n'y avoit pas de reſſorts plus puiſſans, ou que ſouvent elle n'allât pas d'elle-même ?

A cet orgueil ſe joint l'eſprit de manege : on eſpere beaucoup de ſoi, on en promet encore davantage, il faut bien s'intriguer ; mais qu'arrive-t-il ? *Beaucoup de bruit, peu de fruit.* Ces ſortes de génies ſont pourtant utiles, & ſouvent néceſſaires dans un Etat. La manie de remuer les feroit d'abord agir contre ceux qui ne les employeroient pas ; enſuite ce ſont des trompettes, qui enflent les tons. Il eſt queſtion d'engager une ligue de deux puiſſances contre une troiſieme : on exagere auprès de chaque Prince la force de ſon voiſin ; enſorte qu'ils croiront l'un & l'autre former une alliance plus conſidérable qu'elle n'eſt réellement. C'eſt ainſi qu'il ſe fait quelque choſe de rien ; car un menſonge établit une heureuſe confiance, & l'illuſion ſupplée à la réalité, pour produire de grands effets. On ſe plaint de ce penchant que nous avons pour l'erreur ; mais banniſſez de la terre les opinions biſarres, les eſpérances trompeuſes, les faux juge-

mens, les imaginations extravagantes : que deviendront les hommes? Le menſonge eſt comme l'alliage qui rend l'or plus maniable, en lui ôtant de ſon prix.

L'oſtentation a toujours réuſſi dans les Démocraties, rarement à la Cour des Rois, ou dans un corps de Sénateurs. Elle ne ſied pas mal à un homme de guerre, ſur-tout à un Général ; & pour faire aimer la belle gloire, il y faut mêler un peu de la fauſſe : la bravoure des ſoldats eſt toute dans les yeux, ou dans la voix de celui qui les commande ; ils ont beſoin, pour marcher, qu'on leur enfle le cœur de vaines promeſſes & de magnifiques projets, un fanfaron menera donc mieux les affaires. Les eſprits modeſtes ont plus de leſt que de voile, avec cela rien ne va.

La réputation des ſavans ne voleroit pas bien loin, ſi l'oſtentation ne lui prêtoit des aîles. Ciceron n'eût peut-être pas tant fait parler de lui, s'il

n'en avoit parlé lui-même, avec une eſpece d'affectation putide. L'oſtentation eſt un vernis qui a la propriété d'embellir & de conſerver tout ce qu'il touche.

L'homme veut être applaudi par les autres, ou par lui-même. La vertu (faut-il le dire ?) a beſoin de ſe faire valoir pour être remarquée ; & Socrate qui connoiſſoit le foible des hommes, vouloit les frapper par des exemples & des diſcours impoſans. Cependant cette vaine préſomption excite l'admiration des ſots & la pitié des ſages ; elle nous rend la dupe des paraſites, & le jouet de nos propres folies.

CHAPITRE XVIII.

Du Mariage & du Célibat.

UNE femme, des enfans, autant d'ôtages qu'un homme donne à la fortune ; un pere de famille ne peut être

méchant, ni vertueux impunément. Celui qui vit dans le célibat, devient aiſément Philoſophe & indifférent ſur l'avenir qui ne doit point l'intéreſſer; mais un pere qui doit ſe ſurvivre dans ſa race, tient à cet avenir par des liens éternels. Ce n'eſt pas qu'on ne voie dans le mariage de ces cœurs iſolés & bornés à eux-mêmes, qui ne tiennent compte d'une épouſe & des enfans, que dans l'article de leurs dépenſes. Auſſi un avare ſe croit-il plus riche de ce qu'il n'a point de famille; comme ſi les enfans n'étoient pas la véritable richeſſe d'un pere.

Le grand attrait qui porte au célibat, c'eſt la liberté. Il y a des eſprits ſi amoureux de l'indépendance, que le moindre fil eſt un triple airain à leurs yeux. Bons amis, excellens maîtres, courtiſans affectionnés, mais rarement ſujets fideles, parce qu'ils peuvent emporter leur fortune avec eux dans un pays étranger; les transfuges ſont preſque tous des Célibataires.

Le célibat convient aux Eccléſiaſtiques ; car les ſources de l'Egliſe feroient bientôt taries, ſi chacun de ſes Miniſtres avoit des réſervoirs à remplir. Le mariage eſt à-peu-près indifférent pour les Magiſtrats. Car ſi un Juge a le cœur corrompu, il ne manquera pas de gens chez lui qui feront acheter ſon accueil & ſa faveur. Un homme d'affaires eſt un concuſſionnaire pire que l'épouſe la plus *dépenſiere.*

Quant aux gens de guerre, le mariage les rend quelquefois plus efféminés, ſur-tout dans un Etat deſpotique où la ſervitude n'attache qu'aux plaiſirs ; quelquefois auſſi plus courageux & plus furieux dans l'action : les Généraux Romains échaufferent plus d'une fois la valeur des Soldats, en mélant au nom de la Patrie, le ſouvenir de leurs épouſes & de leurs enfans. Ces tendres engagemens ſont en effet une école d'humanité, au lieu qu'un Célibataire avec beaucoup plus

de reſſources pour faire du bien, a moins de cette ſenſibilité d'entrailles qui nous rend bienfaiſans. L'inquiſition, cet Enfer des vivans, eſt compoſée de Juges ſans pitié, parce qu'ils n'ont pas de famille.

Les hommes d'un caractere commun que l'exemple gouverne, ſont ordinairement de bons maris. Mais il falloit qu'Ulyſſe eût bien de la conſtance pour préférer *ſa vieille* à l'immortalité. La chaſteté conjugale inſpire une ſorte de fierté naturelle aux femmes; elle va juſqu'à la hauteur, ſi elles ont aſſez de beauté pour donner de la jalouſie. Les femmes ſont nos maîtreſſes dans la jeuneſſe, nos compagnes dans l'âge mûr, & nos nourrices dans la vieilleſſe. On a donc à tout âge des raiſons de ſe marier.

Un mariage d'inclination aſſure conſtamment à un homme la fidélité de ſon épouſe; une femme qui a foulé tous les obſtacles pour ne s'attacher qu'à celui qu'elle aimoit, auroit honte

de témoigner du repentir. Si une femme peut étaler ſa patience, elle ſupportera les bouraſques de ſon mari, tant la vanité prête de force à la vertu!

CHAPITRE XIX.

Des Peres & des Enfans.

ON ne connoît jamais bien la joie des peres ni leurs chagrins, parce qu'ils ne peuvent exprimer leurs plaiſirs, & qu'ils n'oſent parler de leurs peines. L'amour paternel leur rend les ſoins & les fatigues plus ſupportables; mais les malheurs & les pertes doublement ameres. Toutefois s'il augmente les inquiétudes de la vie, il adoucit au moins les horreurs & l'image de la mort.

Il y a deux ſortes d'immortalité; celle du ſang ou de l'eſpece qui ſe communique par la propagation, eſt commune aux bêtes; celle de la gloire

n'appartient qu'à l'homme, & c'eſt par d'éclatans ſervices ou de bonnes actions qu'il aime à s'éterniſer.

Il eſt ſingulier que ceux qui n'ont point de poſtérité, travaillent le plus pour la poſtérité. La plupart des monumens publics ont été érigés par des citoyens qui, mourant ſans enfans, vouloient néanmoins perpétuer leur nom & leur mémoire. On eût dit qu'après avoir épouſé la patrie, ils vouloient la doter de leurs propres fonds, comme ſi celle qui avoit eu toute leur affection pendant leur vie, avoit dû hériter de leur fortune après leur mort.

On remarque que les peres qui ont fait la fortune ou l'élévation de leur famille, aiment plus tendrement leurs enfans; ſans doute parce qu'ils les enviſagent ſous deux rapports également intéreſſans, & comme leurs héritiers & comme leurs créatures. Qu'il eſt beau de ſe lier ainſi par ſes propres bienfaits!

D'où viennent ces prédilections dans les familles pour les aînés & les derniers; les careſſes pour ceux-ci & les avantages pour ceux-là? Eſt-ce que les autres ne ſont pas auſſi bien nés, ni avec d'auſſi heureuſes diſpoſitions, ou peut-être qu'ils doivent être les enfans de la fortune, comme les aînés ſont les enfans de l'amour!

La dureté des peres tourne à leur préjudice; leurs enfans en contractent une baſſeſſe de ſentimens, un eſprit de fourberie & de mauvaiſe conduite qui déshonore entiérement une famille. C'eſt une grande ſottiſe d'être avare pour faire tôt ou tard des prodigues.

Déteſtable pratique, de jetter des ſemences de jalouſie & d'animoſité parmi des freres, par des préférences odieuſes! L'intérêt amene aſſez-tôt les ſujets de diviſion: pourquoi précipiter la ruine des familles par des diſſentions prématurées.

Les Italiens qui ne mettent point de différence entre les lignes de filia-

tion, ou dans les degrés de conſanguinité, diſent que c'eſt toujours ſortir du même ſang, que ſouvent les neveux reſſemblent plus à leur oncle que ſes propres enfans, & que comme le ſang coule & circule au hazard, leur choix auſſi peut tenir du caprice.

S'il ne faut pas ſacrifier des enfans à ſon ambition par des deſtinations forcées, on peut cependant tourner de bonne heure leurs inclinations, vers le genre de vie dont on a fait choix pour eux, quand ils n'étoient pas encore à l'âge de ſe décider. Mais dès qu'un enfant a une répugnance ou un penchant bien marqué, c'eſt la voix du deſtin, il faut y céder.

CHAPITRE XX

De l'Amour & de l'Amitié.

L'AMOUR a tous les charmes d'une Syrene, & les tranſports d'une

Furie. Il eſt l'ornement du théâtre, & le perturbateur de la vie civile. Un eſprit né pour les grandes choſes, eſt rarement ſuſceptible de cette paſſion unique, qui abſorbe toute l'ame. Marc-Antoine eſt peut-être le ſeul qui ait réuni, dans le même temps, un violent amour à une exceſſive ambition; auſſi ces deux paſſions inſociables, & funeſtes l'une à l'autre, cauſerent-elles ſa perte. Mais le cœur le mieux gardé n'eſt point à l'abri des atteintes de l'amour. Il domine par-tout où il ſe trouve; ſon langage hyperbolique montre bien la force de ſes impreſſions: rien n'eſt outré, rien n'eſt aſſez énergique pour peindre l'amour. Quel eſt l'homme auſſi épris de lui-même, qu'un Amant de l'objet qui l'enchante? C'eſt une phrénéſie que tout le monde voit, excepté celui qu'elle poſſéde. L'idole même de notre paſſion s'apperçoit de notre folie, à moins que la ſienne ne ſoit plus forte encore.

Il faut renoncer à ſa fortune & à ſa réputation, quand on eſt amoureux; ainſi point d'amour avec les affaires. Les Guerriers prennent l'amour comme le vin, pour ſe délaſſer de leurs fatigues; car il faut un dédommagement de plaiſir, dans un état de péril & de peine.

L'amour nous attaque plus dangereuſement dans nos momens de foibleſſe, c'eſt-à-dire, dans l'excès de la proſpérité ou de l'adverſité; car alors notre cœur n'eſt jamais en défenſe.

Les ſoupirs de l'amour ſemblent être les eſprits les plus ſubtils exhalés du fond du cœur, qui s'attachent enſemble par une chaîne inviſible, & forment ce tourbillon ſympathique qui précipite deux amans l'un vers l'autre.

L'amour eſt le meilleur & le plus doux de tous les moraliſtes. Il modere toutes les paſſions, excepté celle qu'il inſpire; il corrige les vices & les travers, il réforme le cœur, il compoſe les dehors : qui le croiroit! Il met un frein à l'amour-propre.

Tous les hommes doivent aimer ; cette portion de ſentiment que nous avons dans le cœur, quand on ne la donne pas toute entiere à un ſeul objet, ſe partage d'elle-même à pluſieurs ; & quand on n'eſt plus amoureux, on devient charitable comme les Dévotes, ou zélé comme les Directeurs.

L'amitié augmente la joie au double, & diminue les chagrins de la moitié. Le goût de la ſolitude qui vient de la haine des hommes, eſt une humeur farouche, qui nous fait reſſembler aux monſtres des foréts. Il faut diſtinguer la ſociété de la cohue ; un homme ſeul dans une promenade extrêmement fréquentée, eſt à-peu-près comme dans un appartement tapiſſé de perſonnages. C'eſt dans les Villes les plus peuplées qu'on peut trouver une grande ſolitude. Mais l'homme uniquement ſeul eſt celui qui n'a point d'amis ; le monde n'eſt pour lui qu'un vaſte déſert, un lieu d'exil & de triſteſſe, qu'il partage avec les animaux errans.

Nous avons des maladies de l'ame qu'on peut comparer aux obſtructions ; quand un homme dévore, pour ainſi dire, ſon propre cœur, & qu'il s'enveloppe dans ſa douleur, bientôt le déſeſpoir & l'affreuſe haine de ſoi-même achevent de le conſumer, s'il n'a pas un ami fidele qui lui arrache ſes craintes, ſes ſoupçons, ſes noirs ſoucis & ſes tourmens. L'union des cœurs, ſemblable à l'harmonie du monde, émouſſe toutes les impreſſions violentes qui tendent à la deſtruction.

Nous avons beſoin de conſeil pour nos mœurs & pour nos affaires. On trouve aſſez de conſeils, mais peu qui ne ſoient à l'avantage de celui qui les donne. Nos propres réflexions nous déſeſperent ; les livres nous ménagent trop ; un ami ſincere ſera le plus commode cenſeur, & le meilleur ſurveillant de notre conduite. On démêle mieux ſes intérêts, dans une heure de ces entretiens libres, où préſident la candeur & la confiance, que dans pluſieurs

jours de réflexions. Un ami connoît notre caractere, nos talens, nos défauts : un conseil qui portera sur toutes ces considérations, sera plus efficace que tous les avis des hommes les plus éclairés ; ainsi qu'un Médecin d'habitude qui a suivi votre tempérament, vous guidera mieux que les consultations des Experts, ceux-ci emporteront bien une maladie, & le malade aussi, peu de temps après.

Combien d'avances qu'on ne peut faire par soi-même, & dont un ami nous épargne la peine ou l'humiliation? Un homme n'ose pas représenter ses besoins, ni parler de sa condition ; un ami la fera valoir, vantera vos avantages, ne rougira ni de votre naissance, ni de votre pauvreté. Loin de montrer pour vos intérêts ce zele de passion qui refroidit quelquefois un protecteur, il les ménagera mieux, en paroissant moins les rechercher.

L'amitié qui nous cache nos défauts, nous sert moins que la haine qui

nous les reproche. Que de gens en place ſe ſont perdus de réputation & de fortune, faute des ſecours de l'amitié!

L'amitié ne devoit régner d'abord qu'entre des égaux. Mais aujourd'hui que la fortune ſemble diſpoſer de toutes les choſes humaines, les plus ſolides attachemens ſe trouvent parmi des perſonnes de différente condition.

Les amis des Rois ſont ceux qui partagent leurs ſollicitudes, & non pas leurs plaiſirs. La félicité des Princes n'eſt jamais entiere ; quand il leur manque des amis. Les ſentimens d'époux & de pere, les titres chatouilleux de Conquérant & de Maître, laiſſent quelque choſe à déſirer. Mais quoi?.... Un ami. Sylla, le grand Céſar, Auguſte, Tibere ſentoient bien le beſoin d'avoir des amis, même ſur le trône. Charles le Hardi éprouva quel malheur c'eſt d'en manquer, puis qu'au rapport de Commines, ce furent des inquiétudes couvées qui lui affoiblirent

la raiſon. Mais, Princes, ne prenez pas pour des amis, ces favoris qui éventent vos ſecrets, pour ſe faire honneur au dehors de votre confiance ; encore moins ces partiſans de faction qui s'attachent à vous par averſion contre un rival ; vous n'avez point leur cœur.

Ecartons encore de notre amitié les caracteres inquiets & turbulens. On pourroit leur pardonner de l'humeur, à raiſon de leur franchiſe ; mais ils apportent trop de haines, de querelles & d'affaires dans leur commerce. Eh ! qui veut acheter un ami pareil, au prix de tant d'ennemis.

CHAPITRE XXI.

De la Jeuneſſe & de la Vieilleſſe.

L'EMPLOI du temps fait le prix des années ; on peut donc être vieux à trente ans, & jeune à quatre-vingt. Il en eſt des divers âges de l'homme comme de ſes penſées ; les premieres

ne valent jamais les ſecondes pour la ſolidité. La jeuneſſe eſt la ſaiſon de l'imagination. Les eſprits vifs & bouillans emportés par le torrent des paſſions, & par les ſaillies d'une imagination toujours agitée, ne ſont pas propres aux affaires, avant d'avoir atteint le midi de leurs années; mais un eſprit raſſis & naturellement tranquille, peut s'y livrer de bonne heure.

L'invention & l'exécution appartiennent à la jeuneſſe, le conſeil & la délibération trouvent leur place entre les deux âges. Un jeune homme réuſſit mieux qu'un vieillard dans une entrepriſe nouvelle, parce que l'expérience qui eſt toujours la bouſſolle de ce dernier, & qui le dirige bien dans la route ordinaire, le trompe & l'égare dans un chemin nouveau.

Les écarts de la jeuneſſe menent trop loin & gâtent tout; ceux de la vieilleſſe plus froids & moins violens, ne font d'autre mal que de retarder ou d'arrêter le cours des affaires.

La jeuneſſe entreprenante & curieuſe de tout, pouſſe ſes projets au-delà de ſa portée, ſes deſirs & ſes eſpérances plus loin que ſes forces ; elle vole à ſon but par des moyens peu réfléchis, s'affolle de maximes ſingulieres, tente au hazard, marche à l'aveugle, prend toujours des remedes & des partis extrêmes, fait beaucoup de fautes ; & plutôt que de les reconnoître ou de les corriger, elle ſe précipite en de pires écarts, ſemblable à ces courſiers indomptés qui ne veulent ni s'arrêter, ni tourner.

La vieilleſſe trouve toujours des difficultés, voit des dangers par-tout, délibere éternellement, a des craintes & des remords avant le temps, ne mene jamais une affaire juſqu'où elle doit aller, & compte pour une fortune complette le plus petit ſuccès. Qu'un juſte mêlange de ces excès réduits à la modération qui fait les vertus, mettroit un excellent tempérament dans les affaires! Alors les vieillards qui ont l'au-

torité, & les jeunes gens qui ont la faveur du peuple, par ce concours & cette combinaiſon d'efforts & de vertus, parviendroient à former un bon gouvernement.

Les débauches de la jeuneſſe ſont autant de conjurations contre la vieilleſſe ; on paye cher le ſoir les folies du matin.

L'Aurore voulant jouir éternellement de Tithon, obtint des Dieux qu'il ne mourroit point. Mais elle ne put empêcher qu'épuiſé d'années, & flétri par les délices, il ne fût réduit à la forme de la cigale. La jeuneſſe abuſe du plaiſir, comme s'il ne devoit jamais finir, tous ſes vœux tendent à le perpétuer, & cependant elle le conſume d'avance : il s'éteint, mais les deſirs ne meurent point ; l'homme ſe repaît alors d'images fugitives qu'un doux ſouvenir lui retrace. La volupté vit encore dans les vieillards, mais ce n'eſt plus que dans leur bouche ; les libertins comme les guerriers, meurent en recitant leurs ex-

ploits que le temps & l'éloignement groſſiſſent toujours.

Les eſprits précoces ſont comme les fleurs printanieres, qui naiſſent & meurent ſous le même ſoleil ; leur ſubtilité prématurée dégénere en ſtupidité. Cette éloquence abondante & facile qui plaît dans un jeune homme, ne convient point à l'âge de la réflexion. Hortenſius fut bien le même dans ſa vieilleſſe qu'il étoit dans ſes beaux jours, dit Ciceron ; mais il n'avoit plus la même grace, ou plutôt la même faveur.

Un François ſuivant ce tour de plaiſanterie familier à ſa nation, faiſoit un parallele aſſez ſingulier des deux extrémités de la vie. Il y a, diſoit-il, entre les vieillards & les jeunes gens une différence auſſi frappante dans le caractere que dans les traits. L'ame de ceux-là éprouve à-peu-près la même dégradation que le corps. La vieilleſſe a les doigts crochus & ſerrés, ſigne de l'avarice attachée à cet âge. Les ſillons de ſon viſage déſignent les replis de

ſa fourberie. Le tremblement de tous les membres marque la vacillation des jugemens.

Mais pour ramener le contraſte au ſérieux, (puiſque la matiere a prêté tous ſes attributs à l'eſprit,) ce front uni, ces couleurs vermeilles du bel âge annoncent ſa candeur & ſa modeſtie, qui ne ſe trouvent plus dans la vieilleſſe. Le ſang qui fermente & bouillonne dans la jeuneſſe, la rend ſenſible aux impreſſions de la religion, de la vertu, de l'amour, & de tout ce qui attendrit l'ame ; il ſe rallentit & ſe repoſe dans les vieillards : de-là ce refroidiſſement pour la plupart des objets capables d'émouvoir le cœur, & ce repli de tout l'homme en lui ſeul. La jeuneſſe eſt légere par vivacité, la vieilleſſe conſtante par pareſſe. D'un côté la préſomption qui s'égare dans ſes projets & ſes eſpérances ; de l'autre, une méfiance générale & des ſoupçons continuels, défauts qui ſe peignent dans les yeux & dans tous les

mouvemens du corps. Le jeune homme eſt amoureux de la nouveauté, parce qu'il eſt curieux & qu'il aime à changer ; on le voit dans l'inquiétude de ſes ſituations : le vieillard eſt entêté de ſes vieux préjugés, parce qu'ils ſont les ſiens ; & qu'il n'a plus le temps de s'inſtruire, ni la force de ſe paſſionner.

CHAPITRE XXII.

De la Beauté & de la Difformité.

LA vertu ſemblable à l'eſcarboucle, n'a de prix & d'éclat qu'en elle-même ; l'enchaſſure de la beauté ne la releve point : rarement ſe rencontrent-elles enſemble, comme ſi la nature avoit plutôt évité de faire des monſtres, qu'aſpiré à produire des chef-d'œuvres : auſſi ne voit-on gueres de beau viſage ſans quelque difformité dans le reſte du corps. La politeſſe &

l'élégance ſont les compagnes de la beauté, mais l'élévation du cœur & du génie n'entrent point dans cet aſſortiment.

La beauté demande la proportion des traits plutôt que le brillant des couleurs, & les graces avant la régularité; elle conſiſte dans ce charme ſympatique qui plait à tout le monde, on ne ſait pourquoi; dans cette harmonie enchantereſſe que tout l'art de la peinture ne ſauroit rendre efficacement. L'idée du peintre, qui pour repréſenter Vénus, déroba ſes traits à pluſieurs modeles, ne devoit faire qu'une beauté de fantaiſie fort imparfaite, parce qu'elle n'imitoit pas le déſordre gracieux & l'imperfection même de la nature.

La beauté, compagne de la diſſolution, après avoir porté de rudes atteintes à la jeuneſſe, laiſſe en ſe retirant de cuiſans remords à la vieilleſſe.

On diroit que les hommes diſgraciés de la nature veulent ſe venger de l'affront

l'affront qu'ils en ont reçu, par l'outrage qu'ils lui font : au lieu de réparer les défauts du corps par les ornemens de l'ame ; faut-il que des mœurs vicieuſes contribuent encore à défigurer l'homme ? S'ils pouvoient redreſſer & façonner leur taille & leur viſage, comme ils peuvent former leur caractere, un monſtre ſeroit bientôt un abregé des graces.

D'où vient que les hommes contrefaits ſont pour l'ordinaire difficiles, querelleurs, ou moqueurs ? Eſt-ce qu'ils ſentent le ridicule perpétuel où la nature les a expoſés, & que l'amour-propre qui ne veut rien perdre, prend ſa revanche du côté de la raillerie & de la vengeance ; ou qu'en effet ils auroient reçu du courage en dédommagement ? Quoi qu'il en ſoit, comptez que ſi vous avez un travers dans l'eſprit ou dans le corps, le ſot ou l'homme laid ſeront les premiers à le remarquer.

Celui qui cache un grand génie

ſous un dehors manqué, parviendra d'autant plus ſûrement que ſes compétiteurs ne le redoutent pas. Il y a des gens pour qui ce qu'on appelle des malheurs, devient une ſource de bonheur. Un homme qui a un ridicule perſonnel à défendre, une tache de famille à laver, un affront à venger, en prend occaſion de montrer ſon courage & ſon eſprit, & de ſe faire un nom par l'endroit même qui le déshonoroit.

On s'étonne que des Empereurs ayent pris des Eunuques pour favoris : mais outre que des gens foibles par eux-mêmes & mépriſés de tout le monde en ſont plus attachés à leur unique appui, ne voit-on pas qu'ils en faiſoient des eſpions, des délateurs & non pas des Miniſtres ?

La vertu ou la méchanceté ſont les armes des hommes contrefaits. Ces deux reſſorts peuvent en faire des hommes extraordinaires : l'ame de Socrate répond à tous les traits qu'on lance ſur la laideur.

CHAPITRE XXIII.

De l'Athéïsme & de la Superstition.

DIEU n'a jamais fait des miracles pour convaincre un Athée, parce que rien ne peut l'ébranler, s'il résiste aux preuves naturelles que l'Univers lui donne. Le premier pas de la Philosophie peut mener à l'Athéïsme, parce qu'on passe aisément de l'extrême imbécillité qui croit tout, à l'extrême audace qui ne croit rien, ou que le désordre apparent des causes secondes fait oublier la cause premiere : mais la véritable Philosophie qui embrasse l'enchaînement des parties, & leur dépendance d'un souverain Moteur, conduit nécessairement à la Religion.

Le système d'Epicure prouve la Divinité plutôt que l'Athéïsme ; car il est bien moins absurde de supposer le

monde coéternel à Dieu, que de l'attribuer au hazard. Epicure a dit qu'il valoit mieux nier l'exiſtence des Dieux, que de les revêtir des attributs que leur prêtoit le Vulgaire ; le divin Platon n'auroit pas mieux parlé.

L'Athée a-t-il un véritable intérêt à ne pas reconnoître un Dieu ? Pourquoi n'eſt-il donc Athée qu'au fond du cœur ? Sans doute qu'il n'oſe faire une profeſſion publique de ſon impiété. Il ſeroit Athée tout haut, s'il ne craignoit le peuple & les Magiſtrats ; & il croit donc qu'il n'y a point de Providence. Mais une preuve que l'Athéïſme n'eſt pas enraciné dans le cœur, c'eſt la démangeaiſon de le répandre. Quand on ne ſe méfie pas de ſes opinions, on n'a pas beſoin de leur chercher de l'appui & des défenſeurs ; on veut convaincre les autres, afin de ſe perſuader ſoi-même.

Cependant comment l'Athéïſme a-t-il pu trouver des martyrs, lui qui ne promet point de récompenſes, & qui

n'offre aucun motif capable de faire illuſion ? Quoi ! l'erreur toute ſeule auroit autant d'empire ſur l'eſprit humain, que la vérité ſoutenue de mille avantages ? L'entêtement fera plus que la grace ! ô abyme ! ô miſere !

Il n'y a pas autant d'Athées qu'on pourroit le croire, mais c'eſt le zélotiſme qui a étendu cette imputation ſur tous les eſprits libres. Les vrais Athées, s'il y en a, ſont les hypocrites qui abuſent de la Religion & de ſes myſteres. L'endurciſſement vient à la ſuite de la profanation.

Les portes de l'Athéïſme ſont la tolérance de toutes les Religions, (car une ſecte dominante combattue par une ſecte rivale, entretient la Religion,) les ſcandales des Prêtres, & les Ecrits des Philoſophes dans des temps de lumiere & de proſpérité ; car l'adverſité nous fait recourir aux Dieux. Les temples ſont des aſyles qu'on diroit n'être faits que pour les malheureux.

La ſuperſtition fait le plus grand ou-

trage à la Divinité ; c'eſt auſſi le plus terrible fléau des hommes. L'Athéïſme n'ôte pas la raiſon, ne détruit point les ſentimens naturels, ne porte aucune atteinte aux loix ni aux mœurs du peuple ; mais la ſuperſtition eſt un tyran deſpotique qui fait tout céder à ſes fantaiſies. Un Athée, loin de brouiller, eſt un citoyen intéreſſé à la tranquillité publique par l'amour de ſon propre repos ; mais le Fanatiſme né du trouble de l'imagination, renverſe les Empires.

Le peuple eſclave de la ſuperſtition, domine ſous ſes étendarts ; la raiſon cede à la force aveugle, & les ſages n'ont plus de voix à faire entendre. La ſuperſtition eſt une eſpece de terreur panique qui fatigue l'eſprit, principalement dans la maladie ou dans l'adverſité. La ſuperſtition fut de tout temps le fléau de la Philoſophie. Les Grecs qui chercherent la cauſe du tonnerre, furent condamnés à mort par leurs concitoyens ; & des Chrétiens ſa-

vans furent excommuniés par des Chrétiens ignorans, pour avoir soupçonné que la terre étoit ronde,

L'ignorance & la barbarie introduisent la superstition, l'hypocrisie l'entretient des vaines cérémonies, le faux zele la répand, & l'intérêt la perpétue.

Les pratiques superstitieuses qui chargent la Religion, sont comme les vers qui s'engendrent dans les meilleures viandes. La crainte excessive de la superstition jette dans un inconvénient presqu'aussi dangereux que la superstion même ; ainsi dans la réforme : prenez garde de confondre les bonnes maximes avec les abus ; si le peuple s'en mêle, rien ne sera sacré.

CHAPITRE XXIV.

De l'Eſpérance & de la Mort.

UNE jouiſſance pure & tranquille qui ſavoure à loiſir les alimens des paſſions, eſt la plus heureuſe ſituation de l'ame ; mais les emportemens de l'imagination qui s'élance au-delà des objets, jettent le trouble dans le cœur, l'alterent, l'uſent & le conſument. Telle eſt pourtant la pente de l'eſprit humain vers l'avenir, qu'il ne s'arrête jamais au ſentiment actuel. S'il eſt heureux, ſes eſpérances n'ont point de terme ; s'il ſouffre, il a des craintes ſans bornes. La crainte n'eſt point un ſi grand mal, parce qu'elle aiguiſe l'induſtrie, & forme la patience. Mais l'eſpérance eſt du moins inutile. Car d'où vient qu'on anticipe ainſi ſur le bonheur ? Si le bien qu'on attend, eſt au-deſſous des eſpérances, c'eſt plutôt une perte

qu'un gain. S'il eſt au niveau, l'eſpérance en a déja cueilli la fleur ; il ne reſte que le dégoût tout près de la poſſeſſion. S'il eſt au-deſſus, c'eſt ſans doute une fortune, mais dont on a pris l'intérêt d'avance ; enſorte que le fonds ſe trouve toujours entamé.

C'eſt ainſi que l'eſpérance nuit à la proſpérité, en lui dérobant le plaiſir de la ſurpriſe. Mais elle augmente encore l'adverſité, parce qu'elle énerve l'ame, lui ôte toute ſa force & ſa dignité ; enſorte qu'elle n'eſt plus en état de réſiſter, lorſque l'eſpérance vient à l'abandonner, ou à la tromper. Car ſupporter ſes malheurs dans l'attente d'un meilleur ſort, c'eſt en détourner la vue, & non leur faire tête ; c'eſt plutôt un égarement de l'imagination, qu'un effort du jugement. Les Poëtes ont beau donner à l'eſpérance la vertu d'un antidote qui appaiſe les douleurs, c'eſt au contraire un appareil qui les aigrit & les enflamme ; elle rouvre les plaies & les multiplie par la lenteur

de la guériſon, ou par la fauſſeté de ſes promeſſes. Cependant les hommes ſe laiſſent emporter au gré de ces illuſions flatteuſes : ingrats envers le paſſé, peu ſoigneux du préſent, toujours jeunes & enfans, ils courent après l'avenir qui fuit devant eux. Mais dans l'incértitude où la fortune fait flotter tous les évenemens, ne vaut-il pas mieux eſpérer que ſe défier, puiſque l'eſpérance eſt un port où l'on ſe repoſe en attendant l'orage?

La ſécurité qui vient de la roideur de l'ame contre les obſtacles, & de l'habitude à enviſager les revers, eſt ſans doute le plus ferme ſoutien de la vie. Mais le calme que donne l'eſpérance, eſt trompeur comme elle, & auſſi paſſager que le vent qui le trouble. Il faut donc prévoir également les biens & les maux, pour préparer ſon ame à tous les évenemens, & afin que la réſolution ſuive de près le beſoin preſſant de l'occaſion. Mais ceux qui s'endorment dans les bras d'un doux

eſpoir, écartant de leurs yeux tout ce qui pourroit diſſiper leurs ſonges enchanteurs, n'auront qu'une ame foible, inégale, errante & ſans appui.

Les hommes craignent la mort, comme les enfans craignent les ténebres, parce qu'on a effaré leur imagination par des fantômes auſſi vains que terribles. Qu'eſt-ce après tout que la mort? une dette qu'on paie à la nature. L'appareil des derniers adieux, les pleurs de nos amis, le deuil & la cérémonie des funérailles, les convulſions de la machine qui ſe diſſout, la pâleur du cadavre : voilà ce qui nous effraye; mais la mort n'eſt rien. Elle n'eſt pas ſi redoutable, puiſque tant de paſſions en triomphent. La vengeance la défie, l'amour la foule aux pieds, l'ambition l'affronte ; l'ignominie, le déſeſpoir, l'ennui même de la vie nous fait aller au-devant de la mort.

Les Stoïciens affectoient trop d'apprêts pour ce dernier moment. Ne ſemble-t-il pas qu'ils vouluſſent nous faire

regretter la vie par les conſolations dont ils uſoient pour en adoucir la perte ; la Philoſophie ne tarit pas en précautions ſuperflues. Que ſert à cette mere de garder ſes enfans à vue, elle les perdra tôt ou tard. Ces remedes contre la crainte de la mort, contribuent à la redoubler dans notre eſprit. Quand on appelle la vie, une continuelle préparation à la mort : c'eſt donc un ennemi bien formidable qu'on s'arme de toutes pieces ! Fauſſes terreurs : la mort eſt un préſent de la nature comme la vie. Il n'en coûte pas moins de peine à naître, qu'à mourir. Il faut payer un tribut de douleurs pour entrer dans le monde, comme pour en ſortir. L'enfant crie, & le vieillard ſoupire.

CHAPITRE XXV.

Inſtruction Politique, adreſſée à un Miniſtre.

LA place que vous occupez eſt ſans doute éminente, mais encore plus dangereuſe, ſi la ſageſſe n'y eſt pas montée avec vous. Vous êtes, non pas un Courtiſan, mais l'homme de compagnie & de confiance du Prince. Toujours ſous ſes yeux, à ſon oreille, vous repoſez ſur ſon ſein, & il s'appuie ſur vos bras.

Les Rois ont des favoris & des prédilections, parce qu'ils ſont des hommes; profitez de cette foibleſſe tantôt pour leur inſinuer vos ſentimens, & tantôt pour combattre leurs volontés.

Les Rois ſont au-deſſus des peuples, mais non pas à l'abri de leurs cenſures: les Miniſtres ſont le bouclier

des Rois, toujours prêts à parer les traits de la malignité du peuple, à côté du trône, ils en doivent porter le fardeau, puiſque l'éclat en rejaillit ſur eux.

Les Rois ne répondent qu'à Dieu de leurs actions; les Miniſtres ſont comptables à Dieu, au Prince & au Peuple. Un Roi ne peut pas ſe tromper, parce que toutes ſes fautes retombent ſur les Miniſtres qui ont conſeillé, ou approuvé ſes démarches.

Les Rois ſont comme des Dieux: mais ils ne ſont pas des Dieux: ils ne peuvent tout voir & tout entendre; & les Miniſtres doivent ſuppléer au défaut de leurs ſens.

Vous êtes donc une ſentinelle qui veille perpétuellement contre les ſurpriſes. Flatter le Prince, eſt un crime de trahiſon plus coupable envers lui, que celui d'une rebellion ouverte, & plus dangereux à l'Etat, qu'une guerre manifeſte. Vous êtes l'aſtre ſur qui tous les regards ſont attachés; la moindre

de vos négligences eſt comme une éclipſe, qui jette la conſternation parmi les Peuples. Vous ſerez enfin le bon ou le mauvais génie de la Nation, ſelon que vous ferez influer le bien ou le mal dans le Gouvernement.

Aſſaiſonnez les refus de raiſons, ou de manieres ſatisfaiſantes, vous ne déſobligerez perſonne. Expédiez les graces, vous épargnerez le temps & l'argent de ceux qui les attendent. Mais ſoyez en garde contre les préventions favorables. Si vous aimez quelqu'un, ne le jugez jamais ſeul; mais recueillez pluſieurs avis, afin de ſuivre le plus impartial. Car ſe livrer aveuglément aux conſeils d'un homme, ſur-tout pour les affaires d'autrui, c'eſt vouloir ſe tromper quelquefois. Ecoutez rarement les gens attachés à votre perſonne; l'argent les fait parler, & l'intérêt ne rend gueres que de faux oracles.

Quant à la Religion, qui eſt le premier frein du Gouvernement, ne décidez jamais rien, ſans conſulter un Théo-

logien ſage, rempli de lumieres & d'érudition ; modéré dans ſon zele, & de mœurs exemplaires. Ecartez toute eſpece d'innovation, elle n'arrive jamais ſans ſcandale ; elle réveille l'eſprit de doute & de ſchiſme, & le libertinage s'accroit parmi ces troubles. La Religion qui enfante le plus de ſectes, eſt la plus dangereuſe à l'Etat. L'eſprit d'intolérance eſt l'ennemi de la paix, & par conſéquent de la Monarchie.

Mettez les Eccléſiaſtiques à l'abri du mépris ; reſpectez-les vous même ; & faites qu'ils ſe reſpectent. L'édification de leur vie, & la charité de leurs diſcours les maintiendront dans la vénération des Peuples. Le mauvais exemple d'un Miniſtre de l'Egliſe eſt comme une tache ſur le viſage, qui efface toute la beauté du corps. Avant de les admettre aux dignités & aux bénéfices, attendez que la voix publique les y appelle : le mérite ne manque jamais de la faire parler. Les places de choix ne doivent point ſe donner à la brigue, ni à la faveur.

La ſcience & la piété y ont des droits excluſifs ; & tandis qu'elles en ſeront en poſſeſſion, le patrimoine de l'Egliſe ne ſera point diverti à des uſages profanes.

Le Trône des Rois eſt appuyé ſur la clémence & la juſtice : les Loix civiles ſont la regle de la juſtice, entre un citoyen & un citoyen. Les Loix fondamentales du Royaume ſont la regle de la juſtice entre le Prince & le peuple ; elles ſeules balancent l'autorité avec la liberté. Si l'injuſtice s'y mêle, elle vient de l'homme, & non pas de la loi.

Loin d'une Monarchie tout pouvoir arbitraire. Les loix ſeront cheres au peuple, tandis qu'il les regardera comme un rempart contre le Depotiſme, & comme la ſauve-garde d'une juſte liberté.

Les loix ne ſont vivantes que par l'activité & la continuité de leur exécution. Mais la vigueur de leur action dépend du choix que l'on fera des Juges. La diſtribution de la Juſtice demande une ame intrépide, éclairée, qui craigne

Dieu, & qui aime le travail : un ignorant ne peut, un lâche n'oſe être bon Juge. Mettez les Juges à l'abri de la ſollicitation des Grands, & délivrez le Roi de l'importunité des Courtiſans, afin qu'ils ne puiſſent pas ſe prévaloir de la faveur du Prince, contre l'intégrité de la Juſtice. Un Juge, fût-il aſſez ferme pour réſiſter à la protection du Prince, n'échapperoit jamais aux ſoupçons du peuple ; & l'équité d'un Juge doit être comme la vertu de la femme de Céſar, c'eſt-à-dire, n'avoir pas beſoin de juſtification.

Si les commiſſions ſont vénales, celles qui n'étoient que paſſageres, deviendront perpétuelles. Un homme qui ſe préſente l'argent à la main, ne peut avoir d'autre intention, que de vendre au peuple ce qu'il achete à la Cour. Il convient de laiſſer une place à l'émulation dans tous les états & dans tous les âges, afin qu'on puiſſe diſtinguer quelquefois le mérite des richeſſes.

Chaque Tribunal doit être contenu

dans ſa ſphere ; l'harmonie régnera, tandis que les limites des Juriſdictions ſeront clairement marquées.

La rigueur de la juſtice, ou le droit de ſévir, eſt entre les mains du Juge ; la faveur, ou le droit de pardonner, appartient au Roi. S'il puniſſoit, ſon aſpect ſeroit terrible ; ſi ſa clémence n'avoit pas les mains liées, ſon autorité s'aviliroit. Il faut des exemples de ſévérité pour contenir le peuple ; il en faut de bonté pour l'adoucir. Si un Roi ne ſe fait pas aimer, & ſi les Juges ne le font pas redouter, il ne régnera pas longtemps.

Un Roi ne doit appeller à ſon Conſeil, c'eſt-à-dire, au Conſeil d'Etat, que des hommes d'une fidélité à toute épreuve, d'un ſecret inviolable, d'un jugement profond, & d'une expérience conſommée. Il ne ſeroit pas mal d'y admettre quelques jeunes gens capables de ſe former, & qui n'ont beſoin que d'uſage dans les affaires. Comme un pareil Tribunal ne doit jamais ſe retrac-

ter, rien n'en ſortira qu'après les plus amples délibérations ; encore ne ſeront-elles pas ſuivies d'une prompte exécution, à moins que le délai n'entraîne de grands dangers. Le Roi paroîtra quelquefois à la tête de ces aſſemblées, mais rarement, pour les rendre plus auguſtes. Le ſort y fixera toutes les autres places, l'avis de la raiſon étant toujours le premier & le mieux accueilli, quoiqu'il arrive tard.

On ne peut citer la Reine Eliſabeth, ſans donner le meilleur modele de politique. Elle deſtinoit aux ambaſſades d'éclat & de repréſentation, la plus haute Nobleſſe jointe aux richeſſes, afin de ménager l'épargne, eſpérant que la vanité ſe payeroit de gloire. Mais pour une ambaſſade de conſéquence, où l'Etat ſe trouvoit intereſſé, elle choiſiſſoit un homme mûr, dont le jugement & l'habileté puſſent lui garantir le ſuccès des négociations. Elle n'y employa jamais un homme nouveau dans les affaires ; mais elle envoyoit quelque-

fois un jeune Seigneur avec un homme d'expérience, ſoit pour honorer la commiſſion, ſoit pour le former lui-même aux négociations. Elle ajoûtoit ſouvent à la ſuite d'un Ambaſſadeur, un Politique, un Interprete ſavant dans les langues, & un voyageur inſtruit des lieux, des mœurs du pays & des uſages de la Cour. C'étoient des aſſiſtans qui, pour ne pas dérober ou partager la gloire du principal Envoyé, n'avoient qu'une commiſſion ſecrette. Si l'affaire concernoit le commerce, elle députoit un Négociant aſſiſté d'un Juriſconſulte, aux frais & dépens de la Compagnie de commerce intéreſſée à la négociation. La récompenſe des ſervices qu'ils rendoient à l'Etat, étoient des places honorables où ils fuſſent dans l'occaſion flatteuſe de lui en rendre de plus importans.

Le meilleur moyen d'entretenir la paix, c'eſt d'être toujours prêt à faire la guerre. Que vos ſoldats ſoient exercés & bien munis, comme à la veille d'une bataille ; que vos forts & vos pla-

ces ſoient en bon érat, comme ſi vous entendiez le cri de l'ennemi. La ſécurité eſt un péril, & la prévoyance une ſûreté. Maintenez ſur-tout vos forces maritimes. Un vaiſſeau eſt un inſtrument de conquête & de défenſe, qui promene la terreur & la victoire ſur tous les élémens; il répare les pertes de terre, & rétablit l'équilibre. Ne confiez jamais le commandement des troupes, à un jeune téméraire qui aime le faux éclat & la débauche; il eſt auſſi incapable de gouverner les autres, que de ſe gouverner lui-même.

Tenez les rênes de l'Empire plus fermes en temps de guerre, de peur que les mécontens n'achevent l'ouvrage de l'ennemi. Ne diviſez point vos armées; ce ſont autant de combats ſinguliers, où l'Etat ſera toujours vaincu. Il n'y a ni juſtice ni convenance à conquérir au loin. Le ſoldat ſert à contre-cœur hors de ſa patrie, & preſque toujours ſans ſuccès.

Avant de fonder des Colonies, il faut

chercher des côtes maritimes pour la facilité du commerce, un climat analogue à celui du peuple qu'on transplante ; un sol où les mines abondantes, & propres à produire les grains naturels à la Nation qui s'expatrie, un pays arrosé de rivieres, tant pour l'agrément du séjour, que pour la commodité des transports ; une terre peu habitée, pour éviter les hostilités qu'entraîne une invasion, & séparée des autres Colonies pour faire des profits considérables & d'autant plus assurés, qu'ils ne seront point disputés. Mais les Colonies de la même Nation doivent être voisines, pour s'entr'aider & concourir au bien du commerce extérieur.

C'est à une Compagnie particuliere de se mettre à la tête de pareils établissemens. L'appas du gain ne les laissera jamais manquer d'habitans ; mais si le Prince s'en mêle, il ne trouvera que des forçats à exiler ; il doit permettre les embarquemens, & non les ordonner. Tout se fera cependant sous

ſon nom, & comme la Nation doit porter avec elle ſes mœurs, ſes loix, ſa religion & ſa diſcipline militaire, il doit créer un Vice-Roi qui n'aura toutefois que le nom de Gouverneur; il établira un Conſeil ſouverain pour fixer les poſſeſſions & les intérêts; il enverra un Evêque & des Prêtres, mais en petit nombre, pour maintenir la Religion, ſans altérer la paix; enfin il y fixera des Officiers plus ſages qu'ambitieux; car il faut ſe défendre, & contre les incurſions des Naturels, & contre les invaſions des Etrangers.

On ſongera d'abord à la néceſſité dans les habitations, & aux beſoins phyſiques dans les plantations; le temps du luxe & des commodités viendra. En coupant des bois pour la conſtruction du logement ou des vaiſſeaux, vous trouverez des mines dans les voiſinages de la mer.

Chaſſez des Colonies les banqueroutiers, les aſſaſſins, & tous ces brigands qui cherchent un aſyle au-delà des mers, &

& qui ne doivent en trouver nulle part, contre la rigueur des loix & la honte du crime qui les pourſuivent.

Les droits du Prince aſſiégent les ſujets dans toute l'étendue de ſa domination. Il pourra donc établir une taille modérée, & quelques levées ſur l'exportation & l'importation des marchandiſes ; mais que ces revenus ſoient légers, s'il veut qu'ils croiſſent à proportion du commerce. Qu'il oublie même au commencement tous ſes droits, pour les retirer avec uſure dans la ſuite.

Ne faites point de vos Colonies, un lieu de banniſſement pour des citoyens libres, ni la patrie des rebelles. Ne dépeuplez pas un pays de ſes habitans, pour le repeupler d'étrangers, ſous prétexte de la religion ; elle ne demande pas du ſang, mais des hommages libres. Etabliſſez-y des manufactures, ou des magaſins remplis des marchandiſes du pays les plus utiles à votre commerce, tant intérieur, qu'extérieur, & propres à l'échange de vos denrées. Ecar-

tez les monopoles qui viendroient étouffer la Colonie dès ſa naiſſance. Enfin vous pourvoirez à tout par le choix d'un ſage Gouverneur, qui ſoit capable de jetter les fondemens du bon ordre, & de ſuppléer, à force de vigilance, les reſſources qui manquent aux beſoins imprévus. Mais précautionnez-vous contre les inſinuations malignes des gens, que l'intérêt, ou l'envie porte à décrier les hommes néceſſaires. Car ces manœuvres ſont la peſte du zele & de la bonne foi.

Ayez égard dans le commerce à ce que l'exportation ſoit plus conſidérable que l'importation. Cet excès de valeur vous produira un fonds d'argent qui groſſira chaque année les richeſſes de l'Etat. Car la circulation & l'induſtrie ſe reproduiſent tour-à-tour, & de leur influence réciproque dépend l'augmentation du commerce, & par conſéquent des richeſſes. Dans l'importation de l'étranger, ne donnez entrée aux frivolités, qu'autant qu'elles ſerviront de

véhicule aux marchandiſes ſolides. Profitez du luxe & de la vanité de vos voiſins, pour fournir à ſes modes; mais craignez-en la contagion. Imitons plutôt la gravité des Eſpagnols, qui ne permettent les riches étoffes, qu'aux Comédiens, & aux petits-maîtres de la Cour, mais les gens ſenſés ſe les interdiſent, ſous peine d'infamie, & la loi favoriſe de ſi ſages mœurs, par des amendes portées contre les abus du luxe. Il devroit y avoir de ſemblables punitions pécuniaires, pour arrêter les débordemens de la débauche dans les feſtins, & pour corriger le rafinement, dans la recherche des mets & des vins. La jeuneſſe ſur-tout a beſoin de frein, ſur ces ſortes de dépenſes : car la raiſon & l'intérêt de la ſanté retient aſſez les gens d'un certain âge.

Au lieu de porter à un ſi haut prix les productions qui viennent de loin, & les curioſités de vos voiſins, donnez du cours à vos denrées, & faites valoir l'induſtrie des citoyens.

Il n'y a point d'œconomie plus généralement recommandable que celle de la culture des terres. Ménagez donc les laboureurs, comme les peres nourriciers de l'Etat.

On peut dire que dans le corps politique, comme dans le corps humain, les vaiſſeaux ſont un objet d'une attention extrême ; la ſanté, mais ſur-tout la durée de la vie en dépend.

Le Prince doit ſe regarder comme pere de la patrie, & comme pere de famille ; c'eſt-à-dire, qu'il doit le ſecours à ſes ſujets, & l'exemple à ſa Cour. Le moindre ſcandale qu'il donne, eſt mortel pour les mœurs publiques ; les loix ainſi que ſa perſonne, ne ſont ſacrées qu'autant qu'il les honore. Ce titre de pere de famille l'engage encore aux détails de l'œconomie domeſtique, & à veiller ſur les Officiers de la Couronne. Les charges de ſa Maiſon ſont des titres & des emplois. La dignité de ces charges appartient aux Grands qui par une contradiction aſſez

bizarre, s'honorent à la Cour de ce qui eſt vil chez eux, & vont rendre au Prince avec une extrême baſſeſſe, les mêmes ſervices qu'ils viennent d'exiger avec la derniere hauteur de leurs domeſtiques. L'office, & le détail des fonctions, doit tomber ſur des gens de confiance, en qui l'on ne demande que du zele & de la probité. On obtiendra l'un & l'autre par les voies de l'affection, qu'un Roi peut conſulter dans le choix des ſujets qu'il approche de ſa perſonne, pour veiller à l'entretien de ſa vie & de ſa ſanté. Mais quand il s'agit des Officiers de la Juſtice, & de tous ceux qui ont une liaiſon eſſentielle & particuliere au bien de l'Etat, le choix eſt moins en ſa diſpoſition, qu'à la pluralité des talens & des titres de mérite; & comme ſi ſa perſonne devoit lui être moins chere que celle du peuple, il peut faire un ſacrifice de ſes intérêts à ſes inclinations, pour ce qui le regarde, & ne peut qu'immoler tout à l'équité, dès que l'intérêt des Citoyens a parlé.

Un fourbe n'eſt pas digne d'habiter dans mon Palais, diſoit David ; que ſeroit-ce donc aujourd'hui, ſi un honnête-homme n'étoit pas fait pour entrer dans la Cour des Rois, & s'il n'y reſtoit d'autre parti à la vertu que celui du ſilence ou de la retraite? Les Officiers chargés des dépenſes de la Maiſon Royale, doivent être d'une économie & d'une délicateſſe, à toute épreuve, ſur l'honneur & l'exactitude. Ceux qu'on emploie aux recettes, ne devroient point abuſer de leur commiſſion pour rançonner le peuple. Tous ces hommes qui groſſiſſent la boule de leur fortune, des débris de celle de l'Etat & du Prince, qui parlent ſans ceſſe des beſoins de l'un, pour augmenter les charges de l'autre, reſſemblent aux crocodiles qui pouſſent des cris & des plaintes, quand ils veulent dévorer.

Ce n'eſt pas qu'un Prince ne doive lever les droits de ſa Couronne, & groſſir le Tréſor Royal pour les temps fâcheux ; car un coffre vuide n'a pas un

ſon qui en impoſe aux ennemis. Mais il y faut de la modération, & de l'équité dans les répartitions.

Parmi les objets de luxe qui regnent à la Cour, le temps des plaiſirs n'eſt pas à négliger. Il faut des ſpectacles, des bals & des concerts pour une Reine & des Princeſſes; il faut des fêtes pour amuſer les étrangers : mais que la joie y brille plus que la dépenſe. Les exercices qui conviennent le mieux à la Cour, ſur-tout quand il n'y a point de femmes, ſont la paume, la chaſſe, les joûtes, les tournois, & tous les exercices à cheval, parce qu'ils entretiennent également la ſanté, la force & l'adreſſe, que la plupart des autres plaiſirs énervent & détruiſent.

On ne peut bannir entiérement les jeux de hazard de la ſaiſon des amuſemens : mais qu'on n'y favoriſe pas la paſſion des joueurs & des oiſifs.

Quand vous aurez des conſeils à donner à votre maître, faites paſſer vos leçons ſous le nom d'un Auteur ancien,

ou à la faveur d'une réflexion générale, que la conſcience rend toujours perſonnelle à celui qui en a beſoin.

Puiſſiez-vous avec de telles vues, être long-temps l'inſtrument du bonheur de l'Etat & du Prince !

CHAPITRE XXVI.

Le chemin de la Fortune, ou l'Art de parvenir.

L'ÉCOLE de la Fortune ne ſera jamais déſerte, parce qu'on ne ſaura qu'après coup ce qu'il en coûte pour s'avancer. Il eſt vrai que le hazard peut tout ſur la condition humaine ; la faveur des Grands, l'occaſion, le bonheur de la naiſſance, une mort imprévue, un héritage inattendu ſont les reſſorts qui nous élevent : cependant on peut dire que chaque homme tient ſa fortune entre ſes mains.

Si la vertu a ſes difficultés, la for-

tune a ſes obſtacles; on trouve auſſi rarement un bon Politique, qu'un excellent Philoſophe : & il ne faut peut-être pas moins de génie & de rares talens pour faire une grande fortune, que pour être un ſublime Ecrivain, ou un modele de probité. Car il n'eſt pas queſtion de s'elever en chantant, comme l'alouette; c'eſt l'eſſor de l'aigle qu'il faut prendre, ſoutenir ſon vol, parcourir les airs, meſurer la terre d'un œil ferme, s'abattre à propos & ſaiſir ſa proie.

L'indépendance & l'avantage d'être ſoi-même paroît aux Philoſophes le don le plus ſublime & le plus approchant de la Divinité; ils renoncent à la fortune pour le plaiſir d'en contempler le vuide. Cependant pour un cœur vertueux qui ne chercheroit dans ſon élévation que la proſpérité du genre-humain, l'étude de la fortune ſeroit d'une louable ſpéculation. Car ſi la fortune eſt deſirable, c'eſt parce qu'elle nous place dans la ſituation délicate de pouvoir être

bienfaiſans, ſans craindre les ingrats. Comme il eſt eſſentiel d'être nourri d'une excellente morale, avant d'entrer dans la Politique, il faut auſſi de l'uſage & de la pratique du monde, pour amortir un peu la roideur de la Philoſophie.

Les vertus éclatantes conduiſent à la gloire, les talens cachés menent à la fortune; on peut comparer le chemin de la fortune à la voie lactée. C'eſt un aſſemblage de petites vertus obſcures qui n'ont pas de nom. L'art des expédiens, &, comme diſent les Eſpagnols, la *Déſemboiture* fait tourner à ſon gré la roue de la fortune.

Avant de vous mettre en chemin, connoiſſez les hommes, connoiſſez-vous vous-même. Commencez par les Grands qui ſont à la tête des affaires, conſultez des amis ſur leurs vertus & leurs talens; des ennemis, ſur leurs vices & leurs défauts; des domeſtiques, ſur leur humeur & leur caractere; & des confidens, ſur leur maniere de penſer. Etu-

diez-les vous-même, & pratiquez-vous une fenêtre pour lire dans les cœurs; vous la trouverez dans leurs yeux. Le Proverbe a beau-dire, Que les déhors ſont trompeurs; l'ame ſe peint ſur le viſage, la diſſimulation même trahit ſouvent le caractere, les airs de commande s'oublient, & le naturel perce toujours à travers le maſque & l'enveloppe; Tibere avoit un front contraint qui annonçoit la méfiance & qui l'inſpiroit.

Un homme ſe décele par ſes diſcours. Nous ſommes des enjoleurs qui nous vendons nous-mêmes. C'eſt dans les momens de trouble ou d'inattention que le caractere échappe. La colere & toute paſſion violente eſt une eſpece de queſtion qui nous arrache nos ſecrets. La vanité, cette enchantereſſe qui nous ſéduit, ne nous laiſſe rien de ſecret; l'amitié, la foibleſſe, l'intérêt, enfin tout conſpire à nous faire paroître malgré nous ce que nous ſommes.

On ſe manifeſte par ſes actions. Ceci

ne regarde pas toutefois les gens en place, ils changent à tout inſtant au gré des circonſtances ; tout autres, quand ils ſont eux-mêmes, ils ſe métamorphoſent en public & s'ajuſtent à toutes les formes que prennent les affaires ; de feu ou de glace, ainſi que le temps en ordonne. Mais on juge des actions par les intentions : car la ruſe ſe manque ſouvent à elle-même pour un plus grand intérêt ; & tel qui vous paroîtra généreux par ſes bienfaits, n'eſt rien moins que déſintéreſſé dans ſes vues. Les petits ſervices ſont les jeux de l'induſtrie, pour amuſer la pareſſe & pour endormir la méfiance.

Il eſt très-difficile de connoître les intentions d'un homme. Nous prêtons aſſez volontiers aux autres notre façon de penſer, & nous agiſſons avec tout le monde comme vis-à-vis de nous ſeuls ; excès de droiture qui mene bien loin audelà du but. Ne diroit-on pas que tous les yeux ſont également perçans & clairvoyans ? On a beau ſuppu-

ter & compter, il ſe trouve toujours beaucoup moins d'argent, de prudence & de bonne foi qu'on ne penſoit. Ne jugez pas de ce qu'a fait un homme parce qu'il a dû faire, mais plutôt par ce qu'il a pu faire, eu égard à ſon caractere ou à ſes talens ; celui qui ſaiſit bien la trempe des eſprits, tient auſſi la clef des cœurs. Les Princes ſuivent leurs inclinations, & les particuliers leur intérêt. Eh ! quelles ſeroient les vues des Rois ? Tout cede à leurs deſirs, l'exécution eſt auſſi prompte chez eux que la volonté ; auſſi ne ſont-ils impénétrables que par leur inconſtance. Vouloir donner une ſuite à leurs projets, c'eſt borner en quelque façon leur puiſſance, en leur impoſant des regles & des ſyſtêmes comme au reſte des hommes. Mais un particulier n'eſt qu'un voyageur qui ſe propoſe un terme, enſorte qu'on peut voir tous les chemins qu'il doit prendre ; il y a de fauſſes routes qui l'écarteroient, on conclut raiſonnablement qu'il les évitera ;

il n'y en a qu'une bonne, on ſuppoſe à ſon avantage qu'il s'y tiendra.

Avant de ſonder les hommes, il n'eſt pas inutile d'entendre ces gens déſœuvrés qui n'ont d'autre affaire que de tenir la liſte de tous les noms & le regiſtre de toutes les Anecdotes, ou ces eſprits intriguans qui ſavent le compte des revenus & le deſſous des affaires; ils vous épargneront bien du temps. Mais approchez, & ſuivez par vous-même ce labyrinthe inexplicable d'entrepriſes & d'intérêts, de ſyſtêmes & de conduite, de reſſorts, de paſſions, de chûtes & d'écarts. Ayez l'adreſſe de parler & de vous taire à propos, tantôt vous oublierez votre réſerve pour faire ſortir la liberté des autres, tantôt vous affecterez de la retenue & de la diſcrétion pour mériter des confidences. L'eſprit d'obſervation qui garde le ſilence eſt le meilleur de tous, parce qu'il recueille ce qu'on ſeme, & qu'il conclut, tandis qu'on raiſonne, agiſſant & prévoyant tout à la fois. Ces eſprits qui ſont en-

tiérement livrés à ce qu'ils font, tel que Montagne se dépeint, avancent beaucoup les affaires des autres ; ce sont d'excellens Ministres, de parfaits Citoyens, mais leur fortune reste en arriere, parce qu'ils ne peuvent songer à deux choses. L'homme dévoué à son Prince, ou, pour mieux dire, à sa patrie, est trop peu attentif à lui-même pour faire son chemin. Un autre écueil à éviter, c'est l'esprit d'irrésolution au-milieu de cette agitation perpétuelle de connoissances & de réflexions, qui, comme autant d'éclairs, nous dérobent les objets à mesure qu'ils les tirent des ténebres. Les embrasser tous, c'est n'en saisir aucun ; n'ayez qu'un but, employez tout le reste comme des moyens.

La connoissance de soi-même est la perfection de la Morale & le chef-d'œuvre de la Politique. L'état dans lequel nous vivons, le rang que nous y tenons, sont ce qu'on appelle notre miroir politique ; c'est-là qu'il faut nous contempler.

L'étude de ſoi-même n'eſt pas cette curioſité de l'amour-propre qui n'a des yeux que pour lui ; c'eſt le courage & le diſcernement qui nous fait enviſager & diſtinguer nos diſpoſitions pour le vice & pour la vertu, nos talens & nos foibleſſes, nos reſſources & nos obſtacles pour un genre de vie.

Conſidérez d'abord les mœurs de votre ſiecle ; ſi elles ne vous révoltent pas, livrez-vous au torrent, ſuivez le penchant de votre ame & le tourbillon de la fortune ; ſi votre caractere ne peut ſe plier au goût dominant, meſurez vos pas & marchez à l'écart.

Conſidérez les différens états de vie où la naiſſance & l'éducation peuvent vous deſtiner, & conſultez votre génie, avant d'en embraſſer aucun : ce qui perd un homme, & pour ſa fortune & pour ſa réputation c'eſt de ſe jetter dans une profeſſion qui ne lui convient pas ; on ſe trompe en confondant un certain goût avec de véritables diſpoſitions : un eſprit trop facile a du goût,

& point de talent. Quittez donc à la premiere occaſion ce genre de vie où vous vous trouvez engagé par le choix d'autrui, avant l'âge de la réflexion, & ſans cette liberté qui fait aimer à chacun ſes occupations.

Dès l'entrée de la carriere, meſurez-en d'un coup d'œil tout l'eſpace; voyez ſi elle eſt couverte de Contendans nombreux ou puiſſans; choiſiſſez une lice où les grands hommes ſoient rares; quels que ſoient vos talens, il vous ſera plus facile d'y percer. Céſar avoit du génie pour l'éloquence; mais dès qu'il eut entendu Ciceron, il quitta le Barreau & ſe jetta dans un nouveau champ où il ſentit bien qu'il éclipſeroit Pompée.

Ne formez pas vos liaiſons au hazard; cherchez des caracteres dont le rapport avec le vôtre vous aſſurent un commerce durable. Il faut à l'un des gens diſcrets & modérés, à l'autre des caracteres entreprenans.

Choiſiſſez vos modeles, & ne prenez

pas quelques traits de reſſemblance pour une parfaite conformité. La grande faute de Pompée fut de ſe croire un autre Sylla, tandis que rien n'étoit plus oppoſé que le caractere de ces fameux Romains : l'un fougueux & violent, mais plein d'activité, couroit à ſon but par la voie la plus prompte : l'autre plus curieux de réputation, compoſoit tous ſes pas, avoit toujours les Loix devant les yeux, craignoit de s'expoſer, & perdoit à délibérer le temps d'agir.

Après la connoiſſance de ſoi-même, vient le talent de ſe faire connoître. Au défaut du mérite, montrez-en les apparences; vantez donc vos vertus, vos talens, votre fortune même. Il en eſt de l'oſtentation comme de la calomnie; il en reſte toujours quelque impreſſion dans les eſprits, & l'eſtime de la multitude dédommage un peu du mépris des ſages; maxime déteſtable dans la Morale, mais en revanche utile dans la Politique. On ne parle point ici pour les

grandes ames à qui la vertu tient lieu de fortune.

L'amour-propre eſt encore plus habile à cacher nos défauts, qu'à montrer nos vertus. Les paſſions ſe déguiſent à l'ombre des vertus limitrophes, ainſi la lâcheté ſe couvre ſous le bouclier de la douceur, & l'indolence ſous le voile de la modeſtie. Mais il n'y a peut-être pas de ſubtilité plus inſidieuſe que celle de défendre ſes côtés foibles, pour mieux ſauver ſes avantages, comme un Poëte ne demande quartier que pour de méchans vers, & fait ſemblant d'abandonner les meilleurs à la cenſure. Cette impudence réuſſit quelquefois.

Ne paroiſſez ni trop empreſſé à offrir vos ſervices, on croiroit les payer aſſez, en ne les refuſant pas; ni trop ſenſible à un bon accueil, vous paſſeriez pour un homme ſans expérience : on retranche alors de l'opinion qu'on s'étoit formée de vous, & l'intérêt ſe refroidit avec l'eſtime. Mais gardez-vous ſur-tout de cette bonté d'ame qui

vous expoſe aux outrages des mauvais cœurs ; ſi vous êtes dupe, on ne vous tient plus compte de votre affection. Soyez tout de miel comme l'Abeille, mais conſervez toujours un éguillon pour la défenſe.

Il faut beaucoup d'art pour ſe couvrir & ſe développer à propos ; cette profonde diſſimulation qui marche toujours dans les ténébres & qui va ſourdement à ſon but, aboutit à de grands inconvéniens. On ne tend point perpétuellement des piéges, ſans y tomber ſoi-même tôt ou tard.

Il y a une Politique adroite qui ſe fait d'autant moins ſoupçonner, qu'elle marche tête levée. Sylla diſoit tout haut qu'il mettroit ſous ſes pieds la deſtinée des Romains ; il en vint à bout. Quand Auguſte tendoit les mains vers la ſtatue de Céſar, répétant ſans ceſſe qu'il envioit ſa mort au prix de ſa Couronne, le Peuple rioit de ſa folie : Que prétend ce jeune homme, diſoit-il ? Cependant il fut la dupe de cette in-

génuité : Auguſte devint le maître de Rome, & un maître bien plus deſpotique que Céſar. Pompée au contraire aſpiroit à la même élévation par des voies dérobées, il ne réuſſit pas. Couvant ſon ambition dans le cœur, il attendoit que Rome tombée dans l'anarchie vînt ſe jetter entre ſes bras & le forcer toute éplorée à prendre en main le timon de ſon Gouvernement. Ce fut en effet le premier Romain chargé ſeul de tout le Conſulat, mais il n'avança de rien : ſes partiſans les plus intéreſſés à ſeconder ſes deſſeins, ne pouvoient les pénétrer; enfin il fallut bien ſe déclarer & prendre le prétexte de contenir l'ambition de Céſar, afin de ſatisfaire la ſienne, en levant ſon armée au nom de la République. Tant il y a de lenteur, d'obſtacles, & de malheurs à ſupporter dans le chemin de la diſſimulation ! C'eſt une eſpece de vertu du ſecond ordre dans la Politique ; auſſi Tibere qui n'avoit que ſes artifices ténébreux en ſa faveur, étoit-il moins habile qu'Auguſte.

Le labyrinthe de la fortune eſt tortueux, il faut de la ſoupleſſe pour ne pas s'y perdre. Sachez biaiſer, ſans gauchir, & vous accommoder avec les occaſions; trop de roideur vous feroit tomber à chaque pas. Comment pouvoir être toujours le même, quand les circonſtances changent d'un inſtant à l'autre? Caton le Cenſeur ne parvint, que parce qu'il avoit ſon eſprit à la main pour le plier au beſoin. Un caractere ferme, indépendant, & d'une rigueur inflexible, a plus de mérite que de bonheur; il obtient de l'eſtime ſans faveur.

Cependant il y a des hommes à qui l'expérience, la prévention eſt une ſorte de confiance qui ſemble tenir de l'inſpiration, donnent une conſtance & une obſtination qui réuſſit. Fabius, dit Machiavel, eut pluſieurs armées à combattre; jamais qu'une maniere de les vaincre. Les temps & les lieux changerent, & ſon art fut le même, celui de la patience qui mine tout. Mais l'obſtination eſt ſouvent un défaut de lumieres qui

nous fait manquer l'occaſion, parce qu'on ne l'apperçoit que par derriere, quand elle a paſſé. Vous êtes comme des Athlétes novices dans l'arene, diſoit démoſthene aux Athéniens; ils ne parent jamais qu'après le coup, & ne ſe couvrent que du côté où l'on vient de les frapper.

La préſomption & la fauſſe honte gâtent auſſi nos affaires: on s'eſt trop avancé; au lieu de battre en retraite, on veut à toute outrance reſter maître du champ de bataille, on y périt. Cet aheurtement qui ne ſait point démordre, ni ſe déprendre, eſt la ruine des meilleures entrepriſes. Il faut que les reſſorts de notre eſprit ſuivent le mouvement des roues de la fortune.

Voici des maximes de détail.

1°. Jugez de la plupart des choſes, non par l'eſtime du Vulgaire, mais par le rapport qu'elles ont avec vous; attachez-leur du prix, ſelon qu'elles vous ſeront utiles. On peut avoir un eſprit de Logique, qui voit les conſéquen-

ces de chaque choſe, ſans avoir cet eſprit de Mathématique qui les réduit à leur juſte valeur. L'un ſe croit au faîte de la gloire, s'il a l'oreille du Prince ; l'autre ſe prétend au ſommet de la fortune, parce qu'il eſt porté ſur les aîles du Peuple. Tel meſure la commodité d'un poſte ſur la peine qu'il lui a coûté ; & tel apprécie l'importance d'une affaire par le temps qu'il y a employé. Autant de ſources d'erreur, que ces conſidérations privées & retrécies à un ſeul point de vue.

On ſait ce que vouloit Céſar, quand il diſoit de Caton d'Utique : *Cet homme ſe faiſoit une affaire de tout.*

Vous vous croyez en paſſe, parce qu'un homme d'un nom ou d'un mérite diſtingué vous protege ; illuſion : ce n'eſt pas toujours un bel inſtrument qu'il vous faut, mais un outil commode & maniable. Quand vous recommandez vos intérêts à quelqu'un, n'examinez pas tant ſon rang que ſon habileté, ſon crédit que ſon affection, s'il

s'il ſe prête aiſément, que s'il fait du choix dans ſes engagemens.

Il y a des moins indirects & de préparation pour s'avancer, c'eſt d'écarter d'abord les obſtacles perſonnels qui nous arrêtent ; tels ſont les travers de l'eſprit, les irrégularités de l'humeur, la force des paſſions & le foible des fantaiſies.

Il y a des reſſorts qui nous élevent par eux-mêmes ; l'argent eſt comme le *véhicule* de toutes les affaires : quoique les véritables nerfs de la fortune ſont moins dans les richeſſes que dans l'induſtrie, l'activité, la conſtance & l'empire ſur ſoi-même.

Après l'éclat de l'or, vient celui de la réputation ; mais il faut l'employer à temps : car dès que le cr dit baiſſe, on ne le voit plus remonter. Enfin les honneurs attirent & captivent la fortune ; mais celle-ci marche plutôt avant les honneurs, qu'à leur ſuite. Le grand art de tout ce manege, c'eſt l'*Apropos*. On perd tout en coupant le fil des cho-

ſes, ou en renverſant l'ordre des momens. On court au terme du premier vol & tout d'une haleine, c'eſt-à-dire, qu'on tombera d'épuiſement à moitié chemin.

2°. Ne luttez pas avec la deſtinée, ni contre le courant, c'eſt perdre vos forces & vos reſſources. Il faut après cela revenir ſur ſes pas, accablé de honte & de déſeſpoir, tenter une nouvelle route avec moins de courage; au lieu que la modération nous eût ouvert d'autres iſſues, & qu'on eût rapporté du moins une réputation de ſageſſe & d'habileté, parce qu'alors tous nos petits ſuccès auroient été mis ſur le compte de notre induſtrie.

3°. Bruſquez cependant l'occaſion, quand elle ne vient pas; maîtriſez les événemens, plutôt que de vous laiſſer entraîner à leur cours. Rare aſſortiment de la prudence avec l'imagination! On ſaiſira le moment de l'exécution; mais on n'eſt point heureux à concevoir, c'eſt-à-dire, qu'on eſt fertile en moyens,

mais non pas en deſſeins. D'autres forgent mille projets, & n'en ſuivent aucun ; malheureuſe fécondité, qui nous réduit à l'indigence.

4°. Soyez avare du temps. Pourquoi voit-on que les profeſſions les plus laborieuſes, comme celles de la Juriſprudence, de la Médecine, & les occupations des Gens de Lettres, ſont les moins lucratives, c'eſt qu'elles nous dérobent trop de temps : on perd à raſſembler des matériaux, ou à échaffauder, les momens précieux de bâtir ; tandis qu'on s'uſe dans le cabinet, le bel âge, les jours de la faveur & de l'occaſion ſe paſſent. Qui s'avance dans une République ou dans la Cour d'un Prince ? Eſt-ce un homme d'Etat ? Non : mais un intriguant ſans emploi, qui n'a d'autre ſoin que celui de ſa fortune.

5°. Imitez la Nature qui n'a rien fait en vain. Un bon Politique doit tirer parti de toutes ſes démarches, lier & concerter ſi bien ſes meſures, que jamais ſa peine ne ſoit perdue. Un na-

vire échoué laiſſe quelque débris où l'on peut s'attacher, pour arriver à des Iſles fortunées qu'on ne connoiſſoit pas. Un but manqué devient un moyen, qui nous conduit ſouvent à un terme plus beau. Ce qui eſt inutile aujourd'hui, trouvera demain ſa place, ce qui nuit à la fortune peut ſervir à la réputation; autant de batteries toujours prêtes : ſi elles ne portent pas coup, elles feront peur à l'ennemi.

6°. Ne vous engagez jamais dans une entrepriſe, ſans vous ménager une iſſue, pour en ſortir au cas d'un contre-temps. Enfin ne vous liez point avec des gens de parti dont il faudroit épouſer les ſentimens & la mauvaiſe fortune : c'eſt contracter des haines furieuſes, des jalouſies puériles, & ſe jetter dans des intrigues tôt ou tard funeſtes par les remords qui les ſuivent toujours ; car l'entêtement de nos amis ne nous affermit pas dans les mauvais partis que nous avons embraſſés par foibleſſe.

Enfin ce n'eſt pas toujours le moyen

de ſe faire honneur, que de ſe montrer ſous les plus beaux dehors. Jupiter quand il vouloit plaire aux mortelles, prenoit la forme d'un aigle, d'un cigne ou d'un taureau ; mais pour ſatisfaire Junon, qui croiroit qu'il empruntât la figure de l'oiſeau le plus hideux. Un homme ſans mérite ne voit pas volontiers qu'on faſſe parade des vertus & des talens qu'il n'a pas. Il faut ſans doute pour le flatter, tâcher de lui reſſembler, ou ſe ravaler encore plus bas. On ne ſauroit faire un perſonnage trop vil aux yeux d'un mal-honnête homme. Suivans de la fortune, voyez à quel prix elle s'achete.

Ce ne ſont ici que des conſeils, qui, comme toute ſorte de regles, ont beſoin d'être modifiées par l'expérience. Suivis à la rigueur, ils nous font échouer, & ſans ſyſtême on peut réuſſir ; c'eſt qu'on ne preſcrit pas de marche à l'aveugle hazard : il ſe plait à déconcerter la prudence, & à tromper les meſures de notre orgueil, pour nous

rappeller que ce qui ſort du néant & qui doit y entrer, ne peut rien.

N'écoutez pas Machiavel ; il vous diroit que la réputation de probité peut bien être un moyen de parvenir, mais que la probité même eſt un obſtacle ; qu'on ne peut s'aſſûrer des hommes que par la terreur ; qu'on amuſe les enfans avec des douceurs, & les hommes avec des parjures. Vous l'entendriez s'écrier avec les Triumvirs ; périſſent mille amis, pourvu qu'un ennemi meure ; avec Catilina, qu'il faut étouffer un incendie ſous des ruines, plutôt que de l'éteindre avec de l'eau. Mais ſouvenez-vous que les chemins les plus courts ſont ſcabreux & ſemés de précipices ; que l'exiſtence eſt un préſent fatal pour des ames de boue & de ſang ; qu'une grande fortune eſt un fléau terrible entre les mains de l'iniquité ; que les bonnes mœurs ſont la récompenſe de l'honnête homme ; tandis que le ſcélérat porte la vengeance de ſes crimes dans ſon propre cœur.

Retenez-bien ce qu'on a dit d'Auguſte : Qu'il n'eût jamais dû voir le jour, tant l'Empire lui coûta de meurtres & de forfaits : cependant le bon uſage qu'il fit de ſa fortune auroit dû effacer l'horreur des moyens qu'il employa pour ſon élévation ; mais ce n'eſt qu'un remede après un mal qu'il falloit éviter.

N'oubliez pas ce mot de Charles-Quint : La fortune a les caprices des femmes, qui ſe refuſent par orgueil aux amans les plus paſſionnés. Ajoûtons ceci : Les écarts & les excès des paſſions ſont en proportion des faveurs de la fortune.

Enfin que dit la Philoſophie ? Attachez-vous à la vertu, vous n'aurez pas à vous plaindre de la fortune.

CHAPITRE XXVIII.

Aphoriſme ſur les Loix.

I.

DANS toute Société, c'eſt la force ou la loi qui domine. Tantôt la force ſe couvre de la loi, tantôt la loi s'appuie de la force. Delà, trois ſources d'injuſtice ; la violence ouverte, celle qui marche à l'ombre de la loi, & celle qui naît de la rigueur de la loi.

II.

Tout homme qui commet une injuſtice, y trouve un avantage ou un plaiſir réel ; mais ſon exemple devient un danger pour lui-même & pour la Société qui cherche une défenſe ou un aſyle dans les loix. Chaque Citoyen eſt intéreſſé à ſe garantir de cet attentat à la ſûreté publique, & cet intérêt com-

mun, même au prévaricateur, produit le consentement général qui forme la loi. Dès que, par l'abus ou le changement des temps, la contravention devenue comme nécessaire, a rendu la loi plus funeste que secourable au nombre des Citoyens le plus grand ou le plus puissant, le même accord universel se change en faction, pour détruire & abroger la loi.

III.

Le droit particulier vit sous la tutelle du droit Public. La loi veille sur les Citoyens, & le Magistrat sur la loi. L'autorité des Magistrats dépend de la Constitution de l'Empire, ou de la vigueur des loix fondamentales. Tout languit, quand celles-ci s'alterent.

IV.

Le droit public embrasse, non-seulement la sûreté des intérêts particuliers, mais encore le culte de la Religion, la

diſcipline des armées, le luxe des villes, la richeſſe du commerce, enfin tout ce qu'on appelle le bien de l'Etat.

V.

Le motif & l'effet des loix doit être la proſpérité des Citoyens. Elle réſulte de l'intégrité des mœurs, du maintien de la police, de l'uniformité dans la diſtribution de la juſtice, de la force & de l'opulence de l'Etat; & les loix ſont les nerfs d'une bonne adminiſtration.

VI.

Parmi les loix il y en a d'excellentes, d'indifférentes, & de vicieuſes. Une loi, pour être bonne, doit être juſte, claire, d'une exécution facile, propre à la forme du Gouvernement qui la reçoit, & capable de rendre le Citoyen meilleur & vertueux.

VII.

Toute loi équivoque devient injuſte parce qu'elle frappe ſans avertir. La meilleure loi eſt celle qui laiſſe le moins à faire aux diſcuſſions du Juge.

VIII.

L'incertitude & l'*inefficacité* des loix vient de leur multiplicité, de la préciſion, ou de la prolixité de leur ſtyle qui les rend obſcures, du partage des interpretes, & de la contradiction des jugemens.

IX.

Comme les loix ne peuvent prévoir ni marquer tous les cas, c'eſt à la raiſon de comparer les faits omis avec les faits indiqués. Le bien public doit décider; quand la loi ſe trouve muette; la coûtume ne peut rien alors, parce qu'il eſt dangereux qu'on ne l'applique mal, & qu'on ne veuille la diriger, au lieu de la ſuivre.

X.

Les cas qui dérogent au droit commun, doivent être exprimés par la loi: cette exception eſt un hommage qui confirme ſon autorité; mais rien ne lui porte atteinte comme l'extenſion arbitraire & indéterminée d'un cas à l'autre. Il vaut mieux attendre une nouvelle loi pour un cas nouveau, que de franchir les bornes de l'exception déjà faite.

XI.

C'eſt dans les loix de rigueur, qu'il faut être ſobre à multiplier les cas cités par la loi. Cette ſubtilité d'eſprit qui va tirer des conſéquences des conſéquences mêmes, eſt contraire aux ſentimens de l'humanité & aux vues du Légiſlateur.

XII.

Les loix occaſionnées par l'altération des choſes & des temps, doivent ceſſer avec les raiſons qui les ont fait naître,

loin de revivre dans des conjonctures reſſemblantes ; parce qu'elles ne ſont preſque jamais les mêmes, & que toute comparaiſon eſt ſuſpecte, dangereuſe, capable d'égarer.

XIII.

La coûtume affermie par une chaîne & une ſucceſſion d'exemples ſupplée au défaut de la loi, tient ſa place, a la même autorité, & devient une loi tacite ou de preſcription.

XIV.

Quand on a beſoin d'appuyer une innovation par des exemples, il faut les prendre dans les temps de modération & de tranquillité, & non pas les chercher dans des jours de trouble & de rigueur. Ces enfans de la douleur ſont ordinairement des monſtres qui portent le ravage & le déſordre.

XV.

Les exemples récens ſont toujours plus sûrs que les anciens, parce qu'ils ſont les correctifs de ceux-ci, quand ils ne les confirment pas; quoiqu'ils ayent ſouvent moins de poids en eux-mêmes, & toujours moins d'autorité ſur les eſprits.

XVI.

L'antiquité doit être écoutée avec reſpect, mais ſuivie avec précaution. Le temps amene tant de changemens & de différences, que ce qui paroît ancien, pourroit être une nouveauté & une ſingularité intolérable, par une eſpece de *non-conformité* avec l'état préſent.

XVII.

Quand on veut donner force de loi à un uſage ou à un exemple, il faut examiner d'où il vient. Si c'eſt du Peuple, mépriſez-le, il eſt équivoque; ſi

c'eſt d'une Cour ſupérieure qu'on ſuppoſe être une Aſſemblée de Sages, il eſt plus reſpectable, autoriſez-vous-en avec plus de confiance.

XVIII.

Toute délibération rendue publique, a toujours plus de crédit, parce qu'en paſſant ſous les yeux de tout le monde, elle reçoit ſon authenticité de l'approbation générale qui s'explique par le ſilence. Mais ſi elle ne reſte que ſur des regiſtres & dans des archives où on la laiſſe dormir, ſon autorité n'eſt plus la même.

XIX.

Dès qu'une loi, loin de prendre faveur, ſouffre les réclamations, il ne faut plus penſer à la rétablir dans un temps de calme. Cette contradiction eſt un préjugé concluant contre ſon utilité, au lieu qu'un ſuccès paſſager ne prouveroit pas toujours qu'elle fût juſte.

XX.

Les exemples ne ſont jamais que des conſeils ; ils n'ont d'autre autorité, que celle qu'on veut leur donner, & le temps paſſé n'a aucun droit réel ſur le préſent.

XXI.

Pourquoi donner la torture aux loix pénales ? On ne ſauroit trop reſtreindre la rigueur des peines, ſur-tout capitales. Cependant il vaut mieux inventer une peine nouvelle, mais modérée, que de laiſſer un crime impuni.

XXII.

Il ne faut jamais ôter la vie à un homme pour un crime, s'il ne s'eſt expoſé à la perdre par ſon attentat. Attendez que la loi prononce formellement une peine capitale, avant de la décerner.

XXIII.

S'il y a de la cruauté à punir le ſim-

ple projet d'un crime, il n'y a que de la clémence à en prévenir la consommation; & c'eſt ce qu'on fait, en infligeant des peines modérées pour un crime commencé.

XXIV.

Si l'on doit ſecourir celui que la loi ſemble avoir oublié, à plus forte raiſon faut-il porter du remede à celui que la loi a bleſſé.

XXV.

Les Juges ne doivent pas être les arbitres, mais les interpretes & les défenſeurs des loix. Qu'ils prennent garde de ſupplanter la loi, ſous prétexte d'y ſuppléer. Les jugemens arbitraires coupent les nerfs aux loix, & ne leur laiſſent que la parole.

XXVI.

On doit motiver des Arrêts; car il s'agit de faire reſpecter la juſtice plutôt que de la faire craindre; & quoi-

que tout jugement ſoit libre en ce ſens qu'il dépend de la volonté du Juge qui prononce, le Juge lui-même eſt ſoumis au Tribunal de l'équité, qui parle ordinairement par le ſuffrage unanime de l'intérêt public.

XXVII.

Il y a des loix rétroactives qui viennent au ſecours des loix antérieures, & qui en étendent l'effet ſur les cas qu'elles n'avoient pas prévus. Il faut rarement de ces loix à deux faces qui portent ſur le paſſé & ſur l'avenir.

XXVIII.

Une loi rétroactive doit confirmer & non pas réformer celle qui la précede. La réforme cauſe toujours des mouvemens de trouble, au lieu que les loix en confirmation affermiſſent l'ordre & la tranquillité.

XXIX.

Comme la fraude ſe replie en mille

formes pour éluder la loi dont elle ſe voit pourſuivie ; ſi elle évite les traits d'une loi déja portée, il faut qu'elle tombe ſous les coups d'une nouvelle loi : elles ſe prêtent ainſi la main pour ſurprendre une ennemie qui veut leur échapper. Autant de piéges d'un côté, autant de chaînes de l'autre : point de refuge à la mauvaiſe foi.

XXX.

Toute loi déclaratoire regarde vers le paſſé. Elle eſt ſuppoſée éternelle par ſa nature ; il n'y a que ſa manifeſtation qui eſt nouvelle. C'eſt l'équité qui s'explique avec le temps qui la conſulte, & avec la néceſſité qui lui demande du ſecours.

XXXI.

Les loix devroient ſervir de flambeau pour nous faire marcher, & ce ſont autant d'entraves qui nous arrêtent à chaque pas.

XXXII.

Les loix nouvelles ſont faites pour confirmer les anciennes, ou pour les réformer, ou pour les abolir; toutes les additions ne font que charger & embrouiller le corps des loix : il vaudroit mieux à l'exemple des Athéniens recueillir de temps en temps les loix ſurannées, contradictoires, inutiles & abuſives, pour épurer & diminuer le Code de la Nation.

XXXIII.

Les loix ſont comme au pillage entre les mains de cette énorme multitude de Juriſconſultes; la ſeule vue de leurs compilations a de quoi terraſſer l'eſprit le plus infatigable. Les ſubtilités des interpretes ſont les lacets de la chicane. Toutes les citations, ſi ce n'eſt celle de la loi, devroient être interdites au Barreau. Ce ne ſont que des hommes qu'on montre à d'autres hom-

mes, & c'eſt par des raiſons & non par des autorités qu'on doit ſe décider.

XXXIV.

Il faut ſe hâter d'abroger les loix uſées par le temps, de peur que le mépris des loix mortes ne retombe ſur les loix vivantes, & que cette cangréne ne gagne tout le corps du Droit.

XXXV.

Quand on dit que perſonne ne doit s'eſtimer plus prudent que la loi; c'eſt des loix vivantes qu'il s'agit, & non pas des loix endormies.

XXXVI.

Il y a un inconvénient dans l'entrepriſe de Juſtinien; c'eſt qu'il s'aviſa dans un temps de décadence de réformer la Juriſprudence des ſiecles éclairés. C'eſt plutôt aux jours de lumiere qu'il conviendroit de corriger les jours de ténébres.

XXXVII.

Les loix peuvent changer; mais le ſtyle doit toujours être le même, c'eſt-à-dire, ſimple, précis, reſſentant l'antiquité de leur origine, comme un texte ſacré & inaltérable.

XXXVIII.

Les loix politiques doivent être ſpécialement claires. Les préambules ſont conſtamment ſuperflus, quoiqu'ils aient été inventés pour la juſtification du Légiſlateur, & pour la ſatisfaction du peuple : elles devroient donc commencer directement par les termes de juſſion.

XXXIX.

Les loix ne ſont pas regle de droit. Les regles ſont générales, les loix ne le ſont pas. Les regles dirigent, les loix commandent; la regle ſert de bouſſole, & les loix de compas.

XL.

Les arrêts ſont les ancres qui fixent les loix, comme les loix fixent elles-mêmes la conſtitution de l'Etat. Mais ces ancres ſont ſujettes à nous laiſſer flotter, ſoit par la précipitation des juges, ſoit par la jalouſe émulation des Tribunaux, ſoit par l'énonciation ambigue des Sentences, ſoit enfin par la facilité des appels & des caſſations. Le conflict des Juriſdictions eſt le remede d'une foibleſſe attachée à l'humanité; mais quand il s'y mêle un faux titre d'honneur, c'eſt une plaie à la juſtice. Quelle honte de voir des guerres & des factions entre des hommes établis pour maintenir la paix ! Le moyen de prévenir ces puériles hoſtilités, c'eſt qu'un Tribunal ne caſſe jamais les Arrêts d'une Cour ſubalterne ſans de grands ménagemens, afin d'enſevelir ſes jugemens avec honneur.

CHAPITRE III.

De la Philoſophie ancienne.

J'ÉTOIS enſeveli dans mes profondes rêveries, lorſqu'un ami que je n'avois pas vu depuis long-temps, vint me ſecouer au fonds de ma retraite. Que faites-vous donc, me dit-il, trop heureux diſgracié, dans ce parfait loiſir, à l'abri des ſoins & des agitations du miniſtere?.... Me voilà plus occupé que jamais : car je travaille ſérieuſement à humaniſer, ſi je puis ainſi dire, la Philoſophie, en la réconciliant avec la nature..... Le projet eſt digne de votre cœur ; mais à qui en avez-vous fait part, car il vous faut du ſecours :.... Je ſuis mon ſeul confident, & perſonne avant moi ni depuis, que je ſache.... Oh non pas auſſi ſeul que vous pourriez le croire, & j'ai vu votre prétendu ſecret déja répandu?... Ah! vous me

me rendez l'ame ; car je craignois, ſur la foi de je ne ſais quel fatal oracle, de voir périr mon triſte fruit dans la ſolitude où il eſt né.

Je reviens de France, ajouta mon ami, & voici ce que je vous rapporte de Paris. Un homme illuſtre par ſon état, & qui honoroit les talens de ſon crédit & de ſes lumieres, m'invite un jour à une aſſemblée où vous manquiez, ce me ſemble ; m'en déſavouerez-vous ? C'étoit environ cinquante hommes, à qui l'âge donnoit une certaine dignité, revêtue de cet air de probité, ſans quoi la vieilleſſe ne ſauroit être reſpectable.

Les uns avoient abandonné les honneurs pour être plus vertueux ; d'autres y avoient renoncé d'avance, parce qu'ils en craignoient le poiſon ; les autres gardoient encore leur poſte au ſervice de la patrie : on y voyoit des Magiſtrats & des Prélats également zélés, & cependant pacifiques, le reſte étoit compoſé de ſimples Citoyens qui

n'avoient pas beſoin de rang, pour être diſtingués; ils formoient un cercle où toutes les places étoient égales, parce que la modeſtie ne veut point de préſéance. Pendant qu'il régnoit un ſilence général, il entre un homme que tous les autres paroiſſoient attendre; on ſe leve, il s'aſſied le premier, & d'un air mêlé de compaſſion & de dédain, qui ſembloit annoncer ce qu'il devoit dire, il prononça le diſcours que vous allez entendre.

Hommes & mortels, pourquoi nous plaindre de notre condition; ſi nous ſommes faits pour embraſſer l'étendue de l'univers dans celles de nos connoiſſances, & pour aſpirer à un état de bonheur invariable, après le terme d'une courte vie? La Divinité a dans ſes tréſors deux eſpeces de biens, les uns inviſibles dont elle ne nous laiſſe que la jouiſſance à eſpérer, & les autres naturels qu'elle livre au pouvoir de nos ſens. Elle a jetté ſagement un voile ſur ce double objet de notre curioſité, pour

l'exercer d'une part & pour la fixer de l'autre. A l'égard des premiers, le bandeau de la foi nous tient lieu de flambeau; aveugles heureuſement conduits, ne ſouhaitons pas de voir, & craignons de tomber ſous le bandeau de l'erreur, qui nous égare continuellement autour de ce monde palpable.

Car tel eſt notre ſort; on penſe avoir fait un grand voyage parce qu'on ſe retrouve au port, après bien des fatigues; cependant eſt-on plus avancé que ceux même qui n'étoient pas partis?

Les ſciences regorgent d'écrits; mais ſi les livres ne ſont que des répétitions? s'il n'y a d'autre différence dans les ſyſtêmes que celle de la méthode & des faits qui les appuient; ſi le fond des matieres reſte le même, la ſuperficie uniquement changée; on verra la miſere naître du luxe, & le dégoût de la ſatiété.

Cette énorme multitude de volumes ſe réduit aux idées de cinq ou ſix génies. Fouillez les Grecs, les Romains,

les Arabes, tous les Auteurs des derniers ſiecles, vous ne verrez par-tout qu'Ariſtote, Platon, Hippocrate, Euclide & Ptolomée. Encore cette Philoſophie dont on vante les Peres, qu'a-t-elle conſervé de la nobleſſe de ſon origine? Peut-on reconnoître l'antiquité dans cet attirail bizarre dont ſa poſtérité l'a chargée? Non : la ſageſſe des anciens ne prenoit pas ce ton impérieux que nous lui prêtons. Le Scepticiſme nous avoit préſenté la vérité dans une image inconſtante & paſſagere, mais peut-être auſſi fidele qu'on peut l'eſpérer; nous n'étions pas aſſez pauvres ou aſſez malheureux : il falloit qu'on ſubſtituât à cette liberté de penſer un deſpotiſme abſolu ſur les opinions. La Théologie a ravagé le terrein des Philoſophes, la Politique & la Juriſprudence ont auſſi fait leurs excurſions ; les limites des ſciences confondues, les termes embrouillés, ce brigandage, par le malheur des temps, par l'ignorance ou la foibleſſe des par-

tis, a pris la place de la Démocratie littéraire ; & nous voilà réduits à vivre des débris d'un héritage tout défiguré.

Comment la vérité ſe feroit-elle jour à travers les préjugés dont notre eſprit ſe trouve inveſti ? Toutes nos opinions nous ſont étrangeres, les notions ſont confuſément placées dans notre entendement, parce qu'elles y ſont entrées ſans ordre, & comme par force. Faut-il donc renoncer à la lumiere, & ſe plonger, les yeux fermés, dans l'erreur ?... Pourquoi ? Couvrons-nous encore du manteau de cette ancienne Philoſophie ; parons nos diſcours de ſa Morale, jouiſſons du reſpect ſous le rideau ; qu'on nous honore, n'importe à quel titre, puiſque nous perdrions la confiance des hommes, en les détrompant ſur l'abus de leur eſtime, & qu'il nous ſeroit difficile de la ravoir par la ſeule voie qui la mérite ; juſqu'à ce qu'en leur ouvrant les tréſors de la nature par des études plus utiles, nous obtenions un hommage plus flatteur

que celui de l'admiration. Mais pour tempérer l'orgueil philoſophique, apprécions encore un peu notre gloire.

Après tant de recherches, parmi tant de connoiſſances, où eſt la vérité? où eſt l'utilité? Fuſſions-nous aſſez équitables pour dépouiller tout-à-coup nos préventions, où trouver une regle de déciſion, quand on n'eſt pas d'accord ſur les principes? Si nos démonſtrations ne ſont que des ſophiſmes, comment réformer nos raiſonnemens? Il s'agiroit donc de guérir l'entendement avant de l'exercer : car on ne rebâtit pas ſur un fonds, ſans en avoir enlevé les décombres de l'ancien édifice. Voici des eſpérances; il y a toujours dans l'eſprit humain, tout enveloppé qu'il eſt de ténébres, une place libre & lumineuſe où la vérité ſe retranche & ſe ménage des ſorties ſur les ennemis qui l'aſſiégent. Deſcendons au détail.

Quels ſont nos peres dans la Philoſophie? les Grecs; de vrais enfans par leur légéreté & la petiteſſe de leur va-

nité, caracteres bien oppoſés à la ſageſſe & à l'eſprit de vérité. Que nous ont-ils appris? l'art d'un vain babil au lieu du raiſonnement.

Dans quels temps-a-telle pris naiſſance? vers cet âge reculé, où l'hiſtoire ſe trouve enſevelie dans la Fable, & la connoiſſance de la nature encore jeune, reſſerrée dans un continent très-étroit, où l'on ne pouvoit avoir ni l'antiquité pour conſeil, ni l'expérience pour modele, où ces hommes ſurnommés divins, ne l'étoient qu'eu égard à la groſſiere ſtupidité de leurs contemporains. Quelle Géographie! On ne connoiſſoit, dans le Nord que les Scythes, dans l'Occident que les Celtes, l'Aſie que par le Gange, & l'Afrique que par l'extrémité de l'Ethiopie; tout le reſte du Globe étoit compris ſous le nom de terres inhabitables.

Ariſtote & Platon: quels maîtres! Un Eſclave eſt ſuſpect, quand il parle de celui qu'il doit craindre; ici l'on peut ſe ſouſtraire à l'autorité, ſans of-

fenſer la gloire de ces Légiſlateurs. Si ce ne ſont pas des génies ſublimes, & profonds, que penſer du reſte des hommes? Mais dans quelle claſſe de Philoſophes les placerons-nous? On ſait que la Grece en diſtinguoit de trois eſpeces : les Sophiſtes, (titre qui ſemble appartenir à l'Ecole comme un héritage des Grecs, & qu'elle partage entre ſes Rhéteurs & ſes Philoſophes,) alloient de ville en ville promener leur doctrine, & la débiter à la jeuneſſe pour de l'argent comme une marchandiſe. Tels étoient Gorgias, Protagore, Hippias, Charlatans aux dépens de qui Platon donna plus d'une fois la comédie au peuple; cependant ce n'étoit pas de ſimples Rhéteurs, qui déclamoient toute la vie une Morale écrite à loiſir, ils avoient plus que le talent de répéter tous les ans la même leçon. Les Gymnoſophiſtes avoient des écoles, & des diſciples dont ils faiſoient autant de ſectateurs à qui ils léguoient leur ſageſſe, c'eſt-à-dire, leur doctrine, en patrimoi-

ne; tels furent Zénon, Epicure; (Pythagore a donné trop à la ſuperſtition pour être mis à leur rang,) ils profeſſoient leur doctrine avec cet étalage qui attire la vogue & fonde les ſectes. Enfin les vrais ſages, eſpece la plus digne, peut-être parce qu'elle étoit la moins faſtueuſe, qui contens de rechercher la vérité pour en jouir loin du bruit & ſans faſte, ſe livroient aux charmes de la contemplation, goûtoient dans la retraite le plaiſir inexprimable d'être heureux ſans le ſecours des hommes, & de pratiquer la vertu, au-lieu de la prêcher; tels furent Empédocle, Héraclite, Démocrite & Anaxagore; on y ajoûteroit Xénophon, ſi ceux qui cultivent la Philoſophie, comme un amuſement, & non comme une profeſſion, acceptoient auſſi le titre de Philoſophes: ces derniers eurent l'avantage ſi rare & ſi peu recherché d'échapper à la vanité, en ne ſe communiquant qu'après leur mort.

Maintenant pourquoi ne compterons-

nous pas Ariſtote & Platon, au nombre des Sophiſtes d'un ordre ſupérieur? Car ſi leur génie les met hors de comparaiſon, leur profeſſion & ſur-tout leur oſtentation, quoique plus rafinée, les rapproche bien des Philoſophes à gages: c'eſt pourtant ſur ces deux planches, que les Sciences ſe ſont ſauvées de l'inondation des Barbares.

Ariſtote ce tyran emporté par on ne ſait quel eſprit de contradiction, déclara la guerre à tous les ſiecles antérieurs, pour mieux ſoumettre la poſtérité. Il voulut éteindre juſqu'à la mémoire de tous les ſyſtêmes, en réformant même les termes des notions communes. On eût dit qu'il avoit pris de ſon diſciple cette ambition exceſſive, dont il devoit plutôt le corriger, & qu'il aſpiroit au deſpotiſme des opinions, comme Alexandre à la Monarchie univerſelle. Mais, quel qu'ait été ſon caractere, examinons ſes ouvrages. Qu'eſt-ce que ſa Phyſique? une Dialectique où la nature eſt bien loin de

ſe retrouver, un monde bâti de catégories, tout le méchaniſme de la matiere embarraſſé dans la vaine diſtinction d'*Acte & de Puiſſance.* Abrégeons; (ce n'eſt pas ici la place d'une réfutation, encore moins d'une ſatyre,) & diſons en paſſant que ce génie ambitieux, bouillant, inquiet, qui ne pouvoit ni s'accommoder des opinions d'autrui, ni ſe fixer dans les ſiennes, grand faiſeur de queſtions, plein de contradictions, ennemi juré de l'antiquité, n'ayant des oracles que l'obſcurité, vouloit tout-à-fait regner à la place de la vérité.

On répondra qu'il eſt plus aiſé de détrôner Ariſtote, que de le remplacer; qu'après tout, s'il eût paru quelque choſe de meilleur avant ou depuis ſa doctrine, ſans doute on l'eût oublié ou abandonné, & qu'un homme qui avoit eu la force de ramener tous les ſiecles à lui, devoit avoir trouvé l'unique & le véritable ſyſtême; qu'il ne reſte donc qu'à lui donner cette perfection que le temps ajoute aux choſes ſolides.

Mais n'eſt-ce pas une prévention de l'ignorance ou de la pareſſe? Car il y a une foibleſſe qui, prenant le ton de la raiſon, ſouvent réuſſit mieux à perſuader, que la raiſon même; telle eſt cette fauſſe ſageſſe qui concerte avec l'orgueil & l'indolence, & qui, pour ménager leurs intérêts, établit un culte profane, une eſpece d'idolâtrie pour d'anciennes idées, ſur la prétendue inutilité des recherches, ſur l'abus des ſyſtêmes & ſur les écarts où la lenteur de l'expérience : elle appelle modeſtie une défiance générale, & ſubſtitue une indéciſion perpétuelle aux ridicules du ton magiſtral. Quand même Ariſtote eût éclipſé ſes prédéceſſeurs, s'il n'a fait qu'imiter les hardis impoſteurs, en décriant le malheur des temps paſſés, en prononçant, d'un air d'enthouſiaſme, qu'il n'avoit encore paru ſur la terre que des hommes pétris de boue & d'un limon groſſier, dont les idées étoient toutes matérielles; qu'en réſultera-t-il à ſon avantage? Mais ce conquérant ou

plutôt ce deſtructeur, a-t-il en effet tout envahi? Cependant l'Empire Romain du temps des Céſars, c'eſt-à-dire, dans ſes jours de lumiere & de gloire, jouiſſoit des tréſors des Philoſophes Grecs, & conſervoit encore une aſſez haute idée d'Epicure & de Démocrite. Convenons qu'Ariſtote doit ſa domination en partie aux ravages de Genſeric & d'Attila qui l'ont épargné par hazard, & que, s'il a échappé à la dévaſtation univerſelle de l'Empire des Sciences, c'eſt parce que les débris les plus légers ſe ſauvent toujours du naufrage.

Avons-nous d'ailleurs des faſtes aſſez fideles pour connoître le ſort des productions du temps & du génie? Savons-nous ſi ce qu'on regarde comme perdu, ne ſeroit pas caché dans les ruines de quelque monument célebre, tranſplanté dans des climats inconnus? Combien d'avortons merveilleux qui n'ont pas vû le jour? Ne meſurons pas les richeſſes des Nations, & le cercle

des événemens à l'étroite ſphere de nos connoiſſances ; ne bornons pas l'hiſtoire du monde & des ſiecles, aux limites de notre hiſtoire.

Confondra-t-on encore le ſuffrage univerſel de tous les eſprits avec cette eſpece de conſentement involontaire ou peu réfléchi qui forme la vogue ? Le ſilence ſuppoſe l'approbation, mais la conviction juge & prononce tout haut. On a paſſé du joug de l'ignorance à celui des préjugés, & cette rencontre qui tient du hazard, s'eſt appellée un rendez-vous général.

De plus, quel fonds oſe-t-on faire ſur l'unanimité des ſuffrages ? Le Sage met toujours ſes jugemens & ſes actions à l'abri de cette maladie épidémique. En matiere d'opinions abſtraites, le ſentiment de la multitude eſt un préjugé peu favorable. Rien ne plaît au peuple que ce qui frappe l'imagination, comme les objets de la ſuperſtition, ou ce qui le ſéduit, comme les ſophiſmes.

Mais Ariſtote fut-il plus grand que

lui-même, s'il étoit poſſible, un ſeul homme ne doit pas être l'oracle de tous. C'eſt aſſez de donner quelques années de l'enfance aux opinions d'autrui; quelle honte d'entendre répéter après plus de vingt ſiecles : *Ariſtote l'a dit!* Que ne l'imitons-nous plutôt dans ſon heureuſe audace à ſecouer la domination de l'antiquité? Sans doute, s'il avoit eu l'ame auſſi lâche, auſſi ſervile que nous, il ne régneroit pas avec cet empire. Suivons les Philoſophes à la lueur de leurs découvertes utiles; mais ſuivons-les comme des hommes éclairés marchent avec d'autres hommes, & non comme des aveugles qui ſe laiſſent traîner par un guide. Sentez, éprouvez vos forces, & peut-être Ariſtote ne ſera pas toujours le maître. Vous avez des richeſſes qu'il n'avoit pas; l'Hiſtoire naturelle & la Phyſique expérimentale ont fait des progrès après lui : mettez donc à profit vos talens & les préſens du temps; rachetez votre liberté : attachez-vous aux faits, non pas aux opinions.

Platon que les troubles de ſon temps avoient éloigné des affaires, conſerva toujours un penchant décidé pour la Morale & la Politique ; il ne prit donc de la Philoſophie que le titre de Philoſophe, & tout ce qu'il crut propre à ſeconder ſes vues eſſentielles, l'art de gouverner les hommes & celui de les rendre meilleurs ; eſtimant tout le reſte ou vain ou pernicieux. Il ſembla ne voir que l'homme & Dieu dans la nature : auſſi ſa Théologie a-t-elle répandu ſur ſa Philoſophie autant d'obſcurité, que la Dialectique d'Ariſtote avoit jetté de confuſion dans ſa Phyſique. Mais ce qui lui mérita le ſurnom de Divin, c'eſt cette élévation & cette ſupériorité de génie qui le fit monter du premier vol à la recherche des cauſes & des formes ; plus heureux, ſi appliquant l'induction aux vérités moyennes, avant de la faire paſſer aux principes généraux, il n'avoit pas voulu prendre un eſſor trop élevé dans ſes abſtractions métaphyſiques, pour deſcendre enſuite dans une

collection de faits trop détaillée dont il bâtit sa Physique ; peu exact dans sa contemplation, parce qu'il étoit trop subtil ; & dans ses observations, parce qu'il ne l'étoit pas assez, l'édifice de sa Philosophie manqua moins par les fondemens que par l'échaffaudage. Platon enfin noya le monde dans ses idées, Aristote noya les idées dans les termes, plus occupés l'un & l'autre à discourir qu'à savoir, & à dominer sur les hommes, qu'à les éclairer.

Parlerai-je des autres Philosophes mal connus par les écrits de leurs sectateurs? En jugera-t-on d'après la satyre d'Aristote, ou par les éloges de Ciceron ?

Les opinions ou plutôt les conjectures de Démocrite sont assez heureuses, s'il ne s'y trouvoit pas de la contradiction. Ses atômes n'étoient ni des étincelles de feu, ni des gouttes d'eau, ni des bulles d'air, ni des grains de poussiere : (car tous ces corps sont mixtes ;) ils n'étoient ni pesans, ni legers, ni froids, ni chauds, (ce sont des qua-

lités compoſées ;) ils n'avoient point un mouvement de gravité, ni de liquidité ; leur mouvement n'étoit ni droit, ni circulaire,) ce ſont des directions combinées.) C'étoit un corps, une qualité, un mouvement élémentaire, le principe de tous les corps, de toutes les qualités & de tous les mouvemens.

Telle étoit ſa Philoſophie, incertaine, indéterminée, allant à tâtons & d'un pas chancellant, parce qu'elle étoit encore dans l'enfance. Elle fut d'abord négligée par le peuple qui ne l'apperçut pas, tant elle étoit au-deſſus de ſa portée ; & tellement embrouillée par les ſavans qui crurent l'entendre, qu'elle a preſque totalement diſparu dans la confuſion de leurs diſputes. Cependant il fut regardé comme un grand homme, à cauſe de l'étendue de ſes connoiſſances, & comme le meilleur Phyſicien qu'on eût vu juſqu'alors. Ariſtote & Platon bannirent ſon ſyſtême de l'Ecole ; mais ils ne purent l'ôter de la tête

des Philoſophes profonds, qui le conſerverent en ſilence, & qui nous l'ont tranſmis comme à la dérobée.

Mais rien n'eſt plus curieux que de voir les Anciens courir, par bandes, après les élémens ou les principes des corps. Les uns en admettoient pluſieurs, d'autres un ſeul; mais ceux-là même étoient les plus diviſés entr'eux. Ce principe unique, ils le chercherent par-tout, excepté ſur la terre. Son état de repos, & pour ainſi dire, de mort, ne permettoit pas d'imaginer qu'elle pût avoir d'activité ni de fécondité, ſi ſes germes n'étoient mis en œuvre par une influence ſupérieure; mais l'harmonie établit une eſpece d'hymen entre le ciel & la terre : de-là ſont nés les hommes, & tout ce qu'ils voient. La terre a donc été la baſe des ſyſtêmes du monde, non le principe de ſon origine.

Thalès trouva que l'eau devoit être le premier & l'unique élément des choſes. Il voyoit preſque tout ſe réſoudre

en humeur, & toutes les humeurs en eau. Il avoit obſervé dans le cours de la génération & de la végétation, que tous les germes ſubſiſtoient par l'humidité, qu'ils ſe flétriſſoient faute de ſeve, que les métaux ſe liquéfioient, il voyoit la terre tirer ſa fécondité des pluies, il voyoit l'océan qui, par une infinité de fleuves & de ſources, portoit à travers mille veines, la vie & la fraîcheur dans les entrailles & ſur la ſurface de la terre ; ſes parties groſſieres n'étoient donc à ſes yeux que le limon de la mer & que les ſédimens de l'eau, l'air n'étoit que l'expanſion de l'eau, le feu ne ſe nourriſſoit que de la liqueur répandue dans tous les corps ; l'intervalle des cieux n'étoit qu'un amas de vapeurs humides, qui réparoient ſans ceſſe les pertes de la mer, & ſoulageoient les altérations de la terre, dont le ſoleil dévoroit la ſubſtance : car de quoi auroit-il entretenu ſes feux ? La figure ſphérique des aſtres, les ondulations des flammes & de l'air, l'innombrable mul-

titude des poiſſons & des productions aquatiques, l'analogie des métaux avec les eaux minérales, la diverſibilité de cet élément, tout appuyoit ſon ſyſtême : enfin toujours de l'eau, par-tout de l'eau.

Anaximéne de ſon côté crioit. C'eſt l'air, oui, l'air eſt la cauſe ſuprême de tout ce qui exiſte. Il occupe, diſoit-il les eſpaces déſerts qui ſéparent les grandes maſſes de la matiere, tout nage dans ce vaſte fluide ; il embraſſe, il pénetre tous les corps. Les vents qui ſoulevent la mer, les combats inteſtins qui déchirent les entrailles de la terre, & qui couvrent les campagnes de deuil ; tout annonce la puiſſance de l'air. C'eſt le médiateur univerſel de la nature, qui entretient l'équilibre dans toutes ſes parties, par ſa flexibilité à prendre toutes les impreſſions. Diſpenſateur de la lumiere & des ténébres, il diſperſe les couleurs & répand les ombres, il donne à la voix ſa mélodie, à tous les ſons cette harmonie enchantereſſe qui en-

ſante le plaiſir au ſein de l'agitation. Zéphir léger, il porte le parfum des fleurs ſur ſes aîles careſſantes; arbitre de la foudre, il aſſemble, il promene les vapeurs de ſoufre & de métal, les eſprits de ſel & de feu qui forment les orages. C'eſt dans ſon ſein que les élémens ſe diviſent & ſe réconcilient; il eſt comme un ſecond chaos où la matiere médite & prépare ſes révolutions & ſes métamorphoſes. C'eſt enfin l'ame de l'univers, le ſouffle vivifiant, le principe fécond & conſervateur, ſans lequel l'embryon s'étouffe, & le poiſſon eſt ſuffoqué. Il communique ſon mouvement à l'eau, le feu s'éteint faute de cet aliment; mais le feu lui-même n'eſt-il pas un air enflammé?

Non: c'eſt le feu; diſoit Héraclite, qui fait tout, & qui eſt lui-même toutes choſes, le principe de la génération & le terme de la diſſolution. Inaltérable, indeſtructible, il crée, il détruit, il opere tous les changemens. Tous les corps, même les plus ſolides,

croiſſent & diminuent, perdent de la maſſe, acquierent de la figure. Ce ſont ou des êtres organiſés qui différent par la forme extérieure & ſenſible ; telles ſont les eſpeces compriſes ſous les genres animal & végétal, & les individus de chacune de ces eſpeces : ou ce ſont des corps muets & ſans organe, qui vus de près ne paroiſſent pas moins différens entr'eux ; telles ſont les parties même ſimilaires dans l'animal, la cervelle, l'humeur cryſtalline & la blancheur de la prunelle, les os, les membranes, le cartilage, le nerf, la veine, la graiſſe, la moëlle, le ſang, le ſperme, & le chyle ; autant de matieres différentes, comme ſont parmi les végétaux, la racine, l'écorce, la feuille & la fleur. Les métaux & les foſſiles ne ſont pas organiſés : cependant que de variété dans chaque eſpece, & même entre les individus !

La baſe de cette diverſité qui ſe trouve dans les êtres le plus reſſemblans, eſt donc la c onſiſtance & la ſolidité. Ce

n'eſt que dans les liquides que cette conſtitution organique d'où réſultent les différences, ceſſe & diſparoît. Mais on les diſtingue encore par les couleurs & les degrés de leur fluidité, comme on le voit dans la fonte des métaux, dans la diſtillation des liqueurs & dans la diſtribution des ſucs végétaux. Cette diverſité devient encore moins ſenſible dans l'air, & dans tous les corps pneumatiques, enſorte que tout ſemble s'y confondre ſous une parfaite reſſemblance. L'air n'a point de goût, point de couleur, mais il lui reſte l'odeur ; empreinte paſſagere à la vérité, toutefois ſuffiſante pour diſtinguer un air d'un autre. On s'apperçoit cependant qu'on s'éloigne de la région des hétérogenes en approchant de la ſphere du feu : car alors toute propriété différentielle ſe mêle & ſe perd dans une homogéneité générale, comme ſi c'étoit le terme, où la nature épuiſée ſe repoſe & ſe rafraîchit.

Héraclite appelloit donc la diſſolution

tion, un état de paix, parce que tous les élémens deviennent parfaitement égaux, & la génération une espece de guerre ; parce qu'elle enfantoit la division des corps. Il imaginoit un flux & un reflux perpétuel de la matiere, qui va & revient sans cesse de l'uniformité des élémens à la diversité des especes, & de cette variété à l'unité.

Le feu, disoit-il, se condense & se raréfie ; cette raréfaction est le signe de l'action directe & progressive de la nature qui tend à sa fin, c'est-à-dire, à la dissolution : cette condensation représente la rétrogradation de la nature qui recommence l'ouvrage qu'elle avoit déja fait & détruit. Ces révolutions ont leurs périodes ; le monde doit être un jour en proie à cet embrasement général, mais il renaîtra de ses cendres : ainsi la matiere ne sera qu'une continuité de générations & d'incendies ; elle s'exténuera par degrés & passera successivement par les métamorphoses de l'eau, de l'air & du feu.

Tels ſeront les progrès de ſa décompoſition ou plutôt de ſa perfection : car plus elle s'éloigne de la nature du feu, moins elle reſſemble à elle-même. La marche de ſon retour eſt toute oppoſée, & d'abord la terre paroîtra comme les reſtes du grand incendie ; ces cendres deviendront humides, delà le regne de l'eau, qui, à force de ſe ſubtiliſer, doit finir par le regne de l'air.

Tous ces ſyſtêmes portent ſur la ſuperficie du méchaniſme du monde, ſans entrer dans les reſſorts intérieurs. Ces Philoſophes ſaiſis de l'impreſſion la plus forte qui faſcinoit leurs yeux, ont imaginé le myſtere dans ce qui n'en étoit que le voile : ils ſont partis de leurs principes imaginaires, pour en faire tout éclore, & ce verre trompeur a tellement falſifié tous les objets, qu'ils ont toujours vu ce qui n'étoit point. Mais les principes univerſels de la matiere ont des rapports intimes avec les effets les moins ſenſibles. L'a-

tome inviſible eſt une partie eſſentielle de l'harmonie ; & les corps qui font le plus de bruit & de mouvement, ne ſont pas les plus néceſſaires. Si leur principe n'eſt que l'apparence, les voilà retombés dans les abſtractions, ſi ce n'eſt qu'ils préſentent un ſpectre corporel à l'imagination.

Mais comment expliquer la nature des qualités contraires qui combattent & ſe détruiſent perpétuellement ? Car aſſurer la choſe, ſans en rendre raiſon, c'eſt abandonner les recherches, pour ſe livrer à une eſpece d'admiration ou de contemplation ſtupide. Si les ſens nous conſtatoient la réalité de ces principes, on pourroit les avouer, & cependant en ignorer la cauſe ; ou ſi la raiſon en confirmoit l'exiſtence..... Mais rien ne ſe prête à l'appui de pareilles conjectures. Un principe univerſel doit ſe montrer par-tout, tantôt par des effets manifeſtes, & tantôt par des indices : il doit être à portée de communiquer à toutes les extrémités de

la ſphere. Mais comment le repos & les ténebres de la terre partiroient-ils du même principe que la lumiere & le mouvement du ſoleil ? La terre eſt toujours contraire à tous les autres élémens ; ſa dureté combat avec la fluidité de l'air, ſa ſéchereſſe avec l'humidité de l'eau. Un principe eſt le germe de la formation, & le terme de la diſſolution ; mais l'air & le feu ne ſont propres qu'à la deſtruction, l'eau ne ſert qu'à la génération. Un principe doit être incorruptible, & le leur s'épuiſe dans la transformation. Cette Philoſophie des Grecs eſt donc comme une flotte qui va échouer à différens écueils, faute d'avoir pris l'expérience pour bouſſole.

Il nous reſte à diſcuter les deux principes de Parménide, qui ſont le ciel ou le feu, & la terre ou le froid. Son ſyſtême eſt tout développé dans celui de Téléſius, Philoſophe de nos jours aſſez bien armé de la Logique d'Ariſtote, ſi elle étoit de quelque poids :

on doit lui ſavoir gré de s'en ſervir heureuſement contre les Péripatéticiens ; car il détruit habilement ce que les autres bâtiſſent, ſans oſer rien établir lui-même. Voici donc ſes principes.

Les formes actives & ſubſtantielles ſont la chaleur & le froid ; qualités incorporelles qui opérent ſur la matiere comme ſur un ſujet paſſif, dénué de toute action, mais ſuſceptible de tous les mouvemens.

La lumiere eſt la production de la chaleur diſperſée, qui ſe multiplie & devient ſenſible par la réunion des rayons ; l'ombre eſt la fuite & la confuſion des atomes rayonnans que le froid diſſipe & met en déroute. La raréfaction & la condenſation ſont l'ouvrage du chaud & du froid ; on peut les comparer à des Ouvriers dont l'un épaiſſit & reſſerre ſa toile, & l'autre l'étend & la relâche. Delà naît une diſpoſition au mouvement, là, plus ſouple & plus agile ; ici, plus engourdie : puis quatre qualités coëſſentielles qui

émanent des deux principes, qu'ils aſſiſtent & ſuivent par-tout ; telles ſont la chaleur, la lumiere, la ſubtilité & le mouvement qui habitent dans le ciel ou la ſphere du feu. La terre appelle à ſoi le froid, les ténébres, la peſanteur & le repos. Chaque puiſſance retient ſes forces dans le centre ; mais l'extrémité de leurs frontieres eſt expoſée au combat des élémens contraires qui ſe mêlent en route. Le feu qui ſe trouve comme étranger ſur la terre, inquiet, ſans ceſſe harcelé, fuit un ſéjour qui ne lui fournit qu'à peine de la nourriture. Le ciel jouit en liberté de ſa lumiere ; mais ſes rayons ne ſont pas aſſez forts pour vaincre les diſtances qui le ſéparent de notre ſphere ; & le dérobent à nos yeux. De ce combat des deux puiſſances, réſultent le mouvement de rotation qui fait tourner les aſtres ſans ceſſe autour d'eux-mêmes, tantôt plus vîte, tantôt plus lentement, & le mouvement de tranſport qui les fait rouler ſur des cercles ou des lignes

ſpirales. Les planettes décrivent une ſpirale plus ou moins approchante du cercle, ſelon qu'elles ſont plus ou moins éloignées de la terre : car on rejette cette beauté mathématique qui réduit tous les mouvemens céleſtes à des cercles parfaits. A la vérité le mouvement circulaire eſt le plus beau de tous, parce qu'il ſemble devoir toujours durer, & n'avoir de terme que lui-même ; tandis que le mouvement direct, ou en ligne droite, paroît chercher un terme pour ſe repoſer.

Téléſius ne fixe point de barriere aux excurſions de la matiere terreſtre, au lieu que le centre de la terre eſt, dit-il, inacceſſible à la matiere céleſte. La ſuperficie de notre globe eſt comme l'écorce d'un grand arbre qui contient les germes de la génération. Tous les êtres connus, les corps peſans & durs, les métaux, les pierres, la mer même ſont les productions que la terre a conçues de la chaleur du ciel ; ils ſont compoſés d'une ſubſtance mitoyenne en-

tre le ſoleil & la terre. Ainſi ce que nous appellons terre pure ou froide, eſt enfoncé ſous les abymes de la mer & ſous la région des minéraux & des végétaux. Mais l'intervalle qui s'étend depuis la terre pure juſqu'à la Lune, & peut-être au-deſſus, eſt ſemé d'élémens mixtes, & qui participent également des deux ſpheres ennemies. C'eſt-là, (entre la ſublimité du ciel & la profondeur de la terre) que ſe livre ce combat perpétuel, & cette confuſion infernale de toute la matiere, tandis que le centre jouit d'un parfait repos. Ainſi les provinces intérieures de deux Royaumes voiſins ſont en pleine paix, quoiqu'une guerre violente ravage leurs confins. Tous ces élémens furieux tendent à ſe répandre & à ſe multiplier, juſqu'à vouloir occuper toute l'étendue de l'eſpace ; cet acharnement les porte à ſe détruire, à ſe chaſſer, à envahir leur terrein reſpectif; & de la diviſion de tous les êtres, réſulte cette admirable varieté d'eſpeces & de

proprietés. Cependant la matiere a des regles & des qualités antérieures. Elle ne peut acquérir, ni perdre de ſa maſſe, elle a un mouvement de gravité naturelle : les ténébres ou l'opacité lui ſont comme eſſentielles. Il s'agit d'expliquer comment l'ordre & la génération peuvent ſortir du déſordre & de la deſtruction. Le ſoleil auroit dû, ce ſemble, embraſer la terre & la conſumer. Mais que d'obſtacles ! La diſtance de la terre, la déclinaiſon des rayons du ſoleil qui ne tombent jamais perpendiculairement ſur toute la ſurface de la terre ; l'obliquité de ſon mouvement annuel, qui l'empêche de continuer & de réitérer les mêmes impreſſions, en ſorte que ſa chaleur ne revient au même degré que par intervalle ; la rapidité de ſon mouvement diurne, qui ne le laiſſe pas ſéjourner deux inſtans ſur le même point ; la réſiſtance de l'eſpace intermédiaire qui ſépare le ſoleil de la terre, rempli de corps qui arrêtent, diſſipent, énervent la force de ſes rayons, ſur-tout

vers la ſurface de la terre où l'action répulſive eſt dans toute ſa vertu, parce qu'elle eſt plus près de ſon centre, & où, par une raiſon oppoſée, la chaleur du ſoleil expire.... Cette guerre deſtructive & interminable confondroit les deux ſpheres dans une ſeule, tout deviendroit terre ou ſoleil; cependant l'ordre & l'harmonie ſe maintiennent; les temps & les meſures, tout ſuit un cours réglé, chaque action a ſes commencemens, ſes progrès, ſa vigueur, ſes temps de langueur & ſa fin. Comment cela? c'eſt par les loix de l'impuiſſance.

L'opération de ces deux puiſſances dépend de la diſpoſition de la matiere, des forces de la chaleur, & de l'application de ces mêmes forces. Ces trois conſidérations ſe tiennent lieu de cauſe mutuellement.

La force de la chaleur dépend, en premier lieu, de la quantité des rayons qui croiſſent au double par la réflexion ſimple, & ſe multiplient à proportion

des réflexions ; en second lieu, du séjour des rayons ou de la continuité de leur action. Toutes les forces naturelles sont subordonnées au temps, soit pour se mettre en exercice, soit pour opérer leur effet. C'est de leur application & de la durée de leur action que naît la vicissitude des saisons, & leur bizarrerie ; ensorte que l'air roulant dans une inconstance perpétuelle, l'été se trouve quelquefois refroidi par des vapeurs humides ; & l'hyver souvent interrompu par de brûlantes exhalaisons. Quoique le soleil continue sa route dans une constante uniformité, la moisson & la vendange éprouvent le changement des vents, qui étendent les nuages autour de la terre, comme un voile impénétrable à la chaleur du soleil. Le ciel nous envoie donc des influences, tantôt bénignes & salutaires, tantôt mortelles & empoisonnées, selon les variations de l'air qui sépare les deux spheres. Le soleil est l'ame de la génération, cependant le feu est un élément des-

tructeur.... Foible objection ; le feu du ſoleil & celui de la terre ne ſont pas hétérogenes, comme on pourroit le croire ; leurs opérations ont une infinité d'effets ſemblables : le feu artificiel fait mûrir les fruits, éclore les œufs, il vivifie les inſectes, & conſerve les plantes comme le feu du ſoleil. Mais notre feu eſt un imitateur imparfait du feu céleſte. Celui-ci eſt plus doux à cauſe de la diſtance, il opére plus heureuſement par le mêlange des corps hétérogenes qu'il rencontre ſur ſon paſſage, & qui temperent la vivacité de ſon action ; il eſt plus uniforme dans ſes inégalités, agiſſant toujours par degrés, & avec des proportions conſtantes : au lieu que le feu de la terre ne va que par ſauts ; tantôt lent juſqu'à l'excès, & tout-à-coup d'une violence extrême, ſans paſſer par cette ſucceſſion réglée d'actions & d'effets.

Le froid, principe actif, rivaliſe avec la chaleur, & la combat de toutes ſes forces. Son trône inébranlable réſiſte

aux assauts de son ennemie, comme l'enclume aux coups de marteau ; car si ces principes eussent été sujets l'un & l'autre à l'inconstance & à l'altération, ils n'auroient produit que des actions momentanées & des êtres d'un instant. Les immenses régions du ciel sont à l'égard de l'étroite sphere de la terre, comme un empire vaste & désert, vis-à-vis d'une petite république extrêmement riche & peuplée. L'espace est compensée par la matiere, l'étendue est d'une part, & la force de l'autre. Mais on ne peut bien juger des forces du froid par l'expérience, car les rigueurs de l'hyver, les frimats du Nord, l'horreur des mers glaciales sont au prix du froid central, comme les rayons du printemps auprès d'une forge embrasée.

Quant à la disposition de la matiere : 1°. Il y a dans tous les corps un germe de chaleur prêt à se développer au premier feu ; car les métaux, la pierre, l'air & l'eau s'échauffent par le

frottement, plus ou moins aiſément, ſelon ce degré de chaleur interne; l'air plus vîte que l'eau, l'eau plus vîte que les métaux, les pierres plutôt que l'eau vers la ſuperficie, l'eau plutôt que les pierres dans le centre. Les corps ſolides ont moins de commerce entre leurs parties que les liqueurs; c'eſt pourquoi la ſurface des métaux eſt échauffée avant la ſurface des liquides, & la maſſe plus tard.

2°. La chaleur eſt à raiſon de la quantité ou de l'étendue de la matiere. Plus un corps eſt ſolide, plus la chaleur s'y concentre, & s'augmente par la réunion de ſes forces. Moins il eſt compacte, plus elle ſe diſperſe, & diminue à proportion du relâchement des parties. Les métaux embraſés ſont plus brûlans que l'eau bouillante, & que le bois enflammé; mais la flamme eſt plus pénétrante; cependant la flamme agit mollement, ſi le vent ne la pouſſe, ſouvent même elle eſt très-douce & preſque ſupportable à la

main, comme on le voit dans l'eſprit de vin.

3°. On diſtingue la chaleur par les effets de ſon action. Il y a ſept degrés dans l'action de la chaleur, qui correſpondent aux diſpoſitions de la matiere. La lenteur ou la flexibilité eſt la diſpoſition d'un corps qui cede à une grande violence, qui peut ſe comprimer ou ſe dilater, qui eſt ductile, ou fuſile. La molleſſe réſiſte moins à la premiere impulſion, & ſuit aiſément les impreſſions de l'attouchement. La ſimple adhéſion eſt la diſpoſition d'une matiere viſqueuſe, & pour ainſi dire, un commencement de fluidité; car un corps viſqueux, quoiqu'il ait une eſpece de conſiſtance & qu'il ſe retienne dans ſes bornes, a une pente naturelle vers la diſſipation, qui le fait s'attacher à tout ce qui le touche : un corps fluide ne ſuit que lui-même, un corps viſqueux ſuit tout autre corps. La fluidité appartient aux corps qui n'ont point de barrieres ni de terme, & ſemblent ſe fuir

& ſe chercher eux-mêmes. La vapeur eſt l'exténuation du corps qui devient impalpable, d'une agitation plus ſubtile, d'une fluidité plus rapide, telle que l'onde inquiéte qui s'évapore. L'exhalaiſon eſt une vapeur digérée & recuite, qui fait qu'un corps approche le plus près de la nature du feu. Enfin l'air eſt l'extrême période des progreſſions de la chaleur. Car l'air eſt un corps chaud, le ſeul qui n'eſt pas ſujet aux plus fortes impreſſions du froid, telles que la gelée & la glace. Il tiédit, dès qu'il eſt renfermé, comme il arrive dans la laine & dans tous les corps fibreux; il ſuffoque la reſpiration, s'il n'a pas un champ libre; autant d'effets & de ſignes de la chaleur. Ces différens degrés agiſſent plus ou moins, ſelon la quantité des parties ſimilaires du même corps; car ou le corps eſt un amas d'élémens propres à un des ſept effets déja diſtingués, ou il eſt un mixte d'élemens ſubordonnés à pluſieurs de ces effets.

Mais c'eſt dans la diſtinction des qualités coeſſentielles de la matiere, que Téléſius ſe trouve embarraſſé. Car enfin il y a des corps chauds ſans lumiere, & des corps lumineux ſans chaleur. Ce ne ſont donc pas des propriétés inſéparables. Le voilà réduit au ſtratagême de ſes adverſaires les Péripatéticiens qui, voulant opiner avant d'entendre l'expérience, récuſent ſon témoignage ou le corrompent au gré de leur ſens perverti, abuſant manifeſtement des faits, & de leur propre eſprit, pour demeurer en poſſeſſion de leur premier jugement.

Cependant Téléſius de meilleure foi s'échappe en faiſant des vœux pour la perfection de notre intelligence. Il y a, dit-il, tant de combinaiſons à faire, pour établir tous les degrés de la diſpoſition de la matiere & de l'action de la chaleur, que l'eſprit humain ne peut eſpérer d'en venir à bout ; ce ſeroit pourtant le dernier période de la ſcience & la clef des myſteres de la nature &

de l'art. Mais comment meſurer les forces de la chaleur, comment la diviſer en proportions bien juſtes, comment diſtinguer la quantité & la diſpoſition de la matiere, de façon à pouvoir aſſigner telle matiere, à tant de degrés de chaleur; tel degré de chaleur à tant de matiere : comment fixer les centres & les limites de l'action de la chaleur? Flaiſe au Ciel, conclut Téléſius, d'envoyer ſur la terre de ces eſprits divins qui, dégagés des beſoins de la fortune, de l'eſclavage des préjugés, & de la tyrannie des ſens, jouiſſent à loiſir de la contemplation de la nature! Un Péripatéticien auroit ajouté. C'eſt ce qui n'arrivera pas, puiſqu'Ariſtote & ſa ſecte en ſont demeurés-là.

Notre Philoſophe toujours en contradiction avec eux, ne veut rien entendre à leur harmonie prédominante. Tout ſe fait dans la nature par voie de conquête, & non par aucune eſpece d'accord ou de traité, dit Téléſius, d'après Empédocle. Celui-ci avoit établi pour ſes

principes l'antipathie & la ſympathie; mais il n'admettoit que la premiere dans l'explication des cauſes naturelles. Téléſius ſoutient que l'humidité, loin d'appartenir au froid, eſt l'effet de la chaleur. Un corps humide eſt celui qui céde, ſe ſépare, ſe diviſe, & s'exténue; or la chaleur attire, étend, dévore la matiere & la transforme en humidité. Le froid, au contraire, produit la ſéchereſſe, il durcit & reſſerre les corps. Ariſtote étoit donc un bien mauvais obſervateur, un raiſonneur peu conſéquent & grand ennemi de l'expérience, quand il attribuoit la ſéchereſſe à la chaleur dont elle n'eſt qu'un effet accidentel. Car le même feu qui déſſéche la boue, pour la changer en brique, dès qu'on l'anime à un certain point fondra la brique, pour en faire du verre. La chaleur chaſſe les corps ou les transforme. Le chaud & le froid ſont quelquefois aux priſes, dans un amas d'atomes ou d'élémens rangés de part & d'autre; après un combat opi-

niâtre, le plus foible céde le champ de bataille, & va camper ailleurs. Mais lorſqu'une des deux puiſſances ſe trouve ſurpriſe en pélotons, il arrive une tranſmutation, le parti dominant engloutit l'autre; qui change de nature, au lieu de changer de place. Mais dans la haute région du Ciel, la chaleur ſe réunit & ramaſſe ſes forces, pour écarter & repouſſer le froid qui venoit l'attaquer juſques ſur ſon trône. Celui-ci repouſſé, ſe retire au centre de la terre, pour chaſſer à ſon tour les atomes céleſtes qui déſolent les confins de ſon empire: car la chaleur des feux ſouterrains eſt plus violente que celle de la ſurface du globe; le froid, en ſe reſſerrant, entraîne une partie de ſes ennemis, & les confond dans ſa ſphere.

La déroute ſe fait en plein vent, & la transformation en champ clos. Dans un vaſe bouché, quand, l'évaporation des eſprits n'eſt pas libre, il s'enſuit des fermentations qui alterent les corps juſqu'à la diſſolution. Le même chan-

gement arrive dans un corps fermé par une enveloppe naturelle, il ſe corrompt & perd ſa forme & ſa ſubſtance : un œuf, une bouteille de liqueur fourniront un exemple des deux cas. Tels ſont les principes de Parménide ou de Téléſius auſquels celui-ci ajoute la matiere ou la quantité.

Juſques-là le monde étoit aſſez bien arrangé ; mais voilà l'homme avec ſa méchanique qui vient détruire ce ſyſtême. C'eſt une eſpece de Philoſophie champêtre qui jouit à loiſir du ſpectacle de l'univers, ſans approfondir ſes reſſorts ; en un mot, Téléſius n'étoit pas auſſi Phyſicien qu'Aſtronome. Il développe la ſphere & ſes cercles ; mais la raiſon des mouvemens l'embarraſſoit peu, ou peut-être trop. Encore ſon ſyſtême s'écroule par les fondemens, puiſqu'il ſuppoſe l'éternité du monde, rejettant le chaos & la ſucceſſion des actes ou des états de la matiere. Il n'y a qu'un eſprit peu Philoſophe, d'une intelligence bornée, qui

ne voit pas au delà de ce qui eſt, & qui n'imagine pas, ſoit dans le paſſé, ſoit dans l'avenir, un ordre & une ſphere toute différente. Les ſens diſent aſſez que le monde n'a pas toujours été; mais ils diſent auſſi que la matiere eſt de tout temps, & voilà en quoi leur témoignage ne s'accorde pas avec celui de la foi. La Religion ſuppoſe la matiere tirée du néant, & la Philoſophie a de l'horreur pour ce néant qu'elle ne conçoit pas; la Religion attribue la création à la parole de la toute puiſſance, & la Philoſophie convient que la matiere eſt parvenue au méchaniſme préſent par une ſuite de degrés & d'eſſors : la Religion aſſure qu'avant la prévarication de l'homme, l'Univers étoit dans un état de perfection, d'où le péché l'a fait décheoir : & la Philoſophie qui s'inquiete peu de l'Optimiſme, prétend que cette décadence eſt dans la nature même des choſes eſſentiellement changeantes & périſſables, mais que l'altération n'eſt

qu'un renouvellement de forme, & que le désordre respectif & passager tend à l'ordre général & perpétuel. Ainsi tant que le monde roulera, ce que l'homme verra d'une part & ce qu'il entendra de l'autre, le mettront en guerre avec lui-même, jusqu'à ce qu'il ferme tout-à-fait les yeux, ou qu'il les ouvre entiérement, pour se livrer aux opinions d'autrui, ou pour ne suivre que les siennes.

Revenons aux principes de Téléſius. Il seroit bien à souhaiter que les Philosophes convinssent une bonne fois de ne faire sortir les êtres que des êtres, les principes que des principes, c'est-à-dire, de ne pas attribuer le nom de substance à des conceptions abstraites, & le nom de principe à des formes périssables. Mais si cela est, nous voilà réduits à l'atome indivisible, commensurable, revêtu d'une forme, placé dans l'espace avec un mouvement, un appétit & une aversion naturelle, éternel, inaltérable, & devant survivre à

la deſtruction de toutes les eſpeces. En un mot, ce doit être le centre immuable de toutes les combinaiſons faites & poſſibles de la matiere. Si l'on n'entend par principe, qu'une puiſſance ou qu'une vaine capacité d'être ; pure abſtraction inintelligible. Si c'eſt un corps, il doit être le plus petit qu'il ſe puiſſe, & la diviſibilité n'a point de bornes. Ce ſeroit donc mieux de ne reconnoître aucun principe élémentaire & antérieur à toutes les combinaiſons, mais plutôt de les faire ſervir mutuellement de principes les unes aux autres, & d'établir des formes paſſageres, en fixant des regles éternelles & conſtantes à leur maniere d'opérer.

Car ce principe invariable a l'inconvénient trop réel de n'exiſter que dans l'imagination, & de donner des notions phantaſtiques à la place des êtres, au lieu que le ſyſtême de ne fixer aucun principe déterminé, revient à une circulation perpétuelle de cauſes & d'effets, que les révolutions ſenſibles de

de toute la nature, nous rendent assez palpable.

Le principe que Téléſius prête à Parménide, eſt donc la quantité ou la doſe de la matiere, en quoi je le trouve bien injuſte & peu conſéquent, dans le partage ou la diſtribution qu'il fait des troupes & des forces, aux Puiſſances belligérantes. Car d'un côté il oppoſe le globe unique de la terre à cette armée innombrable d'étoiles : la terre n'a qu'un point dans l'eſpace, & le ciel occupe toute l'étendue. Mais où ſera l'harmonie & l'équilibre, ſi le ciel, outre l'avantage du nombre, obtient encore celui des armes & de la force, ſi d'un côté tous les traits portent coup, & ſi de l'autre ils reſtent à moitié chemin ? les rayons du ſoleil agiſſent ſur la terre, & les vapeurs de la terre ne vont point juſqu'au ſoleil ; l'ombre de la terre n'obſcurcit point le diſque du ſoleil, & la lumiere de cet aſtre perceroit notre globe de part en part, s'il étoit diaphane. Le froid s'étend encore

bien moins que l'ombre ; qu'arrivera-t-il donc ? La combuſtion univerſelle d'Héraclite dévorera tout l'eſpace & ce qu'il contient, juſqu'aux confins de la terre, toutes les étoiles ne feront bientôt qu'un amas de matiere embraſée, parce que cette vertu que Téléſius donne à ſes principes de ſe multiplier, & de transformer tout en leur propre nature, doit agir autant ou même plus ſur les corps ſimilaires, que ſur les élemens hétérogenes. Allons plus loin.

Combien d'actions & d'effets totalement étrangers au froid & à la chaleur ? Combien dont le froid & la chaleur dérivent ? Mais un principe doit comprendre tous les phénomenes, & ne reſſortir d'aucun d'eux. Les principes de Téléſius ne ſont que des cauſes inſtrumentales & ſécondaires. Cette vertu d'inertie qu'il prête à la matiere, eſt contradictoire à elle-même. Car comment concevoir une force qui repouſſe la mort & ſa deſtruction, au point que l'affaiſſement du monde en-

tier ne puiſſe altérer le plus petit atome, qui rend les molécules de la matiere impénétrables, qui leur donne une action répulſive & en même-temps extenſive, enſorte qu'elles ſe répandent ſans ſe quitter? Qu'appelle-t-on deſtinée & néceſſité; ſi ce n'eſt pas cette vertu d'inertie? La voilà ſans contredit.

Téléſius ſuppoſe habilement la maſſe de la matiere fixe & déterminée; mais quand il s'agit d'expliquer la raiſon de cette quantité indeſtructible, il ſe replonge dans les ténébres du péripatétiſme, donnant à la cauſe principale la place de l'acceſſoire, & regardant comme une condition préliminaire, l'action même d'où réſultent néceſſairement les forces offenſives & défenſives de la matiere, l'inaltérable ſolidité du tout, & les limites des choſes poſſibles. C'eſt aſſez la méthode de l'école de s'attacher à deux ou trois termes qui lui plaiſent & dont elle ſe ſert comme d'une arme à toute main pour écarter ſes adverſaires, la raiſon & l'ex-

périence. Un axiome eſt auſſi ſacré pour elle qu'un canon de l'Egliſe chez les Théologiens ; dès qu'il eſt arrêté par un décret formel & définitif, que deux corps ne peuvent occuper à la fois le même eſpace ; plus de recherche ultérieure, plus de queſtions ſur les motifs de cet arrêt. Les ſciences auront beau réclamer contre un principe ſi vague & ſi peu raiſonnné, on n'en ſaura pas davantage, tous les ſiecles ſe ſoumettront, & la preſcription de l'ignorance diſſipera l'étonnement qu'elle pourroit cauſer à des eſprits curieux, & à des obſervateurs indiſcrets. Ces opinions ſont autant de cataractes qui ont empêché juſqu'ici les Philoſophes de voir la lumiere de l'expérience ; ou s'ils ont entrevu la vérité, jamais ils n'ont eu le courage & le loiſir de la fixer.

Téléſius établit le vuide, mais à grands amas ſans bornes, enſorte que les corps s'écartent quelquefois, & changent tout-à-fait de voiſinage & de

ſphere, contraints par la violence & l'importunité d'un bataillon plus fort. A quel degré s'étend le vuide; à quel point de diſtance ſéparent ſans retour ou ſe réuniſſent les élémens écartés? C'eſt ce qu'on n'a pu déterminer. Mais cette horreur du vuide, ou l'attraction n'ont aucun rapport avec le froid & la chaleur; car la matiere chaſſée, entraîne tous les corps qu'elle rencontre dans ſa fuite, homogenes, ou non; froids, ou chauds, enſorte qu'un corps chaud s'attachera plutôt à un corps froid, que de reſter iſolé, parce que la chaîne de la nature eſt plus forte que l'antipathie du chaud & du froid; l'adhéſion de la matiere n'attend pas la liaiſon des formes, & par conſéquent ne dépend pas du froid & de la chaleur qui font tous les moules.

L'*expatiation* de la matiere eſt cette force, ou ce reſſort intérieur, par lequel elle ſe dilate & ſe comprime, ſe condenſe & ſe raréfie, ſe replie & ſe rétablit; c'eſt le principe de la fermen-

tation & de l'élaſticité que Téléſius attribue toujours à ſes agens plénipotentiaires, le froid & le chaud, mais bien à la légere. Car ou les corps quittent leurs limites naturelles & leur forme, ſans être violentés; ou forcés de changer d'eſpace, ils conſervent leur forme, & reviennent à leur place. La vertu de progreſſion peut bien venir du froid & du chaud; mais celle de reſtitution, à quoi l'attribuer? L'eau ſe répand en vapeurs, l'huile en exhalaiſons; mais on ne voit pas que ces liqueurs diſſipées, reprennent leur ancien état. L'air ſe raréfie, & c'eſt par la chaleur, puiſque auſſi-tôt qu'elle ceſſe, il retombe & ſe rapproche de ſon centre. Mais combien de corps qui, délatés par toute autre violence que celle du feu, ne laiſſe pas de refouler avec impétuoſité ſur eux-mêmes, ſans que le froid s'en mêle? L'air même empriſonné, force ſes barrieres par une activité naturelle. Le méchaniſme du mouvement & la percuſſion des

corps durs qu'on appelle violente, & qui les briſe & les exténue, juſqu'à l'évaporation ou l'exhalaiſon, n'eſt que l'effort naturel des parties qui cherchent à ſe délivrer de l'état de contrainte & de compaſſion. Y a-t-il là des traces de froid ou de chaud ? Téléſius aura recours à cette portion de chaleur aſſignée à chaque ſphere, qu'il ſuppoſe être en analogie avec la quantité de la matiere ; d'où il conclut que s'il y a plus de matiere que de ces qualités, leur effet doit être engourdi, émouſſé par la maſſe ; vains ſubterfuges d'un eſprit entêté de ſes principes, & qui veut ſuivre ſes idées plutôt que la nature. C'eſt ainſi que les Philoſophes s'égarent autour des principes eſſentiels de la matiere. La nature, l'art & la violence ne ſont chez eux qu'un jeu de mots. Il ne ſuffiſoit pas d'attribuer à la nature ce mouvement par lequel les élémens tendent à ſe compoſer en maſſes homogenes, il falloit chercher dans ce mouvement ſenſible le reſſort ſecret

qui le produit. Les mouvemens violens ſont les plus naturels, parce qu'ils ont plus d'analogie avec la maſſe entiere. Le mouvement de gravité n'eſt que dérivé ; car la terre, où eſt toute ſa force, n'eſt qu'une petite province, eu égard au vaſte Empire de l'Univers. Cette diſtinction des corps graves, & de la matiere ſubtile, n'eſt qu'une répétition du mouvement d'expenſion & de condenſation. C'eſt aller aux effets collatéraux, au lieu de remonter à la cauſe directe. En vain ajoûte-t-on un appétit vers le centre, & un autre vers la circonférence, c'eſt avancer de quelques pas ; mais l'eſpace n'a point de force attractive, un corps n'eſt pouſſé que par un corps, & l'eſpace n'eſt rien : cette inclination ou cette inquiétude de changer de place, n'eſt que celle de changer de forme ; la corruption d'un corps eſt la génération d'un autre, comme ſi la nature ne pouvoit ſe repoſer, & laiſſer un inſtant ſon ouvrage à l'attelier.

Tel étoit le ſyſtême de Parmenide, dont l'expoſition & la réfutation nous diſpenſera de parcourir les autres en détail. Téléſius, reſtaurateur de ſon eſprit philoſophique, & réformateur des vieilles opinions, aimoit aſſez la vérité pour éclairer les ſciences. Sa place eſt à la tête des hommes nouveaux; je dis des hommes, parce que ce n'avoient été depuis Ariſtote juſqu'à lui que des troupeaux de ſectes.

Quoiqu'il en ſoit des écarts de tous les Anciens, la majeſté qui reſpire encore dans ces ruines ſuperbes, nous laiſſe une aſſez haute idée & une juſte admiration de tout l'édifice. Héraclite étoit à la porte de la Philoſophie, ce me ſemble, quand il ſe plaignoit que le défaut des Philoſophes étoit de chercher la ſcience & la lumiere, chacun dans un monde particulier, & non pas dans ce grand Univers commun à tous les hommes. Démocrite pouvoit être appellé le devin de la nature, quand il établiſſoit la Philoſophie entre les

faiſeurs de ſyſtèmes & le vil peuple des imitateurs, tenant un parti mitoyen à ces deux extrémités également éloignées de la vérité. Les nombres de Pythagore n'étoient pas une abſurdité. Mais ſa Philoſophie n'étoit bonne que pour des moines, parce qu'elle donnoit trop à la ſuperſtition ; auſſi ne prit-elle faveur que chez les Mahométans & les Manichéens. Le Philoſophe des Indiens (Dindamus) avoit raiſon d'appeller la coutume, l'Antiphyſique. Epicure me fait plaiſir à entendre, quand il détruit l'erreur de ceux qui confondent les cauſes phyſiques avec les cauſes finales. Pyrrhon m'amuſe avec ſes Sceptiques, quand je les vois ſe jouer de tous les préjugés, tourner inceſſamment autour, & les ſuivre alternativement, ſemblables à ces amans inquiets & jaloux qui accablent leurs maîtreſſes de reproches, & les quittent pour les reprendre. J'écoute enfin Paracelſe, quand il me renvoie toujours à l'expérience, comme à la ſouveraine ſolution.

Plus heureux les uns que les autres, (car après tout, leurs menſonges ſont moins un crime d'ignorance, ou de mauvaiſe foi, que l'effet du malheur de leurs temps) plus curieux la plûpart & plus fideles obſervateurs qu'Ariſtote, ils ont mieux rencontré que lui dans la Phyſique; plus ſages, plus louables qu'Ariſtote & Platon d'avoir cherché la vérité ſans détour, & d'avoir débité leurs erreurs, ſans emprunter l'emphaſe de l'impoſture. Mais pour ne parler point au hazard de ce qu'on ne ſait plus, & de peur de ſubſtituer nos conjectures à leurs principes; il en eſt de leurs Théories ou plutôt de leurs Fables philoſophiques comme des fictions de Theâtre, où la vraiſemblance plait ſouvent plus que la vérité même: elles ſont plus ou moins d'illuſion, ſelon qu'elles ſont bien ou mal imaginées.

Il eſt évident que ſi la Philoſophie eut été entre les mains du peuple comme la Religion, toutes ces extravagan-

ces de l'eſprit humain, portées tour-à-tour ſur les ailes de la vogue, auroient trouvé autant de factions, qu'il y avoit de ſyſtêmes, & qu'ils auroient tous péri dans la guerre civile des partis.

En parcourant, comme dans une galerie des tableaux, ces fondateurs de l'ancienne Philoſophie : on apperçoit un rideau jetté dans l'enfoncement : c'eſt le voile de cette antiquité reculée, dont il ne nous reſte qu'un ſouvenir obſcur. Mais pourquoi ſe perdre dans une nuit qui ne préſente que des ombres & des phantômes ? car l'antiquité reſſemble aſſez à la Renommée qui cache ſa tête dans les nues, mêlant dans ſes récits beaucoup de menſonges à quelques vérités. Avec un peu moins de bonne foi, ſans doute il ſeroit aiſé de faire remonter l'origine de la Philoſophie à des temps bien antérieurs aux Grecs, & de trouver dans l'Hiſtoire, des raiſons du ſilence & de l'oubli qui nous l'ont dérobée. En coûte-t-il beaucoup d'antidater de quel-

ques ſiécles une vieille nobleſſe ; & ne ſait-on pas que les Généalogies ſont du reſſort de la conjecture ? Mais un honnête homme n'a pas beſoin de calomnier ſes ennemis : n'allons donc pas troubler ces ténébres myſtérieuſes. La plupart des Fables ſont moins les inventions que les traditions des Poëtes ; ils nous les ont tranſmiſes, comme ils les avoient reçues, un peu plus défigurées, à la vérité : c'eſt cette origine immémoriale qui nous les a fait révérer de ſiécle en ſiécle, comme les reſtes ſacrés d'un âge précieux, ou comme le teſtament des premiers hommes à la derniere poſtérité. Quoi qu'il en ſoit, n'importe que le nouveau monde ſoit l'Iſle Atlantique des anciens Géographes, & que le ſyſtême d'Ariſtote ait été dans la tête de quelque Mage d'Egypte ; c'eſt par le fruit qu'on juge d'un arbre.

Que penſer donc d'une méthode qui n'a produit que des ronces & des chardons ? Un Poëte compareroit bien le

Péripatétiſme à l'écueil de Scylla, ce monſtre compoſé de tant d'autres. La tête en eſt aſſez belle, ce ſont des axiomes ſéduiſans au premier coup-d'œil; mais quand on s'avance de près, on ſe voit en proie à une Dialectique hériſſée d'argumens & de ſophiſmes captieux, où les meilleurs eſprits vont faire naufrage. Ariſtote ſe faiſoit une gloire & un jeu cruel d'élever des queſtions pour les détruire, & d'envelopper la vérité dans un nuage de contradictions artificieuſes. Ses diſciples avoient toujours en réſerve quelque ſubtilité pour embarraſſer leurs ennemis & ſe dégager de leurs pieges; mais que croyoient-ils? que ſavoient-ils? qu'oſoient-ils même aſſurer? Rien; c'eſt-à-dire, qu'ils cherchoient moins à diſſiper des doutes, qu'à éterniſer les diſputes. Auſſi de tant de travaux, il ne nous reſte pas un ſeul monument conſacré au bonheur de l'humanité; enſorte que l'inſtinct des animaux nous a fourni plus d'inventions utiles que la ſcience de tous les Philo-

ſophes. Du moins s'ils n'avoient rendu d'autre ſervice aux Arts, que celui de ne pas leur nuire ; mais il falloit qu'ils fermaſſent toute iſſue aux eſſors de l'induſtrie. Les quatre Elemens d'Ariſtote n'étoient pas aſſurément une découverte fort ſubtile, car c'eſt ce qu'il y a de plus groſſier & de plus palpable dans la premiere décompoſition des corps ; encore n'étoit-elle pas nouvelle, puiſque Empédocle avant lui l'avoit déſignée ſous le nom d'humeurs & de complexions. C'eſt pourtant de cette influence maligne que vient la ſéchereſſe & la ſtérilité de la Philoſophie. Les hommes curieux de vains amuſemens, & ſe payant de raiſons frivoles, négligerent l'obſervation de la nature, où ils pouvoient faire un ſi riche butin. Voilà les fruits ; paſſons aux progrès.

Imaginera-t-on que les ſciences ont un terme fixe d'élévation où un ſeul homme doit arriver, dans un eſpace de temps déterminé ; que c'eſt à lui d'en marquer les limites & la profon-

deur ; de détrôner ſes prédéceſſeurs, pour ne laiſſer aux ſiecles à venir que le ſoin de l'admirer, de l'étendre & de l'interpréter conformément au goût de chaque Nation? Ce ſeroit accorder à des objets frivoles un rang & une conſidération qu'ils n'ont pas dans l'ordre de la Providence univerſelle ; car tout ce qui eſt périſſable, devient le jouet du haſard trop bien ſervi par l'inconſtance des hommes, qui ſemble ajoûter à la fatalité des meilleures choſes. Tel eſt le deſtin des ſciences & des arts : après qu'à force d'être remaniées à pluſieurs repriſes, les matieres ont reçu un certain degré de ſoupleſſe & de clarté; il s'éleve un génie, ou plus hardi, ou plus éloquent qui, à la faveur d'une méthode nouvelle, lie en un corps ces membres épars, retranchant à ſon gré ce qui lui déplaît ou lui réſiſte, enveloppant les lueurs & les ſombres clartés dans une nuit totale, écartant ce qui demande de la peine ou du temps, & ſe donne ainſi, par la voie

du preſtige, une eſpece d'empire ſur la poſtérité qui, charmée de la fauſſe lumiere qu'on lui prête, adopte aveuglément un ſyſtême ſuborneur, & ſe fait un mérite de ſon eſclavage. Mais tel eſt le ſort de ces Théories arbitraires qui ont leur ſource dans l'imagination, de varier au gré de ſes ſaillies, ſans en devenir plus fécondes; au-lieu que la Philoſophie expérimentale qui a ſes racines dans la nature, eſt comme ces fleuves intariſſables qui groſſiſſent ſans ceſſe dans leurs cours.

Conſultons les Auteurs eux-mêmes ſur la ſolidité de leurs ſyſtêmes; leur témoignage eſt des moins ſuſpects. Après avoir affecté ce ton de fauſſe confiance, à quoi ſont-ils réduits dans leurs tentatives infructueuſes ? A mordre le frein de rage, à ſe plaindre ſans ceſſe de la ſubtilité de la nature, de l'*inacceſſibilité* des objets, de la briéveté de la vie, & à de ſemblables défaites artificieuſes qu'on doit prendre moins pour un aveu modeſte de leur inſuffiſance,

que comme un retour de l'orgueil qui veut pallier ſes défauts, en calomniant la nature. Delà, ce Pyrrhoniſme qui condamne l'eſprit humain à des ténebres éternelles, qui tire un voile impénétrable entre le ſanctuaire de la nature & la curioſité de ſes obſervateurs, qui défend à l'induſtrie de perfectionner l'art, & qui fait enfin de ſa propre foibleſſe un reproche capital à la condition humaine.

Le ſuccès des entrepriſes dépend des moyens. Si les appuis de la Philoſophie ont été ruineux juſqu'ici, pouvoit-on concevoir des eſpérances qui ne fuſſent ſtériles ? Les fameux obéliſques, les arcs de triomphe, ces prodiges de l'antiquité, ne ſont point tant l'ouvrage de la force, du nombre, & même de la dextérité des ouvriers, que l'effet des inſtrumens & des leviers. La main de l'homme ſeule eût employé plus de ſiecles à les élever, qu'ils n'ont duré de jours. C'eſt donc par le moyen des ſecours que l'expérience prête à l'enten-

dement, qu'on peut venir à bout de fonder un ſyſtême inébranlable, & qui n'ait à recevoir du temps que des accroiſſemens.

On a donc manqué d'inſtrumens, on a manqué à l'obſervation ; car qu'eſt-ce qu'un faiſceau d'expériences triviales, pour juger & prononcer ſur tout le méchaniſme de la matiere ? Inſenſés pleins d'orgueil, nous conſidérons la nature dans un vaſte lointain, où nous appercevons à peine l'ombre ou le nuage qui l'environne, c'eſt-à-dire, qu'il nous en reſte une image confuſe ; mais les traits épars qui la repréſentent plus diſtinctement, nous échappent dans l'intervalle. A quoi bon monter ſur une tour, prendre un téleſcope, contraindre la prunelle, ſerrer les paupieres, pour voir ce qu'on a ſous les pieds, tandis qu'il faudroit ſe baiſſer & s'approcher ?

On dira qu'Ariſtote n'a pas fait autre choſe. Y penſe-t-on ? Quelle eſt cette méthode, qui part d'une induc-

tion faite au hazard & ſans choix, pour en venir à des concluſions vagues & générales, ſous qui toutes les obſervations étoient comme forcées de ſe ranger. Que faiſoient les Anciens? Ils recueilloient d'abord une multitude de faits qu'ils réduiſoient ſous des titres, avec des notes & de longs commentaires: ces matériaux ſervoient à bâtir leur ſyſtême au moyen de quelques axiomes généraux qu'ils érigeoient en theſes. L'ouvrage fini, ils avoient ſoin de faire diſparoître l'échaffaudage qui n'auroit pas fait d'honneur à l'édifice. Un fait, ou un exemple ſe trouvoit-il contraire à quelqu'un de leurs principes, ils ſe gardoient bien de remettre cet axiome à l'examen, mais le ſuppoſant toujours démontré, il n'étoit queſtion que d'éluder cette objection ruineuſe: au moyen d'une exception, ou d'une diſtinction, on ſe tenoit quitte. Il falloit être d'aſſez bonne foi pour s'en contenter. Si le fait, ſans être tout-à-fait oppoſé, paroiſſoit dur à l'explication, on ſavoit

bien l'ajuſter & le faire paſſer à force de ſubtilités.

Tel étoit Ariſtote leur maître; ſa moiſſon de faits ſert moins de baſe que de confirmation à ſon ſyſtême. C'eſt une collection faite après-coup. Loin de ſuivre la nature dans ſa marche libre & toujours fidele, il ſembla vouloir lui en impoſer & corrompre la plus ſûre interprete de la vérité, en lui prêtant des oracles conformes à ſa vanité. Il avoit corrigé une faute eſſentielle (le défaut de l'expérience) par une collection précipitée, négligence plus coupable que la premiere; il trouva dans l'oppoſition des faits une contradiction perpétuelle avec ſes idées, il expliqua ces différences par de vaines diſtinctions; & loin d'éclaircir la matiere, il la fit perdre de vue, en la réduiſant à des riens ſcholaſtiques.

Les Chimiſtes prirent une autre route, mais auſſi captieuſe; car en prétendant faire reſſortir la nature de leurs principes hazardés ſur des faits d'une

interprétation arbitraire ; à qui reſſemblent-ils, ſinon à cet enfant qui, trouvant un banc ſur le rivage, voulut auſſi-tôt en faire un vaiſſeau? Que ſignifient ces élémens qu'ils appellent les matrices de la nature, où toutes les eſpeces forment leurs individus ; enſorte, que chaque corps eſt un miſte de leurs quatre ſemences ? N'ont-ils pas fait de l'homme une eſpece de pantomime, ou d'ouvrage à pieces de rapport, parce qu'on a dit qu'il étoit un abregé de l'univers? C'eſt donc à dire que pour s'éloigner de l'ancien ſyſtême, ils ont donné dans de pires écueils, c'étoit bien le moyen de le faire valoir. Ajoutez-y la magie naturelle qui a ſéduit le peuple en leur faveur. Mais elle eſt trop mépriſable pour être réfutée ſérieuſement. Superſtition dans ſes dogmes, preſtige dans ſes œuvres ; que peut-on dire autre choſe d'un art qui n'aboutit qu'à ſurprendre & à éblouir, au lieu d'éclairer & de ſecourir ? Tel eſt le propre de la vérité de ſe rendre ſi ſenſi-

ble par la démonſtration, qu'elle ne laiſſe plus de place à l'admiration; l'impoſture au contraire dreſſe des piéges aux ſens, pour jetter la raiſon dans un étonnement ſtupide.

Avec ſi peu d'égard pour l'antiquité, mérite-t-on des ménagemens de la part de ſes contemporains?..... Mais quel eſt donc mon attentat? Si j'eſperois aller plus loin que les anciens en ſuivant la même route, cette émulation qu'on devroit encourager, fut-elle téméraire, tourneroit ſans doute à ma confuſion, par l'inégalité de mes talens. Mais s'agit-il ici de meſurer nos forces? C'eſt aſſez avouer ma foibleſſe, que de vouloir abréger le chemin. Je ſervirai de phare, & non pas de guide; après tout, ſeroit-il bien étonnant qu'un boiteux mis dans la voie, arrivât plutôt au terme, qu'un coureur égaré? Mon projet eſt innocent je ne veux faire la guerre à perſonne. Tout au plus je ſerai le trompette qui anime les bataillons au combat, encore ne prétends-je

point ſoulever les querelles des ſavans. S'ils vouloient m'écouter, loin de s'entre-déchirer pour l'intérêt frivole de leurs opinions, ils ſe ligueroient enſemble contre les obſtacles de la nature. Après un pareil manifeſte qui garantit mes intentions, ſi j'éprouve encore des hoſtilités, je proteſte que c'eſt agir contre le droit des gens qui aſſure un libre accueil chez toutes les Puiſſances, au parti de la neutralité. Mais dût-on me blâmer, je dirai tout haut & ſans détour, que les génies de tous les ſiecles réunis ne ſauroient avancer d'un ſeul pas dans la connoiſſance de la nature, par les principes & les moyens qu'on a pris juſqu'ici; & pour mettre le comble à mon audace, j'ajoûterai que les efforts du plus merveilleux génie n'aboutiront qu'à de plus grands écarts, & les engageront dans des ténébres toujours plus épaiſſes, à meſure qu'ils avanceront, s'ils ne marchent à la lueur de l'expérience.

La Dialectique de l'Ecole eſt trop

ſubtile

subtile, trop ingénieuse; elle échappe à la prise. La méthode que j'ose proposer, est à la portée de tous les esprits; c'est comme la loi de l'héritage établie chez les Spartiates qui réduit tous les citoyens à l'égalité ; c'est un compas que je veux mettre entre les mains de tout le monde, utile à l'Artisan grossier comme au profond Mathématicien ; & les opérations de celui-là vaudront bien les combinaisons de celui-ci : c'est aux sens que je prépare des instrumens ; & loin de prêter des ailes à l'entendement, je prétends le fixer par un nouveau contre-poids : car ne croyez pas que la vérité se livre à l'indiscrétion de ces esprits audacieux qui la cherchent dans les espaces vuides de leur imagination. Enfin ce n'est point du merveilleux ; ma marche est toute simple; c'est l'art d'interpréter sûrement la nature, ou la route des sens à l'entendement.

Voici ma Logique, toute différente de la Philosophie ordinaire : 1°. par les

moyens, je ſoumets à l'examen les principes que l'Ecole ſuppoſe établis ; 2°. par la méthode, j'établis une liaiſon & une correſpondance ſucceſſive ; une génération & une dépendance mutuelle entre les faits & les axiomes, obſervant l'intervalle qui ſépare les notions, ſans paſſer, comme les Anciens, d'un fait, ou d'une propoſition particuliere, à une maxime générale ; 3°. par la fin & le terme de mes opérations, je ne veux aboutir qu'à des inventions pratiques & à des découvertes utiles pour la perfection des arts, & je laiſſe à mes prédéceſſeurs les vains raiſonnemens de la Dialectique.

L'entendement a des préjugés dont il faut le guérir, préjugés naturels ou de complexion, préjugés d'habitude ou d'éducation. Un miroir faux défigure les objets, un eſprit gauche renverſe les notions : on remédie à ce mal par la critique de la raiſon qu'on force à s'examiner elle-même, par la critique des ſyſtêmes, & par celle des principes ou

des méthodes. L'eſprit oublie d'abord ſes anciennes opinions qui, comme une bile jaune, coloroient tous les objets, & ne les reprend qu'après une légitime diſcuſſion.

Si l'on penſoit, par exemple, que les ſecrets de la nature ſont interdits à l'homme par la Divinité; c'eſt un préjugé de la ſuperſtition, que la Religion eſt bien loin d'avouer. Si l'on objecte que les détails & les écarts de l'expérience peuvent jetter l'eſprit dans une confuſion & une incertitude pernicieuſe; c'eſt un préjugé de l'ignorance qui n'a pas encore étudié la nature. Si l'on nous reproche que cet abaiſſement vers les arts eſt tout-à-fait mécanique, & plus digne d'un manœuvre que d'un Philoſophe; c'eſt un préjugé de l'orgueil qui ne ſent pas la contradiction de ces idées, puiſque la vérité d'une théorie ſe meſure par ſon utilité, & que l'invention des Arts & de la Philoſophie ſe tiennent par la main. Si l'on ajoûte que cette régénération des ſcien-

ces que nous propoſons, eſt un terme vague & ſans fin; c'eſt encore un préjugé de foibleſſe & d'idolatrie pour l'antiquité qui nous ſouleve contre toute eſpece de changement. Enfin ſi l'œconomie civile, & la Politique ſembloit ſe défier de nos promeſſes, & craindre qu'elles n'aboutiſſent qu'à remuer la ſurface de la Philoſophie, ſans en améliorer le fonds; nous pourrions rendre ſenſible la ſolidité de nos eſpérances par la ſeule expoſition de notre ſyſtême. Que dis-je, un ſyſtême? nous n'en avons point. Loin de fonder une ſecte, nous ſouhaiterions les déſabuſer toutes, & les remettre libres de leurs ſermens, entre les mains de la nature. Son étude ſeule peut couper court à cette pullulation, & à cette circulation d'erreurs dont le genre humain fut obſédé juſqu'à nos jours. On ſe trouveroit récompenſé de ce retour filial vers cette ancienne mere par la plus ample & la plus heureuſe moiſſon, pourvu qu'on ne ſe hâte pas de la couper en herbe

avant la maturité, & de prendre les premiers indices d'une bonne découverte, pour les fruits mêmes de l'invention.

L'obſervation des faits, mais une obſervation juſte & raiſonnable, qui n'entre point dans l'immenſe détail de tous les individus, des différences, & des variations minutieuſes, eſt la clef des ſciences : c'eſt un moyen plus ſûr & plus commode pour connoître ce que nous ſavons mal, & ce que nous ne ſavons pas, que ne pourroient l'être tous les ſyſtêmes, qui naiſſent, ſe détruiſent, varient & chancelent au gré d'une imagination déſordonnée.

La méfiance, fille de l'orgueil & de la timidité, une fois raſſurée, il ne reſte plus qu'à prémunir l'entendement contre l'admiration où peut le jetter la ſingularité de notre entrepriſe, & pour extirper le mal, c'eſt aſſez d'en montrer les racines : on n'auroit qu'à parcourir les obſtacles qui ont retardé juſqu'ici les progrès de la Philoſophie, & l'on verroit

que les plus grands ſont toujours dans nos défauts. Les objets ſont plus acceſſibles que les eſprits ne ſont maniables, & l'art de l'invention incomparablement moins pénible que celui de l'explication; qu'on ne nous taxe pas ici d'une vaine oſtentation qui n'éleve ſi haut la difficulté, que pour augmenter la gloire de la vaincre; ce faſte ſeroit d'autant plus déplacé, que nous affectons de le pourſuivre par-tout chez nos prédéceſſeurs. Il nous faudra donc céder, & pour faire paſſer nos idées, nous charger auparavant de celles qui ne ſont pas à nous.

Les préjugés veulent être attaqués par artifice, & combattus avec ménagement; ils s'irritent & s'effarouchent contre la force ouverte, ſoit que l'homme épris de paſſion pour ſes auteurs favoris, obſtiné par orgueil ou par habitude dans ſes ſentimens, ne veuille pas ſe rendre; ſoit que la volonté la plus reſolue ne puiſſe commander à l'entendement; car l'eſprit des Philoſophes,

comme celui des Prophetes, eſt indomptable & ne parle ou ne ſe taît pas à leur gré. Ainſi nous n'oſons pas tant compter ſur la juſteſſe, ſur la bonne foi & la facilité de ceux qui nous entendront, que ſur la complaiſance que nous aurons de nous prêter à leurs foibles.

Une autre difficulté que nous nous impoſons, vient de la candeur & de la ſimplicité dont nous ferons profeſſion: éloignés de toute eſpece de détour & d'impoſture, même de celle qui donne du cours à la vérité, nous n'irons au terme de nos eſpérances, qu'en ſuivant l'ordre qui eſt le flambeau de toute inſtruction, réſolus d'enter nos découvertes & nos principes ſur les découvertes & les meilleurs principes des Anciens, dès que nous en trouverons de sûrs, ſans nous piquer de la fauſſe gloire de ne devoir rien à perſonne, eſtimant que le vrai, ſoit qu'il vienne de nous ou des autres, appartient au public.

La préparation de l'entendement faite par l'examen de ſes notions, afin d'en

ſéparer les préjugés, & par la réflexion ſur lui-même, afin de ſe rectifier; il ne s'agit plus que de l'appliquer à l'interprétation de la nature qui eſt la ſeconde moitié de la route de l'eſprit humain ou la ſuite de ſa marche Trois choſes doivent concourir à cet effet, le miniſtere des ſens, celui de la mémoire, & celui de la raiſon.

1°. Tous les objets ont une analogie avec l'homme, & une analogie avec l'univers; c'eſt aux ſens à nous les repréſenter dans leurs rapports mutuels, & reſpectifs à nous, & à toutes les maſſes grandes ou petites de la matiere; la premiere impreſſion eſt toujours imparfaite ou fauſſe, parce qu'elle ne repréſente qu'une ombre, que la ſuperficie, ou qu'un côté. Les objets ſe dérobent aux ſens par leur petiteſſe ou leur diſtance, par la lenteur ou la rapidité de leur mouvement; ils émouſſent & endorment les ſens par l'eſpece de familiarité que l'habitude leur fait contracter enſemble, il s'agit donc de rapprocher les ob-

jets & de réveiller les ſens : quand la nature s'échappe, on la rappelle par les inſtrumens, c'eſt-à-dire, par la répétition des obſervations ; quand elle interrompt ſa route, on réunit l'intervalle de ſa marche par les ſecours de l'expérience ; quand elle diſparoît & nous abandonne tout-à-fait, on ſupplée à ſon abſence par des comparaiſons, des ſupputations, & des réductions : c'eſt à l'entendement de corriger la pareſſe, la précipitation & tous les défauts des ſens dont tout l'emploi ſe réduit à obſerver.

2°. L'emploi de la mémoire eſt de recueillir ; mais elle ſuccomberoit ſous la multitude des faits, & le jugement ſe perdroit dans l'immenſité de la matiere, ſi on n'aidoit l'une & l'autre par l'uſage des tables qui ſoulagent & abrégent les opérations. Les faits raſſemblés, on les ſépare en autant de partitions : elles ne ſeront pas d'abord exactes, parce que les premieres recherches ne ſont que des tâtonnemens ; mais la vérité ſe fera plutôt jour au travers de

l'erreur que de la confuſion, & le temps rectifiera chaque jour les écarts de cette collection.

3°. La raiſon n'a qu'un but, c'eſt l'utilité, & deux moyens, (contempler & agir.) La connoiſſance des cauſes & l'exécution des effets ſont également de ſon reſſort : poſſéder la nature, & la ſoumettre au pouvoir de l'art ; deux vues qui coïncident, car ce qui tient lieu de cauſe dans la ſpéculation, ſert de moyen dans la pratique, & il n'y a de véritable ſcience que celle des cauſes, ni de sûre opération que par elles.

L'inſtrument de la raiſon dans ſa théorie, c'eſt l'induction qui ſuivant la marche de la nature libre ou ſollicitée par l'expérience, lie les phénomenes avec les axiomes, & par une progreſſion ſucceſſive, & non interrompue de faits & de vérités qui s'engendrent mutuellement, parvient à cette unité de la nature, en quoi conſiſte le beau, le vrai, le grand.

L'induction eſt une eſpece d'échelle

double où chaque axiome ſert d'échellon ſéparé du ſuivant par une table de faits, dont la conſéquence devient un principe ou un degré pour monter à d'autres faits, qui produiront eux-mêmes un nouvel axiome; & ainſi alternativement juſqu'à cette vérité premiere & générale, appliquable à tous les phénomenes de la matiere, de ce ſommet on deſcend par une route ſemblable à la premiere, & l'on arrive à ces notions communes d'où l'eſprit étoit parti, pour s'élever à cette haute région qui domine ſur toute la nature. L'enchaînement des faits & des axiomes deviendra plus ſenſible encore, par l'image d'un eſcalier à pluſieurs étages, où les marches repréſenteront autant de faits d'une eſpece liés enſemble; & chaque repos qui interrompt le cours & diſtingue les étages, figure un axiome qui ſépare la région des faits.

Cette induction qu'on peut nommer la clef de l'interprétation, tire toute ſa force de ſa méthode & ſe ſoutient d'elle-

même. La preuve que chaque fait porte avec lui, eſt à la place qu'il occupe; hors de la chaîne, il ne tient plus à rien; hors de ſon rang, il trouble l'ordre, & renverſe le fondement de ſtabilité. C'eſt elle qui nous mene à la découverte des formes qui ont fait juſqu'ici le déſeſpoir de la Philoſophie. Elle examine d'abord la matiere, enſuite l'agent, le progrès inſenſible & caché des mouvemens créateurs ou deſtructeurs, & dans ces combinaiſons elle tâche de ſurprendre la forme qui ſe dérobe.

Il y a des faits lumineux qui, ſans préſenter autre choſe que de ſimples lueurs, annoncent des clartés; comme ils ſont moins ſujets à varier, plus univerſels & plus fréquens dans la nature, ils ſont auſſi plus féconds en principes, & ſervent conſtamment de modele dans la pratique ou l'imitation de la nature. C'eſt à ceux-là que l'induction s'attache pour abréger; car il ne ſuffit pas de rencontrer le grand chemin qui peut être fort large, il faut trouver ce mi-

lieu toujours plus droit & plus court.

Tout axiome doit être clair, fécond, conséquent à lui-même dans les opérations qui en résultent, & à la vérité plus universelle dont il descend ; enforte qu'il ait les rapports de l'espece au genre avec les premieres notions, & du genre à l'espece avec ses corollaires ; mais les axiomes qui sortent de l'induction reçoivent à chaque pas un degré de certitude plus satisfaisante que l'évidence des principes reçus. Ces opérations théoriques de la raison variées & multipliées, sont ce qu'on appelle la vérification de l'induction, sans laquelle on court risque de n'avoir établi que des conjectures, des vraisemblances & des probabilités, & de retomber dans l'inconvenient des préjugés. Elles facilitent les opérations de l'Art, que la raison se propose de perfectionner dans ses considérations pratiques, second objet de son ministere.

Pour y réussir, elle aura soin de mêler dans sa marche une opération de théorie à une opération de mécha-

nique, & de les couper l'une par l'autre afin qu'elles *s'épaulent* & ſe donnent du jour mutuellement. Les axiomes qui menent aux Arts par la Dialectique, ne ſont que des indices obſcurs ; mais ceux qui nous font procéder d'une région de faits à une autre région de faits, en nous démontrant leur liaiſon & leur correſpondance, ſont des oracles infaillibles.

L'induction qui, dans les opérations théoriques, nous fait monter par l'intervalle des faits diviſés en tables, d'un axiome à l'autre juſqu'au premier de tous, dans les opérations pratiques, nous fait deſcendre du premier au dernier, par ces rangs intermédiaires de faits qui les ſéparent. Ces ſortes d'opérations tombant ſur les individus qui ſont le plus à notre portée, on ne ſauroit y arriver par les axiomes vulgaires, & les plus connus, parce qu'elles ſont le réſultat de pluſieurs vérités combinées. Il y a une méthode d'invention propre à chaque

Art, qu'on applique à chaque nouvel eſſai dans ſon genre, enſuite vient la place des Tables pratiques, ou des moyens les plus faciles de tenter ce qu'on ſe propoſe, qu'on appelle les regles de l'Art, enfin la marche d'un eſſai à l'autre, par la voie des expériences, ſans le mélange des axiomes; car ainſi qu'il y a une communication ſecrette d'un axiome à l'autre, que les génies ſaiſiſſent, ſans s'arrêter à l'intervalle des faits qui les ſéparent & les lient, il y a de même une eſpece de liaiſon entre les expériences imperceptibles pour le vulgaire des Phyſiciens, & juſqu'où la raiſon des Philoſophes s'élance, à travers les interſtices que les autres ſont obligés de garder.

La route établie, finiſſons par des maximes préliminaires. Les unes regardent l'interprétation, & d'autres, l'Interprete.

L'homme ne tirera du ſecours de la nature, qu'autant qu'il lui en prêtera. Il ne pourra l'entendre & l'employer,

qu'après avoir appliqué tour-à-tour ſon eſprit & ſes ſens à l'obſervation. Tout ſon pouvoir ſe réduit donc à voir & à imiter, ſans quoi ſa ſcience eſt vaine & ſa force ſtérile.

La main a beſoin d'inſtrumens pour produire, ou diriger le mouvement ; l'entendement en a beſoin pour s'épurer & contempler. Ces inſtrumens ſont foibles, mais la maniere de les employer remédie à tout : les objets les plus indépendans ſont atteints & réduits, rien d'impénétrable à la ſagacité de l'eſprit, rien d'impoſſible à l'induſtrie de l'art.

La vérité eſt une, la façon de l'interpréter ſimple, mais les ſens ſont troubles, l'entendement vagabond, les objets tournoyans, & l'ouvrage de l'interprétation plus incertain que difficile.

L'eſprit d'aſſurance qui n'ayant pas la force de douter, s'appuie ſur les premieres opinions qu'on lui préſente érigées en autant de vérités, & qui me-

ſure toutes les notions ſur ces fauſſes regles de certitude eſt le premier obſtacle à l'interprétation. Avant tout, obſervez la nature de l'eſprit humain, l'inconſtance de ſes mouvemens, les retranchemens de l'erreur qui l'obſede, autrement les Sciences ſeront un pays d'enchantement, où vos yeux faſcinés ne verront que des phantômes, à la place de la vérité.

Sans cette étendue de génie qui ſait mêler, réunir & replonger toutes les eſpeces, & cette infinité de combinaiſons qui les diſtinguent, dans l'antique maſſe d'où le mouvement les a fait ſortir, on ne verra jamais l'unité de la nature. Eh! comment donc l'interpréter?

Au lieu d'étudier les natures compliquées, telles que la flamme, le ſommeil & la fiévre, il faut ſe retrancher dans les qualités ſimples, telles qu'elles s'offrent au premier coup d'œil dans l'obſervation, ou bien pénétrer juſqu'à cette ſimplicité où les décom-

poſitions de l'art & les abſtractions de l'entendement nous les repréſentent ; c'eſt le moyen d'enrichir le pays des découvertes, c'eſt attaquer les préjugés par la racine, & ramener tous les eſprits à une maniere de penſer.

Ainſi mon Interprete ſera dans un tel équilibre que, l'antiquité ou la coutume, la mode ou la nouveauté, l'envie de dominer ou le reſpect humain, n'auront aucun pouvoir ſur lui. Son eſprit ſuſpendu, ſans être flottant, entre la crédulité qui ne doute de rien, & le Pyrrhoniſme qui renverſe tout, mettra chaque notion à ſa place dans l'ordre des probabilités, des certitudes ou de l'évidence. L'eſpérance lui ſervira d'aiguillon au travail, jamais de prétexte à la pareſſe. Il jugera du mérite des choſes, non par la rareté, la difficulté & la vogue, mais par une conſtante & ſolide utilité. En voyant la vérité, comme iſolée dans un terrein de toutes parts limitrophe à l'erreur, & combien il eſt aiſé de ſe perdre en-

core, après s'être retrouvé, il se gardera de mépriser & d'admirer. Il assouplira son esprit pour s'insinuer dans celui des autres, faisant entrer la vérité à l'ombre d'un commerce réciproque d'opinions. D'un œil, il observera les trésors de la nature, & de l'autre, les besoins de l'humanité, pour secourir celle-ci par celle-là. Il pesera surtout l'application des termes, sans quoi les mêmes instrumens détruiront l'édifice qu'ils avoient élevé. Enfin la candeur également éloignée de l'ostentation qui s'annonce, & de la timidité qui se cache, munira son imagination d'enthousiasme, pour faire sortir ses idées avec succès; & son ame de patience, pour soutenir les traverses de son siécle. Son intrépidité dans les travaux qui assureront son immortalité avec la perpétuité des Arts, & sa bonne foi à revenir sur les erreurs qui lui seroient échappées, lui feront des lecteurs & des amis dans tous les siécles & chez toutes les Nations. Tel doit

être le caractere du Philoſophe, & voici ſes obligations.

Pénétré de la foibleſſe de l'eſprit humain qui ſe laiſſe ſurprendre à tant de piéges ; qu'il commence par rentrer dans les droits de la raiſon, & par en faire ſortir les préjugés de mille eſpeces que la préoccupation du jugement, l'illuſion des ſens, la ſervitude de l'enfance, l'imagination de la jeuneſſe y avoient établis comme autant de tyrans & d'obſtacles à l'interprétation. Qu'il prépare enſuite une Hiſtoire naturelle diviſée en tables de faits, avec leurs titres & leurs uſages. Qu'il marque les reſſemblances & les différences par où la nature ſe repréſente toujours la même, ſous une multitude d'images. Qu'il leve une claſſe ſéparée de ces faits lumineux qui menent à l'invention des cauſes, & de ces faits pratiques qui menent à la perfection des Arts ſans oublier la prééminence due à certains faits plus concluans, pivots de l'induction qui abrége les

opérations de la Philoſophie rationnelle & expérimentale. Ces combinaiſons réïtérées pluſieurs fois pour en vérifier la juſteſſe, il ira ſaiſir les mouvemens ſimples & uniformes de la matiere dont la progreſſion conſtante & toujours réglée, enfante la durée des ſiécles & les révolutions merveilleuſes de ce grand tout. Cependant chaque jour de ſa marche ſera marqué par quelque heureuſe découverte, gage conſolant des plus riches inventions. Ses expériences ſeront ou des indices pour découvrir les ſecrets de la nature, ou des eſſais pour imiter ſes prodiges, ou des inſtrumens pour ſuppléer à ſon abſence. Autant de reſſources ouvertes à la proſpérité de la vie, autant de moyens pour en prolonger & pour en embellir le cours; car tel eſt le but & le terme de l'interprétation.

On ne peut s'étonner aſſez, qu'après avoir manqué, pendant l'eſpace de pluſieurs ſiecles des tréſors qu'ils avoient à la main & ſous les yeux, les hom-

mes puiſſent trouver tout-à-coup cette veine d'abondance qui doit tarir ou adoucir leurs miſeres ; mais c'eſt que la lumiere de la véritable ſcience eſt rapide dans la fécondité de ſes progrès, au lieu que les productions du temps ſont tardives. L'invention eſt ſouvent le fruit du hazard ; une découverte n'enfante pas toujours une autre découverte dans le même genre ; les arts roulent autour d'un cercle d'ornemens que l'inconſtance des modes leur prête tour-à-tour, ſans jamais franchir les bornes de l'imitation. Les hommes ſont enveloppés dans une ſphere de mouvemens limités & d'efforts contraints : la volonté de l'homme céde à l'inſtinct puiſſant qui gouverne le monde ; ce qu'il rencontre vaut mieux que ce qu'il cherche ; il a des projets ſans moyens ou des moyens ſans projets ; & ces ſortes d'inventions qui ſont hors de la ſphere de l'imagination, & hors de la route battue du méchaniſme, ne peuvent venir que de l'étude de la nature qui,

ſuivie dans ſes détours écartés, fait découvrir à l'homme ce qu'il n'eût jamais imaginé ni exécuté ſans elle. Une derniere précaution, mais la plus eſſentielle, c'eſt de ne jamais former un mêlange adultere de la nature avec la religion ; cette méſalliance n'enfante que des erreurs. La révélation ne prend point la raiſon pour interprete ; & ſi l'homme eſt l'image de Dieu, la nature n'offre point de miroir de cette reſſemblance.

Revenons : l'Antiquité, comme on voit, ne perd autre choſe de ſa gloire, que celle de nous ſubjuguer. On ne touche ni à la ſublimité de ſes ſpéculations, ni à la ſubtilité de ſes méthodes ; en un mot loin d'oſer faire aſſaut, nous évitons d'en venir aux priſes. Tel eſt le projet de la réformation des ſciences. Si l'on s'étonnoit de mon audace, je ſerois bien plus ſurpris de notre foibleſſe, & qu'il n'y eût pas encore eu d'ame aſſez mâle, ou aſſez généreuſe, pour rendre à l'homme ſon véritable em-

pire ſur la nature ; ſi je ne ſavois que cette fatalité qui domine ſur tous les événemens, fait que l'homme ne connoît pas ſes forces, ou qu'il ne ſait pas les mettre à profit ; que tantôt il ſe méfie de lui-même juſqu'à n'oſer rien tenter, & tantôt pouſſe l'orgueil juſqu'à ne conſulter & ne ſuivre que les impreſſions de ſon mauvais génie. Que nous reviendra-t-il de cette noble entrepriſe ? Non pas de la réputation, non pas des applaudiſſemens ; tribut indigne d'une ame qui ſe plaît à faire le bien, mais la douceur incomparable d'avoir ouvert à la perpétuité du genre humain, une ſource intariſſable de remedes & de plaiſirs : juſte compenſation d'une gloire frivole & paſſagere qui rend du bruit pour de l'éclat. Un Philoſophe jouera mal ſon rôle, s'il attend ſa récompenſe du jugement des hommes. Il eſt trop au-deſſus d'eux pour en être payé. Les choſes utiles ne frappent jamais ſi vîte ni ſi vivement que les choſes curieuſes : c'eſt un riche vieillard qui plante

des

des pépinieres pour ſes arrieres-neveux. On l'aura preſque oublié, quand le temps ſera venu de jouir de ſes dons.

Tout va concourir à nous ſeconder; les découvertes de notre ſiecle qui a franchi les limites que l'Antiquité donnoit à la terre, qui a pu ſoumettre au pouvoir de l'art la foudre inimitable, qui a ſuivi la courſe du ſoleil autour de notre globe, & qui s'eſt frayé ſur la mer une route pareille à celle que cet aſtre parcouroit dans les airs. La navigation & les voyages jettent un jour nouveau dans le cercle de nos connoiſſances, ſoit qu'ils vérifient les conjectures de nos peres, ſoit qu'ils démentent leurs opinions, comme ſi la propagation des limites du monde & la multiplication des ſciences liées par le même deſtin, euſſent été réſervées au bonheur de nos jours. Ajoutons-y l'art de l'Imprimerie qui fait voler, comme un éclair, d'un pole à l'autre, toutes les inventions, & qui enchaînant tous les peuples par la communication de

leurs bienfaits, excite une émulation générale pour la félicité de la terre. Ne laiſſons pas échapper ce concours d'avantages. J'entrevois une révolution prochaine dans la Philoſophie. Déja dans nos entrailles, quoique toutes de glaces, dans des jours encore nébuleux, ou la ſuperſtition ſembloit avoir éteint tout le feu du génie, n'a-t-on pas eſſayé de s'ouvrir une route vers la nature? Téléſius eſt monté ſur la ſcene, a produit un ſyſtême plus probable qu'applaudi. Gilbert d'Angleterre qui avoit pouſſé la nature à bout, ſur le ſecret de l'aimant, qui a pourſuivi ce phénomene avec une nuée de faits & d'expériences; n'alloit-il pas imaginer un nouvel ordre de choſes, ſans craindre ce reproche de *Xénomanie* qui lui valut ſon admiration pour Xénophane? Fracaſtor qui n'a voulu ni maitre, ni diſciple, pour être plus libre; Cardan un peu fou, comme il convient de l'être à tout homme de génie, n'ont-ils pas auſſi appris qu'on pouvoit pen-

ſer ſans Ariſtote? Bientôt nos neveux émancipés de la tutelle de l'Ecole, dès qu'ils voudront uſer de leur liberté, me laiſſeront bien loin derriere eux, & diront de moi ce qu'on a dit d'Alexandre; tout ſon mérite eſt d'avoir ſu mépriſer de foibles ennemis. Ils me rendront juſtice, en proteſtant qu'ils ne me doivent rien; mais ils ſe feroient tort, s'ils oſoient attribuer à leurs efforts, ce qu'ils ne doivent eſpérer que de leur modeſtie, & de cette ſageſſe ſi contraire à l'orgueil philoſophique qui a tout confondu. C'eſt un aſſez grand avantage d'avoir convaincu l'homme de ſa foibleſſe, & c'eſt avoir des droits ſur ſa reconnoiſſance, que de lui remettre ſa véritable force entre les mains.

Le Philoſophe parla, & toute l'aſſemblée jugea que ſon diſcours étoit plein de ce génie, & de ce ſentiment, qui éleve & honore l'humanité. Sa liberté que les Théologiens auroient appellé arrogance, ne fut regardée par-

mi des ſages, que comme une louable & généreuſe émulation. On les voyoit ſe parler avec complaiſance ; on eût dit qu'ils paſſoient tout-à-coup d'un ténébreux ſoûterrain à la clarté du grand jour. A la vérité ils voyoient moins qu'auparavant, mais ils ſe ſentoient près de la lumiere & aſſurés d'en jouir.

Que penſez-vous de tout ceci, dit mon ami ? Des merveilles, lui dis-je. S'il en eſt ainſi, ne manquez pas, ajoûta-t-il, d'inſérer ce Diſcours dans vos Ecrits, afin que le fruit de mon voyage ne ſoit pas entiérement perdu. Je le promis, & je m'acquitte.

CHAPITRE IV.

La Fable raiſonnée.

LA Fable eſt le tableau mutilé, ou le monument informe de cette premiere antiquité que le temps a com-

me enſevelie dans la nuit de l'oubli. C'eſt un voile tiré entre l'hiſtoire perdue, & celle qui nous reſte ; mais un voile tranſparent, qui laiſſe entrevoir la vérité. Car quel que ſoit l'abus de l'allégorie, il faut bien y avoir recours, quand le ſens littéral ne préſente qu'un monſtre d'abſurdité qui n'a jamais pu entrer dans l'eſprit humain, encore moins en ſortir avec ces traits bizarres & difformes, qui l'auroient d'abord fait étouffer. Homere, ce génie créateur de tant de merveilles, auroit-il enfanté des Dieux ſi ridicules? Les a-t-il mis en action pour détromper le vulgaire de ſa crédulité ; ou a-t-il abuſé de la ſuperſtition, pour enchanter les eſprits encore davantage ? Non ſans doute ; mais c'eſt que les Poëtes trouvent une carriere plus libre dans la région des immortels, & qu'ils ſont toujours aſſurés d'intéreſſer les hommes par le merveilleux, dès qu'il touchera de près à ce qu'ils aiment, ou qu'ils craignent le plus. Le peuple croyoit d'avance ce

qu'Héſiode alloit lui raconter, & ſon hiſtoire étoit fondée ſur la tradition. Elle a été depuis ce temps défigurée par les rêves des Enthouſiaſtes, ou par le mépris des ſectes ennemies. Les Philoſophes, les Chymiſtes, les Théologiens même ont abuſé de la licence que donne l'allégorie, & chacun a prétendu rencontrer ſes dogmes & ſes opinions dans la fable. C'étoit la religion des Payens, & chaque peuple y trouve des traces de la ſienne. Mais qu'eſt-ce que la ſuperſtition a de commun avec la vérité, pour qu'on oſe les confondre ainſi? Voudroit-on nous prouver que toutes les religions viennent des hommes, ou qu'elles ont porté la faux dans le domaine du Chriſtianiſme? Ou bien les paraboles ne ſeroient-elles que des miroirs à pluſieurs faces, où l'erreur ſe reproduit & ſe multiplie? En vain nous dit-on que l'explication de l'interprete n'a pas d'autre fondement que le texte du Poëte, & que l'un & l'autre puiſent dans l'i-

magination ; ne fût-ce qu'un amuſement, qu'on nous le pardonne, s'il peut donner jour à des conjectures neuves, & à des réflexions ſolides. Tâchons de juſtifier une licence puérile par un uſage noble & digne d'un Philoſophe. La Fable ſert de bandeau, ou de flambeau à la vérité. Que d'autres prennent ſoin de lever ce bandeau, pour nous introduire dans le ſanctuaire de la Divinité, ce deſſein eſt trop hazardeux en des mains profanes. Mais qui nous empêche de découvrir la nature à la lueur de ce flambeau ? Les paraboles furent comme les premiers jeux de la raiſon, qui s'eſſayoit avec la vérité. On voulut plaire aux hommes, avant de les inſtruire, & amuſer l'enfance de l'eſprit par des images agréables. Elles précéderent les diſcours raiſonnés, comme les hiéroglyphes ont précédé l'uſage des lettres. Nous jugeons de tout par comparaiſon, il faut donc nous dire à quoi une choſe reſſemble, pour nous apprendre ce qu'elle eſt. Ainſi la ſa-

geſſe des premiers ſiecles, (ſuppoſé que la fable ne ſoit pas le débris de l'hiſtoire ancienne) étoit ou bien ingénieuſe d'avoir eu recours à cet artifice innocent, pour enſeigner la vérité, ou extrêmement heureuſe d'être arrivée à ce but, ſans y prétendre. Pourquoi n'aurions-nous pas le même ſort avec de meilleures vues.

Orphée, ou la Philoſophie.

Orphée (ou plutôt ſa lyre) après avoir déſarmé les mânes inflexibles, enchanta la rigueur de Pluton qui lui rendit ſon épouſe, mais ſous une condition trop cruelle ſans doute. Sa paſſion n'y put tenir, il jette avant le temps un regard ſur Euridice, & l'ombre plaintive échappe de ſes bras. La perte d'une femme trop chérie les lui fait toutes haïr, il va cacher ſa douleur dans une ſolitude, n'emportant que ſa lyre pour toute conſolation. D'abord il n'en tira que des ſons funébres que ſon cœur adreſſoit à ſa chere Euridi-

ce, & les tigres attendris vinrent prendre part à sa tristesse, les rochers mêmes & les forêts, s'émurent à ses accords touchans, toute la nature cédoit au pouvoir de son harmonie; & des femmes y furent insensibles, tant le dépit de se voir mépriſées étouffa les autres sentimens. Les Bacchantes jetterent le trouble & la désertion dans la troupe féroce qu'il avoit apprivoisée; le bruit épouvantable de leurs tambours, & les sons rauques de leur voix enrouée firent taire la mélodie du chantre divin; Orphée lui-même est impitoyablement déchiré par ces furieuses, & les lambeaux tout sanglans de son corps mutilé furent semés dans les campagnes de la Thrace. L'Hélicon par horreur de cet attentat, ou par pitié pour la mort du favori des Muses, refusa de couler plus long-temps sur des bords profanés; & se perdant sous le sable, il alla se faire un nouveau lit sous un ciel moins affreux.

Tel est le sort de la Philosophie. Elle

porte d'abord un œil curieux ſur la nature ; mais l'impatience de jouir de ſes découvertes lui en fait auſſi-tôt perdre le fruit : elle n'embraſſe que des ombres. Déſeſpérée de ſes mauvais ſuccès, elle ſe tourne vers la Morale, & ne s'attache plus qu'à fléchir les paſſions de l'homme ; elle réuſſit à calmer ſa férocité, à lui donner des loix, à lui inſpirer des vertus ſociales : les peuples ſe lient, les villes ſe bâtiſſent, les bois & les champs déſerts deviennent des jardins & des promenades enchantées. C'eſt ainſi que l'impuiſſance d'arrêter la mort, impoſe au Philoſophe la douce néceſſité de s'éterniſer par ſes bienfaits. Peu ſatisfait de l'immortalité du ſang qui vient de la propagation de l'eſpece, & que la bête même peut lui diſputer, il renonce aux douceurs du mariage, pour jouir des ſolides plaiſirs que donne une réputation établie ſur des ſignalés ſervices qu'il rend au genre humain. Mais qu'arrive-t-il ? Soulevées par la ſuperſtition, les ſectes détruiſent

l'ouvrage de la ſageſſe, les loix ſont réduites au ſilence, l'harmonie ceſſe dans les Gouvernemens politiques, les hommes reviennent à leur premiere brutalité, les Empires les plus peuplés ne ſont bientôt que de vaſtes ſolitudes, & la Philoſophie elle-même, en proie à la barbarie, ne laiſſe que des membres épars; les Muſes déſolées ſe retirent & vont porter à d'autres nations le goût, la politeſſe & les Arts.

Pan ou la Nature.

Pan étoit un Dieu compoſé de la bête & de l'homme. Quelle qu'ait été ſa naiſſance, les Parques étoient ſes ſœurs. Tout ſon corps étoit couvert de poil. Comme Dieu des chaſſeurs, il portoit une peau de léopard; & comme Dieu des bergers, il avoit la houlette & le chalumeau. Une troupe de nymphes danſoient autour de lui, avec un chœur de Satyres & de Silenes faiſant mille jeux plaiſans, ſans être agréa-

bles : car avec ce cortége & cette pompe bizarre, il répandoit l'épouvante dans les campagnes. Il voulut jouer avec Apollon, il fut humilié ; il voulut joûter avec Cupidon, il fut défait ; ennemi de l'amour, il n'eut point de poſtérité.

Pan ſignifie la nature, ou ce grand tout qui compoſe l'univers. Le fil des Parques eſt la chaîne des cauſes naturelles, qui domine ſur la progreſſion des eſpeces & ſur la durée des individus. En effet la deſtinée, cette maîtreſſe des Dieux, dont les Parques étoient les miniſtres ; & qui renfermoit tous les événemens dans ſon ſein, n'eſt que l'ordre de la nature qui développe le cours des choſes avec une harmonie inviſible & conſtante. Le plus léger mouvement tient à un grand principe, & les révolutions prodigieuſes partent du plus ſimple reſſort. Il n'y a rien d'iſolé dans l'univers, la nature embraſſe & retient tout avec des nœuds plus forts que le diamant. Le monde a une eſpece de pente vers le

chaos ; mais ce penchant eſt combattu par l'équilibre des mouvemens. Les ſoulèvemens de la mer, les débordemens du ciel, les épouvantables ſecouſſes de la terre ne feront jamais ſortir l'univers de ſes gonds, tandis que la nature le tiendra comme empriſonné dans ſes filets. Pan habitoit ſous le voile des cieux & les Parques dans les cavernes de la terre ; c'eſt-à-dire, que la nature ſe montre en ſpectacle dans ſes révolutions générales ; mais la trame qui regle le ſort des êtres particuliers eſt ſecrette & cachée. Le corps de Pan monſtrueuſement aſſorti figure la liaiſon des globes céleſtes avec la terre, ou plutôt le mêlange des eſpeces ; car il n'y a point d'être ſimple, l'homme tient de la bête, l'animal des végétaux, & les plantes ont quelque choſe des minéraux. Le chalumeau compoſé de ſept tuyaux, eſt l'image de l'accord diſcordant qui forme l'harmonie dans la Muſique & dans le cours de la matiere. L'habit tacheté du Dieu nous peint l'admirable variété de

la nature qui a ſemé le ciel d'étoiles, la terre de fleurs, la mer des vaſtes iſles, & la plûpart des objets de brillantes couleurs. S'il préſide aux forêts, c'eſt que tout eſt une eſpece de chaſſe dans la nature, les atomes ſe pourſuivent, les deſirs courent après leurs alimens, & les paſſions après les plaiſirs comme leur proie. S'il préſide aux troupeaux, c'eſt que la vie champêtre eſt la plus conforme à la nature. Les nymphes qui formoient ſa cour, ſont toutes les eſpeces vivantes qui ſont l'ornement & les délices de la nature : & qui ſont comme l'abrégé des mouvemens univerſels qui animent ce tout viſible & permanent. Les Satyres & les Silenes repréſentent aſſez les folies de la jeuneſſe, & celles de la vieilleſſe, deux âges qui divertiroient un Démocrite par les traits ridicules qui les rapprochent. Les terreurs paniques ſont les ſuites de cette crainte exceſſive que la nature inſpire aux hommes pour la conſervation de leur être, & comme il ne ſauroit y avoir trop de

précaution contre les dangers qui assiégent son ouvrage, ces terreurs superflues en elles-mêmes, doivent entrer nécessairement dans son objet essentiel. On ne prête point d'amours au Dieu Pan; car l'amour est un besoin, ou le désir de la jouissance, mais la nature se suffit à elle-même, & jouit continuellement de ses propres charmes; aussi pour achever le paralelle, ne produit-elle rien au dehors, contente de cette fécondité qui met sans cesse au jour des phénomenes long-temps cachés dans son sein.

Le Ciel, ou l'origine du monde.

Le ciel étoit le plus ancien des Dieux. Saturne, comme s'il eût voulu rester seul, après avoir privé son pere de sa fécondité, dévoroit ses propres enfans, à mesure qu'il les produisoit. Jupiter lui échappa, lui fit la guerre, le mit aux fers & s'empara de son trône. Ce n'est pas tout : afin de forcer Saturne à reconnoître son crime par son supplice,

il ſe montra fils barbare à ſon exemple; il lui ôta l'eſpoir de devenir pere déſormais, jetta les dépouilles de la génération dans la mer, & voilà l'écume dont Vénus naquit. Le regne de Jupiter fut troublé par la révolte des Titans & des Géans; mais leur défaite aſſura pour jamais ſa gloire & ſa puiſſance.

C'eſt ici le ſyſtême de l'éternité de la matiere, d'où le temps fit éclore le monde. Le Ciel eſt ce voile de la nature, qui embraſſe tout le globe de l'univers. Il eſt *infécond*, car la maſſe de la matiere ne peut augmenter. Ces enfans dévorés par Saturne, ne ſont que les eſſais de l'Etre toujours détruits, & toujours repris par le temps, ou ces premieres combinaiſons du mouvement pour enfanter le monde, juſqu'à ce qu'après bien des métamorphoſes inutiles & des générations imparfaites, la matiere prit cet état de conſiſtence & d'harmonie où nous la voyons. L'univers ne fut pas d'abord paiſible; les élémens encore indociles, lutterent con-

tre le nouveau joug ; mais l'attraction ramena le calme & l'équilibre : d'autres ſoulevemens menaçoient la nature ; une conſpiration générale des vents, des pluies & des feux inteſtins alloient diſſoudre la terre, tout fut arrêté. Cependant Saturne ne périt pas, parce qu'après la ſucceſſion révolue des ſiecles, le temps replongera l'Etre dans la confuſion d'où il l'a tiré. Voilà, comme on voit, & de la Philoſophie dans la Fable, & de la Fable dans la Philoſophie.

L'Amour ou les Atomes.

L'Amour & le chaos tous deux fils de la nuit, enfanterent les Dieux & l'univers. L'Amour toujours enfant, aveugle & nud, eſt armé de fléches. C'eſt à ce pere des immortels que le fils de Vénus, le plus jeune des Dieux, a dérobé ſon appanage & ſes caracteres.

Tel fut le développement de la matiere. Un premier inſtinct dont on ne

peut deviner la cauſe ni l'origine, antérieur aux autres mouvemens, univerſel, toujours durable & le plus eſſentiel de tous, tira les êtres des flancs de l'abyſme ou du chaos. C'eſt cette inquiétude des élémens que les Philoſophes ont toujours ſentie, ſans l'expliquer. Car l'appeller un aiguillon ou un attrait violent, comme les Péripatéticiens ; c'eſt rendre un ſon & non pas une idée : la rapporter à Dieu, c'eſt ſans doute terminer la difficulté, mais non pas la réſoudre. La Religion nous mene à la vérité, par un intervalle immenſe & ténébreux hors des limites de la nature ; eſpace qu'il faut franchir d'un ſaut, car on ne peut y arriver pas à pas. Démocrite avoit mieux ſenti, lorſqu'après avoir arrondi ſes atomes, & leur avoir prêté une inclination qui naiſſoit de leur configuration même, il ſuppoſoit qu'ils avoient tous un point de réunion vers le centre du monde : que dans cette impulſion générale, les grands atomes allant avec plus de force

à leur terme, chaſſoient les petits qui ſe rencontroient dans leur route, & leur communiquoient une direction oppoſée qui les éloigne autant du centre, qu'ils en approchent eux-mêmes. Mais ce ſyſtême plus ingénieux que ſatisfaiſant, n'explique ni les mouvemens circulaires des aſtres, ni les phénomenes de la condenſation & de la raréfaction, ni la compreſcibilité & l'élaſticité du corps.

Epicure nous replonge dans les ténébres avec ſon concours fortuit, & c'eſt alors que l'Amour reſte dans la nuit où la Fable l'a trouvé. Quant à ſes attributs ſinguliers, les atomes & la petiteſſe des élémens, avant l'aſſemblage des maſſes, développent l'énigme de cette enfance imaginaire ; ſa nudité nous peint la décompoſition des molécules. On le repréſente aveugle ; en effet ce premier inſtinct n'eſt qu'un mouvement embarraſſé, ſans ordre & ſans vues : il n'y a que le ſecond pas de la matiere, au ſortir du chaos, qui,

après des eſſors infinis, ait établi cette harmonie & cet arrangement invariable qui nous enchante : ainſi la Providence aſſujettit l'aveugle hazard à ſes deſſeins. Cet arc & ces fléches que ſignifient-elles, ſinon l'influence réciproque des corps qui s'attirent & ſe repouſſent à des diſtances éloignées ? Ne lancent-ils pas leurs rayons imperceptibles, comme autant de fléches, à travers les vuides épars, ou par un milieu tout-à-fait inviſible ? A ce penchant inquiet des atomes qui s'accrochent, rapportez la multiplication & la propagation des eſpeces. De l'antique Amour eſt ſorti le dernier ; c'eſt-à-dire, de l'impulſion univerſelle qui lie le Ciel à la terre ; & de tous les grands corps enſemble, deſcend la ſympathie qui aſſortit les individus pour la réproduction. Cet Amour eſt le fils de Vénus. Car Vénus nous donne une inclination générale pour un autre ſexe, & l'Amour la détermine vers un objet particulier qui nous charme, nous rappelle & nous

entraîne par des reſſorts invincibles à l'union naturelle; ſource intariſſable de joie & de plaiſirs, de bonheur & d'immortalité.

Proſerpine ou l'Ether.

Pluton condamné par le Deſtin à régir les Enfers, comprit que ſon Empire n'avoit rien d'aſſez attrayant, pour engager une jeune Déeſſe à venir partager ſa couche. Cependant il ne pouvoit habiter ſeul le ſéjour des ennuis & de la triſteſſe, il ſe réſolut donc à tenter la voie de l'enlevement. Proſerpine digne par ſa beauté du lit de Jupiter s'occupoit à cueillir des narciſſes dans les prairies de la Sicile; elle ſe ſentit tout-à-coup enlevée par des mains inviſibles, dans un char ténébreux qui la tranſporta d'un clin-d'œil ſous les abyſmes de la terre. Cérès ne voyant plus ſa fille, la cherche vainement, une torche à la main, de contrée en contrée, elle apprit enfin, ou conjectura ce qu'elle

étoit devenue. Elle va toute déſolée la demander à Jupiter, qui touché de ſa tendreſſe, conſent à ce que ſa fille lui ſoit rendue, pourvu qu'elle n'ait encore pris aucune eſpece de nourriture dans les Enfers : condition bien injuſte de la part du Dieu qui l'impoſoit, ſachant qu'elle n'étoit plus poſſible, car il ne pouvoit l'ignorer ſans être aveugle. Proſerpine avoit dejà entamé une pomme de grenade ; & quoiqu'elle n'en eût mangé que trois grains, il fallut recourir à de nouvelles ſupplications pour diminuer la rigueur de l'arrêt. Enfin à force de larmes, Cérès obtint que Proſerpine partageroit l'année entre ſon époux & ſa mere. Pendant les ſix mois qu'elle ſéjournoit avec Pluton, Théſée & Pirithous eſſayerent de la ravir : elle étoit faite pour les enlevemens ; ils deſcendirent ſur un rocher : mais quel fut leur étonnement au réveil, de ſe trouver aſſis pour l'éternité ! Après un ſi funeſte voyage, il n'étoit plus permis de revoir le jour ; cependant Proſerpine,

en qualité de Reine, obtint le privilege d'accorder ſon retour à celui des mortels qui lui porteroit un rameau d'or caché dans l'horreur de la forêt ténébreuſe qui conduit aux Enfers.

Tel eſt l'Ether céleſte qui, pénétrant le ſein de la terre, s'attache aux flancs de ce grand corps, par de vaſtes embraſſemens, pour y répandre le germe de toutes les productions. Image de cet hymen inexprimable, qui enfante la vie de tout ce qui végete ou reſpire, & perpétue ainſi la durée des ſiecles, & des hommes. Cet eſprit divin donne & répand ſa ſubſtance par des fermentations continuelles, principe de la formation & de la diſſolution de tous les corps. Sa nature eſt de s'envoler & d'échapper ſans ceſſe, rien ne peut le retenir, ſi ce n'eſt la violence de l'art. On le voit dans l'écume, où l'air ſemble ſe marier à l'eau, mais c'eſt qu'il y eſt contraint par un mouvement rapide & tournoyant, comme les roues d'un char. Quelquefois il s'enferme dans

les entrailles de la terre où lui ſeul préſide à l'entretien des ſucs; car la terre eſt alors comme morte, inſenſible, aveugle & ſans reſſort. C'eſt dans cette priſon qu'il ſe nourrit des brebis que la mort laiſſe ſur ſon paſſage, lorſque deſcendant du ſigne du Scorpion ſur les ailes de l'Aquilon, elle vient abattre les fruits, dépouiller la campagne de tous ſes ornemens, précipiter les vieillards dans la tombe, & détruire l'ouvrage des tiedes Zéphirs. C'eſt-là qu'il réchauffe & ranime tous les corps pour une nouvelle organiſation : tandis qu'il s'occupe dans les mines à la formation des métaux, il eſt inutile de le ſolliciter à revenir; mais il arrive une ſaiſon plus heureuſe : alors le ſoleil par ſes inſtances & l'importunité de ſes rayons, l'attire ſur la face de la terre où il porte l'abondance & les plaiſirs, cortege de l'abondance, juſqu'à ce que le triſte hyver le rappelle dans ſes cavernes profondes. Car à peine a-t-il étalé ſes charmes & ſes tréſors ſur l'horiſon, qu'il

deſcend

descend & se retire dans sa couche ordinaire, pour y travailler à la régénération. Les esprits les plus actifs qui volent sur la terre, pénetrent quelquefois dans ses retraites pour l'enlever, s'il est possible, & s'unir à cet esprit de vie; mais ils se trouvent retenus en chemin, & pour jamais attachés au premier corps sur lequel ils s'arrêtent. Le rameau d'or est sans doute le grand œuvre des Chymistes, avec lequel ils prétendent rétablir toutes les fortunes, & éterniser la vie des hommes. Merveilleux secret enfoncé dans l'épaisseur des ombres & des ténebres. Mais si cette allusion déplaisoit aux aspirans de la pierre philosophale, on peut y substituer une application moins ingénieuse & plus raisonnable : c'est l'idée de la conservation des corps par les moyens de l'art; chose moins absurde qu'impraticable : on l'a conçue avec quelque apparence de raison & de succès; & si la vanité qui l'a fait imaginer, poursuit l'exécution d'un si rare projet, peut-

être ne ſera-t-il pas auſſi ridicule qu'il le paroît.

Protée ou la Matiere.

Protée étoit l'interprete de tous les ſecrets? l'avenir & l'antiquité n'avoient rien d'obſcur pour ſes yeux perçans. Une grotte étoit l'azyle de ce Dévin, c'eſt-là qu'il rentroit tous les jours, rappellé par la chaleur du midi, pour y compter les veaux marins que Neptune avoit confiés à ſa garde, après quoi il dormoit tranquillement. C'étoit le temps de le ſurprendre; il falloit enchaîner l'oracle, pour lui arracher la vérité. Mais que ne faiſoit-il pas pour échapper à la violence? Il paſſoit ſucceſſivement par toutes ſortes de métamorphoſes, juſqu'à ce que forcé de revenir à ſa premiere forme, il dévoiloit tous les myſteres que le temps dérobe à la curioſité des mortels.

C'eſt la matiere qui ſe peint ſous cet emblême. Elle erre & ſe promene ſous

l'immenſe concavité de la voûte des Cieux, veillant toujours à la conſervation de toutes les eſpeces. Animaux, plantes & minéraux, tout vit par ſes ſoins. C'eſt autour de ces nombreux troupeaux qu'elle épuiſe ſon activité féconde, puis elle paroît s'endormir dans un profond repos. L'ardeur du midi déſigne ce degré de mouvement ou d'action *créatrice*, où étoit la matiere, quand embraſée & fondue, pour ainſi-dire, elle ſe ſépara en eſpeces innombrables, & chaque eſpece en individus diviſibles preſqu'à l'infini. Juſqu'ici la nature eſt repréſentée dans toute ſa liberté, conduiſant l'amas prodigieux de tous les êtres. Un Philoſophe vient, inquiet d'un phénomene qu'il a découvert par l'obſervation, ou d'une vérité qu'il entrevoit dans les combinaiſons d'un ſyſtême; il ſollicite la nature, elle ſe refuſe; il la preſſe & l'empriſonne dans le creuſet ou les fourneaux; & c'eſt après avoir parcouru le cercle de ſes métamorphoſes, & s'être changée en eau, en fu-

mée, en pouſſiere, en caillou, qu'elle ſe montre dans l'analyſe, telle qu'elle étoit avant la compoſition : car l'alambic eſt comme une eſpece de matrice où chaque partie reprend ſa forme naturelle. C'eſt alors que le Philoſophe connoiſſant toutes les extrémités des opérations de la matiere, & ſuivant tous les progrès de la formation & de la *diſſolution*, voit la route qu'elle a tenue dans l'immenſité des ſiecles paſſés, & la route qu'elle tiendra dans l'éternité des temps.

Dédale ou les Arts.

Dédale fut l'homme le plus admirable & le plus déteſtable de ſon ſiecle, car l'envie lui fit immoler bien des rivaux, comme s'il ne lui ſuffiſoit pas de les ſurpaſſer. Exilé de ſa patrie, il trouva de l'appui chez les Rois étrangers & dans la plupart des villes, où la réputation de ſes talens l'avoit fait connoître. Il travailla pour la gloire des Princes qui l'avoient accueilli ; il em-

bellit les temples des Dieux, il enrichit de vaſtes Palais, de ſes inventions. Mais ſon génie dévoué au crime, ſe ſignala ſur-tout par des chef-d'œuvres d'infamie. L'attentat inoui de Paſiphaé & ſon fruit exécrable furent l'ouvrage de ſon induſtrie. Le Minotaure parut, il voulut cacher ce monſtre de brutalité, mais par un nouveau crime : il imagina le labyrinthe, où il recela toutes les abominations de la nature : car la pudeur n'avoit point eu de part à ſes précautions. Cependant pour fournir quelques remedes au crime, après en avoir fabriqué les inſtrumens, il inventa ce fameux fil qu'Ariane eut la foibleſſe de prêter à Théſée, pour ſortir du labyrinthe. Minos pourſuivit ce mauvais génie avec une rigueur digne de l'équité d'un grand Légiſlateur; mais le ſcélérat eut le bonheur de lui échapper, ſon art & ſa renommée lui procurant des reſſources par-tout. Enfin victime de ſes inventions, il périt, comme ſon fils, dans la mer Egée.

Cette parabole n'a pas beſoin d'interprete. On y voit le cours des paſſions, des crimes & des malheurs attachés au génie. Quand un Artiſte habile a mérité les applaudiſſemens & la haine de ſes concitoyens, on punit encore l'Etat, en l'exilant; car il ne manque pas d'aſyles que la curioſité ou l'émulation des peuples voiſins lui ouvrent de toutes paris. Il ſe ſauve ſur cette opinion généralement répandue; qu'un grand homme eſt toujours, dans ſa patrie, au-deſſous de ſon mérite. Le monde profite de quelques inventions; mais combien de découvertes pernicieuſes, fatales influences du génie! L'art ne ſemble-t-il pas s'être plutôt exercé à la deſtruction du genre humain, qu'à perpétuer ſa félicité? Tant d'armes, tant d'inſtrumens de guerre, tant de poiſons mêlés parmi les remedes, que de ſecours prêtés à la mort, pour dépeupler la terre! épouvantables monumens de ces eſprits créateurs. S'ils rencontrent par hazard, & peut-être

contre leur intention, un nouveau moyen de vivre & de jouir, n'en font-ils pas auſſi-tôt un labyrinthe inexplicable par le myſtere dont ils le couvrent, & par le prix énorme qu'ils y attachent; enſorte que les ſecrets de la pharmacie ne ſont que les rançonnemens de l'avarice. Le luxe & la débauche puiſent dans l'invention des Artiſtes des rafinemens que la Politique eſt tôt ou tard obligée d'interdire; mais, comme dit Tacite, en parlant des Charlatans de ſon ſiécle, il y a une eſpece de gens que l'Etat a beau chaſſer, quand la nation les retient. Heureuſement la vanité de ces Arts corrupteurs, les fait évanouir plus sûrement que la perſécution des Loix. Car le libertinage enfin déſabuſé de ces remedes qu'on promettoit à ces excès, & ſur la foi deſquels il avaloit le poiſon de la débauche; l'homme ratrappe ſa raiſon & ſes mœurs au prix de ſa ſanté.

Le Styx ou les Traités.

Les Dieux juroient par le Styx ; c'étoit un fleuve qu'on ne repaſſoit jamais. Auſſi le parjure, après ce terrible ſerment, excluoit la Divinité ſacrilege de la table de Jupiter.

La néceſſité repréſentée par ce fleuve fatal, eſt le ſeul nœud qui lie les Rois. Tous les autres droits de la naiſſance, de la religion, de la reconnoiſſance, de l'honneur même, ſont de foibles barrieres que l'ambition briſe toujours. Il eſt ſi aiſé à un homme qui ne rend compte à perſonne de ſes volontés, d'interpréter à ſon gré la foi des Traités, & de couvrir ſes infractions du plus beau voile. Iphicrate avoit raiſon de dire aux Lacédémoniens, que l'unique garant de leur fidélité envers les Athéniens, ſeroit l'impuiſſance de leur nuire. Si la couronne ou la vie d'un Prince n'eſt en danger par la rupture, on ne doit pas compter ſur ſa parole.

Acheloüs ou la Guerre.

Hercule disputoit Déjanire avec Acheloüs. Un combat devoit décider auquel des deux cette beauté tomberoit en partage. Acheloüs se prépare, & après avoir essayé plusieurs métamorphoses, il se présente enfin à son rival sous la forme d'un taureau menaçant & qui frémit de rage, attendant le premier coup. Hercule avoit dompté tant d'autres monstres, il rompt une corne à celui-ci; Acheloüs la lui redemande; & pour l'obtenir, lui donne en dédommagement celle de la chévre Amalthée, qui étoit la corne d'abondance. Qu'arrive-t-il dans la guerre? beaucoup de préparatifs d'un côté pour se défendre; on fortifie les places, on redouble les garnisons, on coupe les ponts, on garde les défilés, on dépeuple la campagne, on remplit les greniers: l'ennemi vient à la tête d'une armée ou d'une flotte, il fait un siége,

on livre une bataille, & tout cet appareil de défenſe ſe diſſipe ; un boulevard des frontieres emporté, tout plie & pour le ravoir, il faut céder de vaſtes pays au vainqueur. Tel eſt l'avantage de la puiſſance qui attaque.

Typhon ou la Rebellion.

Junon indignée de n'avoir pas eu de part à la naiſſance de Minerve, & voulant ſe venger des mépris de Jupiter, fatigua tout le Ciel, pour en obtenir un fruit qui n'appartint qu'à elle. L'Olympe y conſentit, elle frappa la terre, & Typhon ſortit de ſes entrailles. Cet horrible monſtre nourri par un ſerpent, devint bientôt un géant qui eſſaya ſes premieres forces contre Jupiter, il vint à bout de vaincre le Dieu, tranſporta ſon captif ſur ſes épaules dans un affreux déſert, lui coupa les pieds & les mains, qu'il eut ſoin d'emporter avec lui comme un trophée. Il n'en jouit pas long-temps, Mercure at-

teignit le ſcélerat, lui arracha ſes dépouilles encore ſanglantes, & rétablit Jupiter dans ſon premier état. Jupiter attaque le monſtre, le bleſſe d'un trait de foudre ; & ſon ſang empoiſonné couvrit auſſi-tôt la terre de ſerpens ; il fuyoit encore, quand ſon vainqueur l'arrête en l'accablant ſous le poids du Mont Æthna.

C'eſt ici l'image des ſéditions qui arrivent dans une Monarchie. Les Rois, quoique ſubordonnés aux Loix fondamentales de l'Etat, confondent ſouvent le pouvoir légitime avec le pouvoir arbitraire, & donnent à leurs caprices toute la force de leurs volontés ; au mépris de leur Conſeil, du Sénat & de tous les Ordres de leur Empire. Alors le peuple forme auſſi des entrepriſes, & de concert avec la nobleſſe, il enfante des rumeurs ſourdes qui éclatent bientôt en des ſéditions ouvertes. C'eſt un monſtre à cent têtes qui, par autant de bouches enflammées, vomit l'incendie dans les provinces, ſes mains

de fer mettent tout en ſang, la rebellion vole juſqu'à la Capitale; & le Monarque n'étant plus en ſûreté dans ſa Cour, cherche un aſyle ſecret où ſon autorité languit & diſparoît, juſqu'à ce que des paroles de paix, de modération & d'équité lui redonnant ſa véritable force, il puiſſe déſarmer & confondre les rebelles qui oſeroient encore lui tenir tête.

Endymion, ou le favori.

Endymion couchoit dans une grotte ſous d'énormes rochers. C'eſt-là que Diane deſcendoit ſouvent, comme pour lui dérober, à la faveur du ſommeil, de tendres baiſers qu'il n'eût pas eu ſans doute la cruauté de refuſer. Elle prenoit ſoin de l'endormir elle-même; & de peur que ſon amour ne causât quelque dommage à l'innocent berger, elle veilloit ſur la proſpérité de ſon troupeau, enſorte que ſous la garde favorable de la Déeſſe, il devint le

plus nombreux & le plus brillant de toute la contrée.

Les Princes doivent prendre ces précautions avec leurs confidens. Obligés de se livrer à quelqu'un, ce n'est point à des esprits inquiets & curieux de leurs secrets qu'ils s'ouvriront, mais plutôt à des cœurs simples, en qui la candeur habite avec la modestie, incapables de trahir les mysteres qu'on leur révele, & d'abuser de la confiance de leur maître, pour leur élévation. Loin d'épier avec indiscrétion des démarches que l'on doit respecter en silence, ils ferment les yeux, & paroissent se prêter à la faveur, plutôt que s'empresser après elle. C'est avec eux qu'un Roi peut descendre de la Majesté du Trône, & s'abaisser jusqu'à une espece de familiarité. Tel étoit Tibere qui fuyoit les regards malins des courtisans trop éclairés, & déposoit sa dissimulation à l'égard de ceux qui n'en avoient point. Tel étoit Louis XI, le Prince le plus clair-voyant & le plus impénétrable.

Mais un Monarque adroit, de peur de faire éclater ſes ſecrets avec ſa faveur, ménage ſi bien les intérêts de ſon favori, que ſa fortune augmente, & s'embellit imperceptiblement. S'il accorde trop dans les commencemens, que lui reſtera-t-il à donner dans la ſuite ? Un favori doit ſe contenter de ſon crédit & de l'amitié de ſon Prince, ſans exiger de lui des honneurs extraordinaires qui le rendroient odieux.

Actéon & Penthée, ou la curioſité.

Actéon vit Diane au ſortir des bains, & ſes propres chiens le dévorerent. Ceci regarde les Courtiſans aſſez téméraires pour oſer percer dans l'ame des Rois, & ſur-tout aſſez malheureux pour avoir découvert leurs foibles. A peine ils ont dévoilé le funeſte ſecret, que la haine prépare leur diſgrace ; ils l'attendent dans l'alarme ; enfin le coup éclate, & leurs propres cliens, ceux-mêmes qu'ils nourriſſoient à leur ſuite, engloutiſſent cette proie de l'infortune.

Penthée voulut ſonder les myſteres de Bacchus, & le voilà tellement rempli de ſes fureurs, que tous les objets ſe multiplient à ſes yeux; il croit voir deux ſoleils, Thebes ſe reproduit, il la trouve toujours ſur ſes pas, & il n'y arrive jamais.

N'eſt-ce pas vous, Philoſophes, qui, par les ſecrets de la nature, prétendez vous élever aux myſteres de la Religion, & oppoſer les ouvrages de la Divinité contre ſes décrets. Bientôt un vertige inquiet s'empare de votre raiſon, vos yeux troublés voient pluſieurs ſoleils & pluſieurs mondes. Le déréglement de votre eſprit paſſe dans votre conduite. Méchans, ou vertueux, au gré de vos opinions flottantes & mobiles, ou plutôt réduits au dernier inſtinct qui vous agite, vous livrez & le monde & vos actions aux bizarreries du hazard.

Caſſandre, ou la Moroſophie.

Caſſandre avoit enflammé le cœur

d'Apollon : elle éludoit ſes déſirs, ſans rebuter ſes eſpérances. Mais ſa curioſité exigeoit, avant de ſatisfaire celle d'Apollon, que ce Dieu lui accordât la faveur de connoître & de prédire l'avenir.

A peine eut-elle obtenu ce ſecret de ſa complaiſance, que ſes détours ſe changerent en refus déclarés. Le Dieu déſeſpéré ne pouvant retirer ſes dons, les rendit inutiles : & laiſſant à l'infidelle Prêtreſſe l'avantage d'annoncer la vérité, il ne lui donna pas le talent de la perſuaſion. Elle eut beau prédire la ruine de Troie, perſonne n'ajoûta foi à ſes oracles.

Tel eſt le mauvais ſort de ces caracteres vertueux, qui prenant les inſtigations d'une fiere liberté pour l'inſpiration de la ſageſſe même, donnent de bons conſeils, & ſuivent leur goût pour la vérité, ſans attendre le moment favorable de la placer : parce qu'ils n'entendent ni le ton de leur ſiecle, ni la ſcience des conjonctures, ils dérangent l'harmonie, achevent de renverſer ce

qui penchoit, & ne ſont reconnus pour de profonds Politiques, que par la vérification de leurs ſiniſtres préſages. Caton d'Utique avoit ſagement prévu la ſervitude de Rome, & la tyrannie des Céſars ; mais comme il l'annonçoit en Dieu qui tonne & menace, & non en citoyen que ſa tendreſſe alarme, il ne fit que hâter la chûte de ſa patrie. Caton eſt admirable, diſoit Ciceron, il voit le bien, il le ſent. Mais pourquoi s'imagine-t-il parler à la République de Platon, tandis qu'il a affaire au vil troupeau de Romulus ?

Prométhée, ou l'Homme.

Prométhée avoit fait une ſtatue de boue, aſſez belle, s'il n'y avoit pas mêlé un levain, compoſé du fiel de l'aſpic & de l'écume du lion. Il voulut animer cette maſſe inſenſible ; le feu du Soleil étoit propre à ſon deſſein : il le dérobe aux cieux, & donne la vie à l'homme qui ſe plaint auſſi-tôt aux Dieux de

ce préſent fatal, comme ſi ſon premier ſentiment eût été celui du malheur. Jupiter écouta l'accuſation intentée contre Prométhée, & pour nous dédommager de l'effet de ſon larcin, avant de le punir, il le répare par un bienfait capable d'adoucir les peines de l'exiſtence, c'étoit le don de rajeunir. L'homme enchanté de ſon bonheur, ſans en connoître le prix, charge un âne de ce fardeau. La bête preſſée en chemin d'une ſoif ardente, s'arrête au bord d'une fontaine que gardoit un ſerpent, & lui céda pour un peu d'eau la charge qu'il portoit; car le ſerpent ne la laiſſa boire qu'à cette condition. Prométhée vengé de l'injuſtice des hommes, par la perte qu'ils venoient de faire; quand il les vit réduits au premier état où ils étoient en ſortant de ſes mains, ſe réconcilia d'abord avec eux, mais ne le pardonna pas à Jupiter; & pour mieux l'outrager, prit le moment d'un ſacrifice. Il immole deux taureaux, enveloppe toute la chair des deux victimes ſous une peau,

tous les os ſous l'autre, & donne le choix au Maître des Dieux. Jupiter vit cette impudente fourberie; mais afin de faire mieux éclater ſon reſſentiment, il diſſimula; & comme s'il eût été dupe d'un mortel, il préféra l'offrande la moins acceptable. Cependant il ne tarda pas à décharger ſa colere, & le poids en retomba ſur tout le genre humain: il ordonne à Vulcain de forger une femme; elle avoit tous les dons de la beauté, chaque trait marquoit un préſent des Dieux, dont elle étoit l'image. Juſques-là tant de bienfaits n'annonçoient point, ce ſemble, de vengeance; enfin Pandore fut renvoyée avec une boëte fatale où l'eſſaim des maux étoit empriſonné. Prométhée fut le premier, à qui elle s'offrit avec ces graces ſéduiſantes qui déconcertent la ſageſſe; il regarda la femme, & ne toucha point à la boëte. Epiméthée moins ſoupçonneux, ou plus enyvré des charmes de Pandore, ouvre ſa boëte, plein d'impatience & de curioſité; les crimes & les peines,

tous les fléaux de la nature s'envolent auſſi-tôt & couvrent la face de la terre, il eut beau vouloir retenir ce débordement des maux, il ne reſta que l'eſpérance au fonds de la boëte. Prométhée avoit été puni dans ſon ouvrage, il devoit l'être encore dans ſa perſonne. Jupiter rappella tous ſes crimes, entr'autres ſon attentat ſur Minerve, & le condamna à des tourmens perpétuels. Un vautour attaché ſur ſon cœur, ne lui donnoit point de relâche; & de peur que ſon ſupplice n'eut un terme, ſes entrailles renaiſſoient chaque nuit, pour être inceſſamment dévorées. Cependant Hercule, après bien des années, parvint au Mont Caucaſe, tua l'oiſeau rongeur à coup de fleches, & délivra Prométhée. On inſtitua la fête des torches, en l'honneur de ce réparateur du genre humain. On s'aſſembloit pour courir avec des flambeaux; celui qui laiſſoit éteindre le ſien, ſe retiroit des jeux, & la victoire reſtoit au premier qui portoit ſa torche allumée au bout de la carriere.

Voilà tout l'homme. Son ame eſt une émanation de cet eſprit moteur qui vivifie l'univers. On diroit qu'il eſt le terme & le centre de ce monde, tant il y a ſu tout aſſujettir à ſes beſoins ou à ſes plaiſirs ; la terre ſemble ne ſe couvrir de plantes & d'animaux, que pour ſon uſage ; le ſoleil ſemble ne luire que pour lui, les aſtres ne rouler qu'à ſes ordres, la nature enfin ne s'occuper dans ſes fonctions que des intérêts de l'homme ; il eſt lui-même un compoſé de tous ſes ouvrages, un abrégé de tous ſes ornemens. Mais ce qui va diſſiper l'enchantement de cette illuſion, c'eſt la miſere de ſa naiſſance, la foibleſſe & la nudité qui l'accompagne, il n'a de ſecours que dans ſes larmes, ni d'eſpoir que dans la compaſſion qu'excite ſon indigence. Si la nature l'abandonnoit !.... Mais non, l'inſtinct ſon premier guide, veille à ſa conſervation. A peine l'ingrat a ſenti l'impreſſion des bienfaits du Ciel, qu'il ſe plaint de ſa condition : il accuſe l'Auteur de ſon

exiſtence; & le Ciel, loin de s'irriter, accorde à ſes murmures tout ce qui lui manque, en lui donnant l'induſtrie de ſe le procurer, par la voie de la réflexion & de l'expérience. La main eſt ſon principal inſtrument, & le feu comme le premier des élémens, parce qu'il préſide à preſque toutes les opérations de l'art. La religion devroit être l'expreſſion de ſa reconnoiſſance, mais l'hypocriſie ſe mêle à ſes offrandes. Il ſemble vouloir en impoſer à la Divinité; & tandis qu'il l'invoque à grands cris, qu'il s'immole tout entier en apparence, ſon cœur dément le ſacrifice; il n'offre que la dépouille de la victime, ſes dehors trompent tous les yeux, excepté l'œil qui ſonde les ténebres de la méchanceté. Bientôt après il s'attaque à la ſageſſe de Dieu-même, & prétend ſoumettre ſes décrets au tribunal des ſens & de la raiſon. C'eſt alors que la juſtice infaillible le livre à ſes paſſions. La volupté s'empare de ſon cœur, il la reçoit comme le plus chéri de tous

les dons céleſtes ; mais que de maux elle traîne à ſa ſuite, ſans parler des douleurs qui l'accompagnent ! Eh ! n'eſt-ce pas de cette ſource de corruption & de plaiſir que ſont ſorties les peſtes qui affligent le cours de la vie humaine ; les guerres qui déſolent les Empires & tant de révolutions qui ont bouleverſé la face de la terre ? Heureuſement la contagion ne ſe répand pas dans toute ſon étendue, & tandis que la foule du genre humain, la plus imprudente, ne ſonge qu'à ſatisfaire la curioſité du mal qui la preſſe, qu'on ſavoure les douceurs du plaiſir, ſans s'inquiéter de l'amertume qui vient après, ou peut-être qu'on ſe repait de vaines eſpérances qui, comme des ſonges légers, charment le ſommeil de la vie ; les autres rejettent les ſollicitations de cette enchantereſſe. Mais pour être plus ſage, on n'en eſt pas plus heureux. Que de goûts délicieux la raiſon nous fait ſacrifier ! & les remords importuns, & les ſombres réflexions, & les agitations perpétuelles de la for-

tune ! En proie au ſoulevement des paſſions, à la tyrannie de la vertu, mille penſées inquietes & chagrines, la crainte des hommes, la vanité, l'intérêt, la réputation, autant de vautours qui déchirent un cœur attaché à ſes réſolutions. S'il a des intervalles paſſagers de conſolation, la treve eſt bientôt rompue ; & ſes ennemis toujours prêts viennent l'attaquer avec un redoublement de forces. Il n'y a qu'une conſtance infatigable, comme celle d'Hercule, capable de ſurmonter tant de travaux. Telle eſt cette intrépidité d'ame qui voit tous les événemens du même œil, reçoit les faveurs & les coups du ſort ſans aucune altération, & cette magnanimité qu'on a toujours appellé Philoſophie, parce qu'elle vient moins d'une indifférence naturelle, que de l'habitude de contempler les orages de la vie & les viciſſitudes de la fortune.

Un Chrétien pourroit bien entrevoir dans cette fable des alluſions aux myſteres de ſa créance ; mais c'eſt porter une

une lumiere profane à l'Autel du Dieu de ſainteté.

Il ſeroit encore plus naturel d'y trouver des rapports avec l'étude de la Philoſophie. On y verroit que le rajeuniſſement n'eſt autre choſe que l'art de renouveller la vie de l'homme par les ſecrets de la nature ; mais qu'on les a perdus ces ſecrets, en les confiant à une expérience lente & peu réfléchie ; qu'on doit cependant beaucoup plus attendre, en fait de découvertes, des yeux de l'obſervateur ſans génie, que de l'imagination des raiſonneurs.

Les jeux inſtitués pour honorer la mémoire de Prométhée, nous rappelleroient que les Arts ne peuvent arriver à leur perfection, que par le concours des Philoſophes de pluſieurs ſiecles ; que les eſprits les plus bouillans perdent de vue la lumiere qu'ils tenoient, & que le flambeau de leurs ſyſtêmes s'éteint par la précipitation de leur courſe. On concluroit donc qu'il faut rallumer cette émulation, ou plutôt cette ardeur gé-

nérale d'étudier la nature ; & tous les partis qu'une ambition puérile a juſqu'ici diviſés, ſe réuniſſant pour combiner enſemble les réſultats de l'obſervation & de la réflexion, on parviendroit enfin au but de la Philoſophie, qui eſt la vérité, l'utilité, le bonheur des hommes.

Dioméde ou le Fanatiſme.

Dioméde étoit protégé de Pallas, elle lui inſpira l'audace d'attaquer Vénus ; car non plus que Junon, elle n'avoit pas oublié le triomphe de ſa beauté ſur le mont Ida. Dioméde affronte Vénus, & la bleſſe. On peut juger après cela quel avantage il eut ſur les Troyens qui n'étoient que des hommes. Mais ſon attentat crioit vengeance, & ce fut dans ſa patrie, au milieu de ſa famille, qu'il éprouva les coups inviſibles, de ſon ennemie. Obligé de chercher un aſyle en Italie chez des Etrangers, il y fut reçu avec les honneurs les plus

éclatans, juſques-là qu'on lui érigea des ſtatues comme vainqueur des Dieux. Malheureuſement la colere de Vénus le pourſuivoit, il traîna chez Daunus les calamités qu'il avoit apportées dans ſon propre palais. Ce Roi voyant ſon pays en proie à la déſolation, ſentit bien qu'il avoit reçu l'ennemi du ciel : pour appaiſer les Dieux, il ſe hâta de leur ſacrifier leur victime ; & faiſant paſſer les droits de la Religion ſur ceux de l'inviolable hoſpitalité, non content d'abattre les ſtatues de Dioméde, il le maſſacra lui-même impitoyablement. Ce fut encore un crime de pleurer ſa mort, & ſes compagnons, au milieu de leur deuil, furent changés en cygnes.

Tel eſt l'abus du Fanatiſme que les Payens ne connoiſſoient gueres, parce que leurs Dieux n'étoient pas jaloux d'un Culte unique. Quand on attaque une ſecte, non avec les armes perſuaſives de l'exemple & de la raiſon, mais par le fer & le feu, ſans doute on ſe croit autoriſé d'en-haut par la ſageſſe

même : cette horreur ſacrée de l'impiété trouve un appui dans le peuple ennemi de la modération, il préconiſe les fureurs du zele & met au rang de ſes Dieux le tyran des infideles. Mais cette apothéoſe dure auſſi peu que l'illuſion qui l'a formée ; on ſe détrompe, on ſe relâche de cet acharnement, la tolérance vient, ou peut-être la ſecte accrue par ſes martyrs, devient à ſon tour redoutable à ſes perſécuteurs, & il ne leur reſte plus que la haine & le mépris de ceux qui les encenſoient. Juſte ſalaire d'un zele abominable qui ſeme la trahiſon dans les familles, où l'on voit le pere & le fils le bras levé pour s'entr'égorger. C'eſt alors que la piété ſacrilege ſe fait un devoir de fouler aux pieds l'humanité, & que la compaſſion ſemble devenir un crime. Dans ces temps de vertige, on voit les hommes courir à l'échaffaut avec des tranſports de joie ; leurs diſcours ſemblables au chant du cygne, ont un charme impérieux ſur tous les cœurs ; on reçoit

leurs ſoupirs, on embraſſe leurs chaînes, on bénit leur mort comme un triomphe.

Les Syrenes ou les Plaiſirs.

Les Syrenes étoient filles d'Achéloüs & de Therpſicore. Elles avoient des ailes ; mais ayant eu la témérité de combattre avec les Muſes, celles-ci leur couperent les plumes & s'en firent des couronnes. Auſſi depuis ce temps les Divinités du Parnaſſe parurent toutes, excepté la mere des Syrenes, avec des ailes à la tête. Ces Nymphes enchantereſſes habitoient des iſles délicieuſes, où elles eſſayoient d'attirer les vaiſſeaux par la mélodie de leurs chants. Les cruelles endormoient les paſſagers, pour les dévorer. Elles avoient immolé un ſi prodigieux amas de victimes, que la campagne paroiſſoit au loin couverte d'oſſemens blanchis ; perſonne n'échappoit au charme de leur voix qui attaquoit tous les cœurs par l'endroit

foible & ſenſible. Il n'y eut qu'Ulyſſe & Orphée qui ſe ſauverent de leurs piéges ; l'un après s'être bouché les oreilles avec de la cire, ſe fit encore attacher au mât de ſon vaiſſeau ; l'autre eut recours aux ſons tout-puiſſans de ſa lyre conſacrée à la gloire des Dieux ; & par la ſupériorité de ſon harmonie, il effaça la funeſte impreſſion de leurs chants.

Les plaiſirs naiſſent au ſein de l'abondance & de la joie. Les paſſions leur prêtent des ailes, pour enlever l'homme à lui-même. Mais la raiſon & l'étude modérent ces tranſports fougueux. La Philoſophie apprend à mépriſer l'amorce des voluptés, elle annoblit & tranſporte l'ame par la ſublimité de ſes conſidérations ; & lui fait prendre ſon vol juſqu'aux cieux, donnant des ailes à toutes ſes penſées. Elle ne laiſſe ſur la terre que cette poéſie voluptueuſe, mere des vers amoureux, enfantés dans l'yvreſſe des feſtins & d'une tendre extaſe, délices rafinés dont Pétrone

assaisonna ses derniers momens, attendant que la mort le surprît dans les bras des amours, tout couronné de roses & de myrtes reverdis.

Les plaisirs habitent dans une isle, c'est-à-dire, loin de la foule & du tumulte. C'est dans ces solitudes enchantées, que les passions douces élevent une voix séduisante : on l'écoute, on s'en laisse charmer ; le cœur s'amollit, le penchant gagne, on succombe ; on se releve pour retomber encore, l'ame se plonge toute entiere dans le péril qu'elle goûte, elle s'endort, elle est perdue, ni ses propres chûtes, ni les fameux naufrages n'ont pu la retenir, & l'éloigner de l'écueil où elle va périr. Il y avoit pourtant des remedes dans la sagesse, qui lui eût appris à fermer l'oreille à la séduction ; à fuir l'occasion, soit qu'elle naisse du mauvais exemple, ou de l'oisiveté & des ennuis qui l'accompagnent ; à regarder d'un œil de pitié la folie des amans qui se laissent captiver, souvent par

des objets qu'ils mépriſent ; à ſentir enfin les ridicules d'une paſſion honteuſe : car l'amour n'eſt jamais grand, s'il n'eſt pas vertueux ; mais quand la vertu s'y mêle, alors tous les ſacrifices tiennent à l'héroïſme ; & la même action qu'on appelle baſſeſſe dans une ame foible & commune, devient un excès de généroſité dans un cœur inſpiré par le véritable honneur.

Néméſis, ou les Retours du ſort.

Néméſis, fille de l'océan & de la nuit, étoit redoutable, même aux heureux. Elle avoit des ailes, une couronne ; elle étoit montée ſur un cerf, tenant la lance d'une main, & de l'autre une bouteille. Son nom ſignifie la fatalité. Elle avoit ſoin de punir l'inſolence de la proſpérité ; & même, afin de prévenir l'enflure & les autres vices qui l'accompagnent, elle mêloit à ſes joies quelques ſujets de triſteſſe.

Les viciſſitudes de la fortune & les

deſſeins ſecrets de la providence ſont repréſentés par l'océan & la nuit. Néméſis a des ailes, car la fortune arrive & diſparoît d'un jour à l'autre. On ne peut prévoir ſes faveurs, ni détourner ſes diſgraces. Sa couronne eſt ſur la tête du peuple, quand il triomphe de l'abaiſſement des richeſſes & des grands. Sa lance frappe & renverſe ceux qu'elle veut châtier.

Mais cette bouteille eſt le miroir qu'elle préſente ſans ceſſe, aux yeux de ceux qu'elle ménage. Eh ! quel eſt l'homme à qui la mort, les maladies, les trahiſons, & mille accidens étrangers ne retracent ſouvent les plus affreuſes images ; comme ſi les mortels ne pouvoient être admis à la table des Dieux, que pour leur ſervir de jouet ? Quand on ſe rappelle tous les chagrins domeſtiques qui traverſerent la proſpérité d'Auguſte, il faut bien adorer le pouvoir d'une Divinité qui frappe ſur les Rois, comme ſur des victimes ordinaires. Le cerf eſt le ſymbole

d'une longue vie ; la jeuneſſe qui meurt avant le temps, échappe ſeule aux révolutions du ſort ; mais le vieillard ne mourra point, ſans avoir eſſuyé quelques revers.

Narciſſe, ou l'Amour-propre.

Narciſſe étoit beau, mais plein de cet orgueil qui fait haïr la beauté ; devenu déſagréable à tout le monde, & ne ſe plaiſant qu'avec lui-même, il habitoit les bois & les montagnes déſertes. Echo ſeule énivrée des charmes de Narciſſe, preſqu'autant que Narciſſe, affectoit de le ſuivre par-tout, elle le voyoit chaque jour, à l'ombre d'un berceau, ſur le bord d'une fontaine, ſe contempler dans un miroir liquide, & s'adorer ſans ceſſe. Enchanté de ſon image, il repaſſoit tous ſes traits qui faiſoient les plus profondes bleſſures dans ſon ame. Enfin ravi d'amour & d'admiration pour celui qu'il voyoit, il demeura pour toujours attaché ſur

les bords de cette onde enchantereſſe qui le reproduiſoit éternellement à ſes yeux. Echo cherchoit encore Narciſſe ; elle ne vit plus qu'une fleur, qui fut depuis l'avant-couriere du printemps.

L'amour-propre ne fut jamais mieux peint. La jeuneſſe idolâtre de ſes talens, de ſes graces, & de tous ſes avantages, eſt ordinairement fiere, dédaigneuſe, inſolente : comme elle s'expoſe à eſſuyer des rebuts, parce qu'elle n'attend que des careſſes, elle eſt ſouvent réduite à vivre iſolée, avec le petit cercle de flatteurs que l'intérêt ou l'illuſion raſſemble autour d'elle, pour applaudir à ſa folie. C'eſt au milieu de cette Cour infidele, que l'enfant de la Fortune, ou des Muſes, acheve de ſe perdre, & qu'il ſe plonge dans une molle indolence, où les charmes de l'eſprit, & toutes les forces de l'ame s'éteignent & diſparoiſſent. Auſſi la ſaiſon des talens frivoles eſt déja paſſée, quand l'âge de la gloire & de la ſolide réputation arrive.

Vulcain, ou l'Artifice.

Vulcain vouloit ſe conſoler des mépris de Vénus, auprès de Minerve ſa rivale ; comme il ne put rien en obtenir par la ſéduction, il eſſaya la violence. Erichthon fut le fruit de ſes aſſauts, auxquels il parut bien que Minerve avoit réſiſté ; car ce n'étoit qu'un homme à demi formé, dont la figure & la taille aſſez avantageuſe d'ailleurs, ſe terminoit par une queue de ſerpent. Mais pour cacher cette difformité, il inventa les chars, & trouva par ce moyen le ſecret d'éblouir.

Ainſi la laideur ſe voyant rebutée de la nature, oſe lui faire violence, & par des apprêts étudiés, maſque les taches, compoſe des graces, & ſauve encore les apparences d'un homme ſur le fond d'un monſtre ; enſorte qu'à l'aide des parures & des ornemens poſtiches, Therſite eſt un Adonis, Hécube devient une Léda. Enfin un char eſt le dernier retranchement, où l'on peut eſ-

quiver le ridicule, & braver encore la beauté qui n'auroit pas un théâtre aussi commode pour s'étaler.

CHAPITRE IV.

Pensées & Vues générales, ou Récapitulation.

AVANT-PROPOS.

JE me connoissois à peine, & je me sentis né pour le bonheur du genre humain. Je regardai le bien de la patrie comme un objet de droit public, dont un secret instinct, & peut-être mes talens, me faisoient un devoir particulier. Dans le dessein de remplir cette unique ambition, je trouvai qu'il n'y avoit point de moyen plus sûr ni plus facile, que l'invention & la perfection des arts. Qu'on parcoure l'histoire, les premieres apothéoses ont été faites pour les inventeurs; la terre les

adora comme ſes Dieux viſibles. Les fondateurs des Empires, les ſages Légiſlateurs, les Deſtructeurs de la tyrannie n'eurent que des autels, où les autres avoient des temples; leur nom paſſager qui devoit périr avec le fruit de leurs travaux, ne franchit point les limites de leur Empire & de quelques ſiécles : l'invention obtint ſeule une recommandation univerſelle ; & parce qu'elle avoit travaillé pour l'éternité, ſa gloire fut immortelle, ainſi que ſes bienfaits.

J'ai donc penſé que, ſi quelque génie étendu, pénétrant, infiniment capable, jettoit un nouveau jour ſur l'empire des découvertes, pour en agrandir les frontieres ; ſi le globe intellectuel des ſciences & des arts pouvoit s'arrondir ſous ſa main ; s'il éteignoit la fureur des ſyſtêmes, pour y ſubſtituer celle des expériences ; ſi cet eſprit naturaliſé, pour ainſi dire, avec la vérité, par le don de l'aimer & de la ſentir, ſaiſiſſoit toutes les nuances qui

diſtinguent les objets de notre connoiſſance, & ce point de vue qui les raſſemble tous ſous un rapport uniforme & conſtant ; s'il joignoit heureuſement à la curioſité de s'inſtruire la patience de douter, au goût de la réflexion, des ſentimens de lui-même tout-à-fait déſintéreſſés ; cet homme mériteroit ſans doute la reconnoiſſance de la poſtérité, comme le vengeur de la foibleſſe humaine, & le reſtaurateur de nos véritables forces.

Une éducation conforme à ma naiſſance, m'avoit d'abord jetté dans des études purement civiles ; j'étois imbu de ces préjugés qu'on inſpire à la jeuneſſe. Qu'il faut prendre un état & ſe faire jour dans quelque carriere ; j'étudiai les loix, & je cherchai des protecteurs qui fuſſent mes amis, toujours éloigné de la baſſeſſe qui rampe ou qui flatte ; c'eſt ainſi que je courois à mon avancement, mais pour l'employer aux beſoins de mes concitoyens. Le bien des hommes étoit tellement ma paſſion,

que prévoyant combien l'étude des ſciences profanes borneroit les ſervices que je pouvois rendre à l'humanité, puiſqu'ils ne s'étendroient pas au-delà de cette vie étroite & paſſagere, je me ſentis animé par le zele de la Religion, qui éprouvoit alors des ſchiſmes dans toute l'Europe, à travailler au ſalut des ames. Mais cette pieté fut ſoupçonnée d'ambition. Mon âge & ma ſanté chancelante, tout m'avertit qu'il n'étoit plus temps d'embraſſer un autre genre de vie, & que je m'étois mépris en abandonnant les moyens que j'avois en main, pour en ſuivre de fort incertains, parce qu'ils dépendent du caprice & de la perverſité des hommes. Je reviens donc à ma Philoſophie : elle ſeule peut remédier aux troubles qui vont déſoler l'empire des ſciences. Ce n'eſt pas qu'on doive craindre une ſeconde irruption des Barbares à moins que l'Eſpagne ne prenne de telles forces, qu'elle vienne à ſubjuguer toutes les nations & à tomber

enfin elle-même ſous le poids de ſa grandeur ; mais les guerres civiles qui, par le cours qu'elles ont pris, ſemblent devoir ravager notre hémiſphere, la fureur des ſectes, la miſere même des ſubtilités ſcholaſtiques, qui ont envahi la place de la véritable érudition, tout menace les lettres d'une extinction prochaine. L'art des Imprimeurs qui crée & reſſuſcite les bibliotheques, ne ſauroit parer à tant de maux. Cette ſcience oiſive & pacifique qui ſe nourrit dans la ſolitude, n'a pas la manie de faire des partis : celle qui veut s'élever ſur les aîles de la gloire & de la fortune, n'a pas le courage de réſiſter aux factions ; les lettres ſuccomberont infailliblement & vont ſe perdre dans les ruines générales. Il n'en ſeroit pas de même de la ſcience qui s'établit ſur l'invention, ſes fondemens ſubſiſtent dans les monumens qu'elle laiſſe à la poſtérité. Mais ſi je puis réſiſter aux injures du temps, je ne crains pas celles des hommes. Eh ! que m'oppoſe-

ront-ils en effet ? que je prends un vol trop audacieux ? La modeſtie eſt une vertu dans la Morale & dans le Commerce de la vie ; mais en matiere de connoiſſances, l'amour de la vérité tient la place de toutes les vertus. Me demandera-t-on des preuves de ma théorie ? Je crois qu'il ſuffit à un homme valétudinaire, occupé toute ſa vie dans les fonctions du miniſtere, d'avoir découvert ſans guide & ſans flambeau, une région ténébreuſe, & d'avoir élevé la machine prête à être miſe en œuvre. J'ajoûte que l'interprétation de la nature doit ſe fixer quelque temps dans les bornes de la ſpéculation, avant de de deſcendre à une application pratique, parce que la plupart des Philoſophes ſont reſtés à la porte, pour s'être trop preſſés d'entrer. Peut-être exigeront-ils pour gage, quelque invention utile ? Mais quelle ? leur dirai-je encore, car ils ne ſont pas ſeulement aſſez éclairés pour ſavoir ce qu'ils déſirent. Au reſte mes idées ne ſeront

pas toujours au niveau de tous les esprits. Eh! qu'importe au peuple, pourvu qu'il en tire des avantages solides & permanens? En revanche cette méthode entre les mains de quelques génies supérieurs, fructifiera prodigieusement. Mon cœur indépendant du jugement des hommes, affranchi désormais de toute espece de crainte ou d'espérance, goûte sa récompense dans sa sécurité. Je ne chasse point à la réputation, encore moins après la fortune. La vérité de mes pensées, la droiture de mes intentions, l'avant-goût d'un succès éternel me mettent à l'abri des atteintes du sort. Les hommes seront heureux par mes soins, je le suis d'avance par cet espoir.

LES sciences ont été jusqu'ici stériles en œuvres. La médecine a déclaré incurables beaucoup de maladies qu'elle ne connoissoit point, ou a rendu telles, celles qui ne l'étoient pas. La Chy-

mie vieillit & meurt dans les chimeres d'une folle eſpérance. Les arts mécaniques, au lieu de puiſer dans la Philoſophie une lumiere féconde, ne font que s'exercer autour d'une même invention : tout eſt informe, imparfait & le ſera long-temps, ſi l'on ne prend une meilleure route.

La Préſomption d'une fauſſe opulence eſt la cauſe de la miſere. Le Médecin ſe croit riche de ſon fonds, & pour couvrir ſon indigence, il a recours à des ruſes de métier : content de ſauver ſa réputation, parce que ſa fortune en dépend, il s'en prend de l'imperfection de l'art, au défaut de la nature, qui s'embarraſſe & ſe borne elle-même dans ſon cours ou qui ſe refuſe aux ſollicitations de l'expérience: ainſi l'art qui devient ſon propre juge, n'a garde de ſe condamner. Le Chymiſte ne doutant point de la fécondité & de la docilité de la nature, n'accuſe que lui-même du mauvais ſuccès de ſes épreuves. Tantôt il n'a pas entendu

les termes ou le ſens de ſes Auteurs; tantôt il s'eſt trompé dans le choix & la quantité de ſes matieres, ou il a manqué le degré de préparation : il recommence donc ſes eſſais avec la même confiance, tout ce qui a l'air de nouveauté l'enchante; une lueur, une apparence de découverte l'entraîne, & de clartés en ténébres, il tombe dans un abyſme qui engloutit ſa fortune, ſon temps & ſes talens. L'Artiſte uſe toute ſon induſtrie à r'habiller, aſſortir, imiter, rapetiſſer, agrandir; à faire enfin des dupes, après l'avoir été. Les Auteurs nouveaux (on peut le dire dans les arts comme dans les lettres) ſeroient bien ſurpris de ſe trouver anciens; ils le paroîtroient cependant, s'ils n'avoient ſoin de défigurer le pays où s'eſt fait le pillage. Qu'arrive-t-il enfin : C'eſt qu'on ne croit plus au myſtere de l'invention, qu'il reſte iſolé dans quelques cerveaux à ſyſtême, & qu'on s'accorde à ne rien tenter d'utile & qui ſoit digne de l'humanité.

Les ſciences ont une avenue brillante, un milieu très-pénible, & pour iſſue un déſert aride. La difficulté reſte toute entiere aux génies inventeurs, & le fruit dépend de l'eſtime du peuple, du ſuffrage des grands & des demi ſavans, ſeconde eſpece de peuple auſſi difficile à contenter par ſa vaine délicateſſe, que l'autre pourroit l'être par ſa groſſiéreté.

La ſcience eſt un inſtrument fort équivoque. Les eſprits ruſés la mépriſent, les ſimples l'admirent, & les ſages en font un uſage raiſonnable. L'étude eſt une occupation ſolide, ou un amuſement agréable. Les études ſérieuſes nous ſervent en public & dans le commerce des hommes, celles de pur agrément ſont le ſoutien & les délices de la ſolitude. Les livres nous développent les principes de chaque choſe, mais le bon ſens & l'expérience déterminent l'application de ces mêmes principes. Il en eſt des livres comme des mets & des alimens. Il y en a dont il ne faut

que goûter, d'autres qu'on dévore & d'autres qu'on rumine & qu'on mâche à loisir. La lecture nourrit l'esprit, les entretiens l'aiguisent; mais rien ne le forme comme le soin d'écrire & de composer.

La Philosophie naturelle est l'unique moyen de savoir, & le seul abandonné. Qui la cultive? Un Cénobite, entre mille qui ne font rien, pratiquera un misérable laboratoire dans sa cellule. Un gentilhomme relégué s'occupera à herboriser dans ses domaines. Les jeunes gens prennent une teinture légere de cette Philosophie : mais comme un passage à d'autres études qui étouffent bientôt la bonne semence.

La véritable Philosophie ne sera peut-être jamais fortune, parce qu'elle est timide & modeste; elle parle si bas, que le peuple ne l'entend pas. Mais le fracas de l'éloquence, les images de la poésie, voilà ce qui enchante, ce qui amuse, & ce qui vivra toujours.

La superstition & le zele mal éclairé

ſont de grands maux. La Théologie qui regardoit la Philoſophie comme ſa rivale fit d'abord alliance avec elle, mais dans le deſſein de la ſubjuguer : toujours méfiante, parce qu'elle veut régner, tantôt elle craint que ſi on vient à connoître les moyens & la marche de la nature, on ne s'en rapporte pas aux interprétations de la foi, comme ſi elle prétendoit appuyer la cauſe de Dieu par l'ignorance ; tantôt elle s'imagine que la révolution des opinions philoſophiques doit influer par le voiſinage ſur les dogmes de la Religion, tantôt elle tremble qu'on ne trouve dans la nature, de quoi renverſer les fondemens de ſa créance, ſoupçon affreux qui tient preſque à l'incrédulité, comme ſi celui qui eſt également l'Auteur de la création & de la révélation, avoit pu démentir ſes œuvres par ſa parole ou ſa parole par ſes œuvres.

L'abus des méthodes arrête les progrès de l'invention. Les ſciences ſe préſentent toujours richement parées, &

avec

avec ce ton d'importance qui annonce de grands fonds. Cependant rien de plus maigre. Les anciens agiſſoient de meilleure foi quand ils montroient ſimplement & ſans fard les pays connus, & les eſpaces vuides de l'invention ; au-lieu qu'on demande aujourd'hui de la ſoumiſſion, & non point des avis ni des ſecours. Ainſi les aſſertions demeurent aſſertions, & les queſtions toujours queſtions ; c'eſt-à-dire que rien ne s'éclaircit & qu'on n'avance point.

Les Académies, les Colleges, toutes les ſources de l'érudition, ſont infectées par des préjugés de coûtume ou de parti. Le génie eſt empriſonné dans un cercle d'Auteurs qui donnent la loi. La méthode des exercices littéraires ne varie jamais dans les Ecoles. Des Maîtres à gages y dictent des leçons vénales, comme leurs diſciples les récitent, par maniere d'acquit. On donne trop à la mémoire & preſque rien à la réflexion, on ne laiſſe pas à l'imagination

le loiſir & la liberté de s'égarer, ni au jugement le ſoin de la redreſſer. On n'y voit que l'eſprit des autres, ou que de rapides eſſais de ſon propre génie, eſſais trop malheureux pour encourager. La Rhétorique & la Philoſophie demanderoient une raiſon mûrie, & c'eſt l'étude des enfans : auſſi rien de plus mépriſable, parce qu'elles s'évaporent, l'une en ſophiſmes, & l'autre en de puériles déclamations. Une ſociété nouvelle a porté la plus heureuſe reforme dans les Ecoles. Pourquoi de tels hommes ne ſont-ils pas de toutes les Nations, ou que ne les avons-nous dans nos intérêts? Leur méthode pourra s'améliorer à meſure que les ſciences ſe perfectionneront, pourvu qu'elle change avec le temps, & qu'ils oſent dépouiller la ſervitude de leurs uſages, comme ils ſecouent aujourd'hui le joug de la preſcription.

Il n'en eſt pas des nouveautés dans la Philoſophie, comme dans la Politique. Les remuemens ſont dangereux

dans un Etat, parce que la révolution devenue néceſſaire par l'altération des temps, avantageuſe même pour l'avenir, entraîne toujours de grands maux préſens; & que d'ailleurs les Loix & les coûtumes ſe ſoûtiennent bien plus par l'aveugle obéiſſance des peuples, que par l'évidence de leur utilité. Mais dans l'empire littéraire, comme dans les mines d'or, on s'enrichit à proportion que l'on y creuſe. Cependant admirez l'inconſéquence. Un Citoyen qui brouille eſt toujours ſûr de ſe faire des partiſans, tandis qu'un ſyſtême Philoſophique doit s'attendre à la contradiction univerſelle des ignorans qui ne l'entendent pas & des ſavans accrédités qui ſont en poſſeſſion de dominer.

L'impoſture des mauvais Ecrivains fait un tort conſidérable aux lettres. Leurs titres, leurs préfaces ſont pleines de promeſſes que jamais ils ne rempliſſent. Mais ils reſſemblent aux vrais génies, comme les Amadis des Gaules reſſemblent à Céſar. Cependant on les

enveloppe tous ſous le nom de Charlatans, & tout accès eſt fermé à la vérité.

On s'eſt mis dans l'eſprit (& cette conjecture, vraie ou fauſſe, vient des Sceptiques) que la Philoſophie a ſes limites périodiques, au-delà deſquelles nous ne pourrons jamais aller; ſoit que l'on conſidere la foibleſſe de l'eſprit humain, les bornes de notre vie, ou le concours de toutes les cauſes qui s'embarraſſent mutuellement, enſorte que la ſuperſtition, la guerre, mille fléaux particuliers, & peut-être une maladie univerſelle de la nature, viennent à des temps marqués arrêter les progrès des découvertes, comme de ſon côté la Philoſophie arrive pour mettre un frein aux ravages de la guerre & de la ſuperſtition. En effet, les ſciences n'ont que trois époques mémorables; elles ont paſſé des Grecs aux Romains, & des Romains à nous; mais par quels intervalles? A peine de trente ſiecles, en occupent-elles cinq dans

l'Hiſtoire du monde. Tous les temps & tous les peuples ont été emportés par le tourbillon des diſſentions & des ſchiſmes.

L'eſprit humain ne ſait ni s'arrêter ni reculer, il va toujours en avant; mais faute d'obſerver le préſent & de revenir ſur le paſſé, il perd la connoiſſance de l'avenir, après lequel il court.

La vanité de l'eſprit humain l'écarte & le retarde dans ſa marche. Il craint de s'avilir dans les détails. Méditer ſur un brin d'herbe, raiſonner ſur une mouche, manier le ſcalpel, diſſéquer des atômes, courir les champs pour trouver un caillou; quelle gloire y a-t-il dans ces occupations mécaniques; mais ſur-tout quel profit, au prix de la peine? Cette erreur prend ſa ſource dans une autre qui part du même orgueil, & c'eſt la perſuaſion, où l'on s'entretient, que la vérité eſt comme innée dans notre entendement, qu'elle ne peut y entrer par les ſens, qui ſervent plutôt à le troubler qu'à l'éclairer. Cette prévention,

ou plutôt cette aliénation de l'eſprit, eſt fomentée par les partiſans mêmes des ſens ; car en prétendant que nous recevons toutes les vérités par ce canal, ils n'ont pas laiſſé de perdre leur temps à la ſpéculation, & d'abandonner l'Hiſtoire de la Nature, pour ſuivre les écarts de l'imagination.

L'entendement crée des êtres à ſa façon, c'eſt-à-dire, des êtres imaginables. Ses conceptions lui repréſentent la poſſibilité, & non pas l'exiſtence des choſes. De-là le regne des idées abſtraites, ou le monde fantaſtique des intellectuels, tellement accrédité par une eſpece de ſuperſtition pour les choſes outrées, que leurs rêves ſont devenus un délire général. Tel eſt l'abus de cette Métaphyſique qui ſuppoſant des images ſans modeles, & des idées ſans objet, fait de cet Univers une illuſion perpétuelle, & comme un chaos de ténébres palpables.

Le dégoût pour ce qu'on appelle les petites choſes dans l'obſervation, eſt la

marque d'un esprit étroit, qui n'apperçoit pas l'ensemble des parties & l'unité des principes. Tout ce qui entre dans l'essence des causes, est l'objet de la science de l'homme, car la science n'est elle-même que la connoissance des causes. Le Ciron fait sa partie dans le concert des créatures vivantes. Le musc sort de la putréfaction, & les phosphores des cloaques : ainsi la Philosophie puise sa lumiere & sa fécondité dans les cavernes & les atteliers. Vous ne voulez pas prendre le compas & l'équerre comme un manœuvre ; renoncez donc au rôle de Philosophe & de Naturaliste.

Les termes sont une monnoie marquée au coin du vulgaire, par conséquent d'une valeur équivoque, mobile & arbitraire. C'est pourquoi la jeunesse est entraînée par une cabale d'erreurs, & de fausses notions qu'elle n'a pas la force de repousser dans un âge plus mûr. Toute la vie se passe donc à disputer des termes, & cette confusion des lan-

gues & des idées arrête l'édifice des ſciences.

Les démonſtrations ſont fauſſes, les ſens varient, l'entendement ſe préoccupe. Faut-il donc ſe livrer au Pyrrhoniſme ? Pourquoi, s'il y a un moyen de corriger les erreurs des ſens & de régler les opérations de l'entendement ? Seroit-ce le ſyllogiſme ? Non, c'eſt un bon inſtrument en matiere de Morale & de Politique, parce qu'il abrege les diſcuſſions, pour en venir auſſi-tôt à la concluſion, mais il ne s'accommode pas avec la ſubtilité & l'obſcurité de la nature. Car le ſyllogiſme eſt compoſé de propoſitions, les propoſitions de mots, les mots ſont les ſignes des idées, & ſi celles-ci ſont incertaines, qui garantira la juſteſſe du ſyllogiſme ? Il ne reſte, que l'induction, non pas celle des Anciens tout-à-fait équivoque, inſidieuſe ſans autre autorité que celle qu'on lui prêtoit ; s'appuyant ſur les faits, ſans les lier pour conclure ; remontant à des principes généraux, ſans y tenir étroi-

tement par la liaiſon des vérités moyennes ; mais l'induction qui nous manque eſt celle qui mene de l'obſervation aux conſéquences, & de ces conſéquences, comme d'autant de principes, à de nouvelles recherches.

La marche de l'induction, eſt de conſtater une cauſe en la ſéparant d'abord de tout ce qui n'eſt pas elle, & par l'épreuve des excluſions, d'en venir à une propoſition bien poſitive. Car il faut ſavoir ce qu'une choſe n'eſt pas, avant d'affirmer ce qu'elle eſt. La vérité tirée par la réduction, on l'applique de nouveau à tous les cas ſpécifiques, ce qui s'appelle la vérification ; & ſi dans ce ſecond examen rien ne la combat, elle demeure inconteſtable.

La preuve qu'on tire de l'induction uſitée dans l'Ecole, eſt précaire, peu concluante, & tombe par la ſimple contradiction, parce qu'elle ne porte que ſur quelques faits ſuſceptibles de diverſes applications, ou démentis par

d'autres faits. Mais l'eſpece d'induction applicable à l'interprétation de la nature, ſépare les faits directs des faits collatéraux, étrangers, ou oppoſés. C'eſt de toutes les méthodes la moins ſujette à l'illuſion, mais auſſi celle qui engage dans des diſcuſſions plus pénibles. C'eſt de-là que ſortent les axiomes, ſur leſquels il y a cette précaution à prendre, que s'ils s'étendent plus loin que l'induction d'où ils réſultent, il faut les appliquer une ſeconde fois aux faits, & voir ſi ces mêmes faits prouvent non-ſeulement pour l'eſpece en queſtion, mais encore au-delà; ce qui ſe fait en examinant les rapports & la liaiſon que les faits compris dans l'axiome peuvent avoir entr'eux. Sans ces diſcuſſions, on demeure borné dans le cercle étroit d'une propoſition iſolée, ou l'on n'embraſſe que des généralités obſcures qui ſont les ombres de la vérité. Enfin l'eſprit doit être tellement appuyé ſur les degrés de certitude tirés de tous ces examens, qu'il ſache faire dépendre la

vérité des connoiſſances qu'il a, de celles qui lui reſtent à prendre.

La forme du ſyllogiſme eſt une maniere de raiſonner très-conſéquente à la pareſſe de l'eſprit humain, & à ſa puſillanimité. C'eſt un pivot où il s'appuie au beſoin, un terme d'où il part & où il revient : car dans ſon inconſtance, l'homme cherche à fixer les agitations de ſon eſprit flottant. On eſt donc convenu d'abord de certains principes acceptés ſans trop d'examen. C'eſt un tribunal où toutes les diſputes de l'Ecole ſemblent devoir ſe terminer, mais où elles ſe perpétuent, parce que la raiſon en appelle toujours, lorſque la ſubtilité ſe trouve en défaut.

Le ſyllogiſme peut forcer un raiſonneur au ſilence, mais ne ſoumet pas la nature à ſes conſéquences.

Il faut toujours remonter à une vertu primitive, coeſſentielle à la matiere, & la recevoir telle qu'elle ſe préſente aux yeux ſans eſſayer de la réduire au pouvoir de notre intelligence. On ſup-

poſe la matiere éternellement revêtue d'une forme quelconque, & miſe en mouvement, avant d'expliquer les différens effets de ſa premiere action ou plutôt de cette action unique qu'elle continue, depuis le commencement juſqu'à la fin des ſiecles. C'eſt-là le terme de tous les principes où il faut aboutir, comme au rendez-vous général des ſyſtêmes. Car demander des raiſons de tout, ou ne vouloir en admettre aucune, ce ſont les excès de la Philoſophie, qui l'ont ſi fort décréditée juſqu'à nos jours. Au lieu d'accueillir les principes avec la bonne foi qu'exige l'obſervation, nous avons voulu les ſoumettre à nos diſcuſſions, & ſortir hors des voies de la nature, pour lui donner des loix. Où va cet abus de l'eſprit & des choſes? On s'entête des objets qui frappent le plus ſinguliérement notre imagination; & lorſqu'on veut s'étendre au-delà de ſes premieres conjectures, on s'égare, on ne voit plus rien qui ne rentre dans le cercle de ſes propres no-

tions, on assujettit les causes générales à la dépendance de ses faux principes. Telle est la manie de ces Philosophes qui fabriquent le monde, jugent les Rois, & veulent gouverner les astres & les hommes, selon les dimensions d'un génie aussi étroit souvent que leur observatoire.

Le chemin de l'invention n'est pas précisément coupé de fausses routes, mais plutôt semé de grands vuides épars, qui jettent les voyageurs dans un embarras stupide & déconcertant. Seroit-il possible que les animaux eussent été nos maîtres, & nos modeles en fait d'invention ? Les Egyptiens en effet qui érigeoient des statues aux inventeurs, n'ont pas fait de grandes dépenses en ce genre à la gloire de l'humanité. Quoi ! l'homme se réduiroit à devenir le singe de la bête ? ... Du moins le sommes-nous les uns des autres. Car qu'appelle-t-on invention, si ce n'est l'art d'ajouter quelque changement à ce qui a déja été fait, ou été dit ? L'in-

vention des Dialecticiens ſe borne à donner à l'art les principes de la ſpéculation, au lieu de tirer la Théorie des pratiques de l'art même : pourvu qu'ils repouſſent les objections importunes des eſprits curieux & profonds dont ils ſont harcelés, & qu'ils puiſſent les obliger, par une réponſe énigmatique & myſtérieuſe à prêter ſerment de fidélité à l'Ecole, les voilà de grands maîtres. L'expérience n'eſt qu'un amas de faits diſparates & mal aſſemblés, autour deſquels la Phyſique s'amuſe, tantôt réveillée par de fauſſes apparitions, & tantôt déconcertée par l'illuſion de ces ſpectres. Ce n'eſt pas toujours en lui-même qu'il faut étudier un phénomene, c'eſt dans les faits limitrophes ; car le même fait ſi palpable pour les uns, qu'à peine y prêtent-ils attention, eſt ſi prodigieux pour d'autres, qu'ils en ſont comme abſorbés d'admiration. Ainſi une eſpece de fatalité plutôt que l'ignorance a tenu juſqu'ici les Philoſophes éloignés des ſources de l'invention.

Tel eſt le pouvoir de l'invention. La Poudre, la Bouſſole & la Typographie ont cauſé trois grandes révolutions ; dans la guerre, dans la navigation, & dans les lettres : de-là ce changement univerſel ſur la face de la terre, qui s'eſt étendue, embellie & policée. Mais il n'eſt pas arrivé dans l'empire des arts ce qu'on a vu ſur le globe de l'univers, où l'ancien Monde étoit plus cultivé que le nouveau. La Philoſophie de nos jours doit l'emporter ſur celle de l'antiquité, parce qu'au lieu de ſuivre la nature de loin, elle va l'attaquer à force ouverte, pour la réduire au pouvoir de l'art. Les connoiſſances légeres ſont la plupart infructueuſes ; mais les racines profondes ſont auſſi les plus fécondes. L'invention des arts a cet avantage ſur les meilleurs deſſeins de la Politique, qu'elle fait le bien des hommes, ſans nuire à perſonne. Les plus belles conquêtes ſont arroſées de ſueurs, de larmes & de ſang : les plus ſages loix ſont de petits remedes à de

grands maux ; l'inventeur n'a point à redouter les remords inſéparables d'une gloire mêlangée de crimes & de malheurs. L'invention ſemble tirer les choſes du néant, ou du chaos preſque égal au néant. C'eſt par-là que l'homme peut imiter la Divinité, & partager avec elle la reconnoiſſance du genre humain.

Le temps où nous vivons eſt préciſément l'antiquité du monde ; cette antiquité plus ſûre que celle que nous reſpectons & qui étoit le printemps & l'enfance des hommes : ce nom convient encore mieux à la poſtérité qui jouira du grand avantage de la vieilleſſe ; quel eſt-il ? l'expérience. Les fautes de tous les temps, celles de nos peres & les nôtres, ſont des leçons pour l'avenir. L'équilibre qui s'introduit en Europe, y aſſure le regne de la paix, & un aſyle inviolable & perpétuel aux ſciences. Tout doit encourager l'induſtrie.

Le hazard qui ſert les hommes mieux

qu'ils ne déſirent, ne leur offre toutefois que ce qu'ils ont déja ſous la main, & laiſſe à l'induſtrie le ſoin de chercher ce qui manque à la curioſité, plutôt qu'aux beſoins réels. Cependant il les aide toujours, car le hazard ne ſauroit vieillir ni s'épuiſer; mais l'art doit le prévenir pour en être ſecondé. Le hazard agit lentement & par degrés, par intervalles & ſans ſuite; l'art opere conſtamment, avec ordre & par les voies les plus courtes. Une invention jette de grandes lumieres ſur celle qui la précede, & quelques lueurs ſur celle qui doit la ſuivre. Ce n'eſt pas que l'invention ſoit toujours féconde en elle-même. Les grands fleuves prennent leur ſource dans la mer, & ne ſe forment pas les uns des autres. Mais les découvertes qui n'ont point d'analogie enſemble, ne ſont pas pour cela ſtériles, parce qu'elles multiplient les ſecours, & ſe reproduiſent ſous mille moyens qui abrégent la peine de l'homme.

L'Artiſte & le Mécanicien n'inven-

teront jamais que par hazard; pourquoi? Ils ont envie ou beſoin d'argent; la mode a déja mis un prix à ce qu'ils ſavent faire; il eſt naturel qu'ils multiplient un même ouvrage, pour multiplier les ſignes de leurs richeſſes; au lieu que le ſuccès de leur étude & le prix de leur invention eſt toujours incertain. Il faut être extrêmement riche, ou bien ſage, ou bien fol, pour travailler à l'aventure & ſans eſpoir de récompenſe.

Les chef-d'œuvres de l'art ſont les productions du temps, autant que du génie. Le hazard influe ſur les penſées, comme dans les actions de l'homme.

La nature eſt le modele de l'art, comme l'art eſt le miroir de la nature. L'horlogerie n'imite-t-elle pas dans ſes rouages les mouvemens des aſtres, & les pulſations vitales dans les vibrations du pendule? Cette invention paroît ſortir de quelque axiome philoſophique; mais ce qui doit affoiblir l'admiration, c'eſt que les décou-

vertes de l'aſtronomie & de la muſique, l'art de faire le pain & le vin, tous les arts utiles & agréables ſont plus anciens que la Philoſophie; enſorte que celle-ci loin d'enfanter de nouveaux chef-d'œuvres, ſemble avoir tari les ſources de l'invention.

La Philoſophie eſt une idole immobile & muette, qui perd ſa vogue avec le temps. Mais les arts mécaniques toujours vivans, paſſent par tous les âges de l'homme; avec cette différence, que la vieilleſſe, au lieu de les abattre, les couvre de nouvelles fleurs, & leur donne toutes les graces & la faveur de la jeuneſſe.

On peut décompoſer les corps, & par le moyen de l'analyſe découvrir les formes. Il n'y a qu'à ſuivre les progrès inſenſibles des mouvemens créateurs & deſtructeurs, tels que la fermentation, & la combinaiſon des mouvemens conſervateurs, qui forment la conſiſtance. C'eſt ainſi qu'on parvient à la tranſmutation des corps, qu'on appelle la

grand œuvre. Le premier moyen d'y procéder, c'eſt de conſidérer un corps, comme un amas d'élémens compatibles qu'on obſerve ſéparément; de voir leur maniere d'agir, de ſe mêler & de ſe lier dans un même corps pour tâcher de les aſſembler dans un corps étranger. Cette eſpece de *tranſſubſtantiation* naturelle eſt le *nec plus ultrà* de la Philoſophie. Au reſte c'eſt la même opération, pour introduire pluſieurs natures ou qualités dans un corps, que pour en introduire une ſeule; ſi ce n'eſt que la difficulté augmente à proportion du nombre & de l'oppoſition des élémens contraires, que l'art ne ſauroit reconcilier, quand la nature les a diviſés par une certaine antipathie : la conſidération des propriétés ſimples, toujours ſubordonnée aux principes éternels & immuables de la matiere, donne à la capacité de l'homme une étendue incompréhenſible. Le ſecond moyen d'opérer la transformation, c'eſt de conſidérer le corps dans l'en-

ſemble, de ſuivre tous les degrés de ſa formation, depuis le moment où elle commence, juſqu'à l'inſtant où elle finit, & de compter tous les pas de la nature. C'eſt ainſi qu'on épie les progreſſions du mouvement dans l'articulation de la voix, depuis l'impreſſion reçue dans l'imagination, juſqu'à la tenſion des nerfs qui forment les ſons & les paroles. Cette étude des habitudes particulieres de la nature, (ſi l'on peut ainſi parler) abrége les moyens de l'interprétation, & par celle-ci étend la ſphere de la pratique. Elle aſſure de plus la vérité des ſpéculations qui ne ſont pas à la portée de l'expérience.

Les progreſſions ſecrettes de la nature ſont très-difficiles à ſaiſir. Avons-nous des échelles, des poids, des meſures bien juſtes? ſavons-nous comment un corps ſe diviſe dans la digeſtion, combien il perd en ſucs volatiles, ce qui en paſſe dans le ſang, les germes qu'il y porte, les obſtacles qu'il trouve? Cette infinité de combinaiſons

ſubtiles eſt toutefois eſſentielle à quiconque veut ſoumettre la nature à l'art. Nous ne ſommes donc qu'au veſtibule, loin d'avoir pénétré dans le ſanctuaire.

Il reſte une foule d'expériences à faire ſur les découvertes déja faites, pour étendre les progrès de l'invention ; c'eſt un ſecond moyen d'inventer.

Le divorce des talens cauſe la ruine des ſciences & des ſavans. Un homme ne ſe croit pas aſſez grand, s'il n'eſt le ſeul ; ni aſſez puiſſant, ſi on l'aide, & l'on veut le bien ?.... Non : on brigue de paroître ſingulier dans ſon eſpece ! Eh ! daignez oublier votre vanité, vous le ſerez.

Il ſuffiroit quelquefois de moiſſonner toujours. Un bon obſervateur qui pourroit rendre compte de tous les faits de la nature, aideroit bien vite à découvrir les cauſes, & toutes les ſciences prendroient de la conſiſtance, parce qu'elles auroient des bornes. Si un homme ſeul & ſans ſecours, d'une

ſanté délicate, diſſipé par les affaires, a pu découvrir & montrer le chemin, que ſeroit-ce des travaux combinés de pluſieurs hommes de génie, qui, débarraſſés des ſoins de l'ambition par les libéralités du Prince, s'occuperoient toute leur vie à l'enrichiſſement des arts?

Si un homme ſe ſent deſtiné par une certaine adreſſe à la Mécanique, qu'il s'arrête dans l'obſervation, à ce qu'il trouvera du reſſort de la pratique. Un philoſophe au contraire, dont l'invention, eſt toute dans l'eſprit, & non pas dans les yeux ou dans les doigts, continuera ſon chemin; il n'eſt queſtion pour lui que d'obſerver & conclure.

L'eſprit & les ſens ſont comme des ſentinelles qui veillent à l'obſervation de la nature, ils doivent ſe relever tour-à-tour; & quand les ſens ont fini leur opération ſur la ſuperficie des corps, l'eſprit commence la ſienne ſur l'anatomie intérieure, ou la progreſſion inſenſible des mouvemens cachés: ſi la contemplation ceſſe, dès que les

yeux ſe laſſent, ou que l'objet diſparoît, on ne tient rien : la réflexion ſupplée à l'obſervation, & nous fait connoître ce que nous ne voyons pas, par ce que nous voyons.

Les diviſions valent mieux que les abſtractions. Il y a des noms ſans être, & des êtres ſans nom. Le premier mobile & les épycicles, tous ces cercles imaginaires & ſuppoſés de la ſphere, ne ſont que des noms. Les choſes à découvrir n'ont pas encore de nom. Il y a des définitions hétéroclites. Qu'eſt-ce que l'humide ? une qualité qui ſe répand & qui ſe rapproche, qui ſe diviſe & qui ſe lie, à qui le repos & le mouvement ſemblent convenir. Quelquefois le feu eſt humide, & quelquefois l'air ne l'eſt pas ; cependant l'humidité eſt le propre de l'air & non pas du feu. Le verre eſt humide, quand il eſt entier ; il ſe trouve ſec, dès qu'on le pulvériſe : enfin on ne ſait où ſaiſir & fixer cette notion, qu'on a priſe au hazard dans l'idée de l'eau ; il faut donc

donc séparer. Le mot *Terre* n'offre qu'une idée confuse & mêlangée : le mot *boue* ou *craie* dit quelque chose de plus. La *génération*, l'*altération*, la *corruption* sont des termes encore plus obscurs, cependant beaucoup moins que les mots *densité*, *gravité*, *légéreté*.

La Mécanique est le terme & le flambeau de l'histoire naturelle. Un corps d'histoire mécanique seroit composé non-seulement des arts & métiers, mais encore de cette partie pratique des sciences spéculatives, qui n'a pas encore passé dans la Mécanique, afin de ne rien oublier de ce qui peut aider l'entendement, & pourvoir aux besoins de l'homme.

Il y a une prévention pour les opinions établies, qui nous tient en garde contre les nouveautés. Il semble qu'en fait d'erreurs, les anciennes doivent prescrire, & qu'on ne veuille pas être trompé deux fois. C'est la même absurdité, dit-on, qui revient du vieux temps, avec des couleurs fraîches.

Quand une doctrine eſt déja fondée ſur la croyance publique, il ne reſte plus qu'à la conſolider par des raiſonnemens ; mais dès qu'on heurte les opinions reçues, ou qu'on prétend s'élever au-deſſus, il faut d'abord ſe faire entendre, avant de prouver ; & c'eſt par le moyen des comparaiſons & par le ſtyle figuré, qu'on ſe met à la portée des eſprits communs. De-là vient que dans l'enfance des beaux arts, vers les ſiécles de rudeſſe & de groſſiéreté, tout s'expliquoit en paraboles ; autrement les vérités auroient été négligées, faute d'êtres ſenſibles, ou rejettées comme des paradoxes. Ainſi toute ſcience qui n'aura pas ſes racines dans des prénotions, ou des préſuppoſitions généralement approuvées, doit avoir recours à l'entremiſe des ſimilitudes.

Les anciens préjugés ſont comme les délires des frénétiques qu'il faut paroître approuver quelque temps, pour les en faire revenir. L'eſprit de contradic-

tion qui les attaque de front, ne produit que l'aheurtement de toutes parts.

Il y a toujours du trop ou du trop peu dans tout ce que nous faiſons ; la Philoſophie eſt chargée à l'excès de faits ou de raiſons. Trois claſſes de mauvais Philoſophes : les Sophiſtes qui noyent les idées dans les termes & la vérité dans la diſpute ; les Empyriques qui donnent tout à l'expérience ; & les Superſtitieux qui ſe jettent dans les cauſes finales ou ſurnaturelles, d'où naiſſent les erreurs dans la Philoſophie, & les héréſies dans la Religion. Ceux-ci pleins d'amour-propre, ramenent tout à l'homme : mais quand aux débordemens du Nil qui engraiſſent la terre, la nature fait ſuccéder une peſte qui dévore ſes habitans ; travaille-t-elle alors pour nous ? Le Chymiſte s'attache aux cauſes élémentaires ; mais il a les yeux tellement faſcinés de ſes principes, qu'il ne voit par-tout que ce qu'il a vu dans ſes fourneaux, comme ſi la nature étoit la même dans ſon

cours libre & dans ſa marche forcée. Le Médecin ne ſaiſit que les propriétés du ſecond ordre, ou les qualités compoſées, telles que la fermentation, & celles qui ſont utiles à ſa profeſſion. D'autres recherchent les principes muets & paſſifs, ou les élémens dont les amas ſe forment, & jamais les principes, moteurs ou les agens qui aſſemblent & compoſent. Qu'importent ces termes indéfinis *d'augmentation* & de *diminution*, pour expliquer les changemens qui ſe font dans les corps, ou les métamorphoſes? C'eſt dire ce qui ſe fait, mais non pas comment. On ajoute tout au plus, pour ſpécifier les cauſes, que le mouvement eſt tantôt naturel, & tantôt violent. Eſt-ce que tout mouvement violent n'eſt pas naturel? Il faudroit donner la raiſon de cette attraction univerſelle qui rapproche tellement les corps, qu'elle ne peut laiſſer de vuide dans la nature, de cette inclination qui fixe tous les individus à un certain ordre de mouvement, à

une certaine figure, hors de laquelle ils reviennent à la forme primitive des élémens, & disparoissent dans les espaces de la matiere, enfin de cette sympathie singuliere qui rassemble les parties similaires vers des centres communs, ou les pousse vers les extrémités d'une même sphere. Voilà ce qui meneroit à des imitations heureuses.

On vient à bout des entreprises les plus étonnantes. La puissance des motifs, la sagesse des moyens, & la combinaison des efforts soutenus ne laissent rien soupçonner d'impossible à l'homme. Le progrès des sciences dans un Etat ne tient donc qu'à la volonté du Maître qui le gouverne. S'il daigne ouvrir aux Muses des asyles : où sa magnificence éclate dans la grandeur & la commodité des édifices, dans la solidité des revenus, dans la singularité des privileges, & dans tout ce qui peut attirer le concours & fomenter l'émulation ; s'il éleve des bibliotheques où le nombre des livres ne nuise point au

choix ; s'il a ſoin que l'on veille à la netteté des Editions, à l'élégance des traductions & à tout le détail de la bonne littérature ; enfin s'il diſtingue les ſavans par des honneurs, dont ils ſont bien plus jaloux que des richeſſes, bientôt les Lettres feront fleurir tous les autres arts dans ſon Empire.

Le Sacerdoce ſeroit bien déchu de la vénération des peuples, diſoit Machiavel, ſi la pauvreté de certains Ordres Monaſtiques n'avoit expié le luxe des Evêques. On peut ajouter que ſans les veilles des gens de Lettres, l'Etat perdroit du moins de ſon éclat, ſi ce n'eſt de ſa force.

Les ſavans ſe plaignent de la ſtérilité des Muſes, il faudroit donc les attacher à leurs fonctions par l'intérêt. Il arriveroit qu'un homme paſſeroit ſes jours ſans dégoût dans une chaire publique, & qu'il n'y ſeroit remplacé que par des ſucceſſeurs d'un mérite égal au ſien.

La Mécanique & la Chymie ſont des

gouffres de dépenſes ; mais elles peuvent tant pour l'avancement des ſciences, qu'on n'y devroit rien épargner. Dès qu'on eſt intéreſſé à découvrir le ſecret d'une Cour étrangere ou la marche de l'ennemi, manque-t-on d'argent pour mettre les Eſpions en campagne ? Pourquoi donc regretter les frais de l'expérience, quand il s'agit de dévoiler les myſteres de la nature, ſouvent plus importans au bien du Commerce & de l'Etat ?

Cette prodigieuſe multitude de Livres, d'Académies & de Colleges eſt préciſément la ruine des Lettres. C'eſt ainſi que le luxe abſorbe les richeſſes. Les Princes trouvent par-tout des demi-ſavans, & pas un Politique. Il faudroit établir des éducations publiques, où ſe formeroient des hommes d'Etat par l'étude de l'hiſtoire, des langues vivantes, du droit public, des intérêts des nations, & de tout ce qui pourroit les rendre propres aux affaires. On ne verroit plus au timon de l'Empire

de ces Miniſtres créés à la hâte, par la faveur, qui ne préſentent au Public que des talens ſuppoſés, & qui ne connoiſſent leurs devoirs, que par leurs bévues.

Les voyages forment l'éducation de la jeuneſſe & l'expérience des vieillards. Choſe ſurprenante ! Les Navigateurs qui ne voient que le Ciel & la Mer, ne manquent jamais de faire le journal de leur route ; & des Voyageurs parcourront quelquefois toute la terre, ſans recueillir leurs obſervations. Cependant que de curioſités dignes de l'attention d'un ſpectateur de l'univers ! Les cours des Princes, les corps civils & eccléſiaſtiques, les temples & les anciens monumens, les ports, les fortifications, les bibliotheques, les palais, les jardins, les ſpectacles, les hommes fameux par leurs talens ou leurs ſervices ; que de richeſſes pour un eſprit avide de connoiſſances ! Mais voyager dans un pays ſans en ſavoir la langue, c'eſt le voir ſur la carte, ou dans les

rélations. Evitez chez l'étranger de lier avec les gens de votre nation, vous ne verriez enſemble que votre pays. Qu'on reconnoiſſe un homme qui a voyagé, moins au goût de ſa parure, qu'à la ſageſſe de ſes réflexions. Trop d'empreſſement à raconter ce qu'on a vu, marque plus de légéreté, que de connoiſſance. Ne changez pas les mœurs de votre patrie pour des mœurs étrangeres; mais rapportez chez vous de la délicateſſe dans vos goûts, des vues politiques, l'amour & l'eſtime des hommes, comme les riches dépouilles de toutes les nations.

On devroit entretenir un cours de voyages aux dépens de l'Etat. Les Miniſtres choiſiroient les jeunes gens de la meilleure eſpérance : leurs talens & leur prudence bien éprouvés, on les récompenſeroit par des ambaſſades, ou par des emplois dans les affaires étrangeres. Cette Politique eſt la mere nourrice des plantes publiques.

La nature a lié les familles par le

nœud du ſang, & les nations par le commerce. Pourquoi les Académies de l'Europe n'entretiendroient-elles pas une correſpondance générale? Les richeſſes littéraires deviendroient communes, & la gloire d'une nation tourneroit au profit de toutes.

Une bonne entrepriſe ce ſeroit celle d'une ſociété de gens de Lettres qui enrichiroient, à frais communs, le corps des ſciences, des parties qui lui manquent.

Par exemple, il nous manque une hiſtoire des choſes extraordinaires. Cette collection renfermeroit les productions de la nature particuliere à chaque climat, les changemens ſinguliers opérés par le temps dans le cours de la matiere, les ſources de ce dérangement ou de cette altération des loix naturelles, les effets de certaines propriétés dont la cauſe ne peut être expliquée, les différentes eſpeces de monſtres, & les monſtres uniques dans leur eſpece. Ce recueil d'ouvrages hétéroclites ſeroit

renforcé par une ſévere réfutation de toutes les merveilles fabuleuſes que l'imagination a forgées. Cette connoiſſance étendroit infiniment les progrès des arts, tant il y a du rapport entre les prodiges de la nature, & les chef-d'œuvres de l'art! Il ne faudroit pas même exclure de ce détail tout ce qui regarde les ſonges, les prédictions & les enchantemens de la magie; ce ne ſont ſouvent que des effets tout naturels que la ſuperſtition a défigurés. Il réſulteroit de cette étude plus d'intelligence dans les ſecrets de la nature, & plus d'équité dans les arrêts que la juſtice prononce contre les ſortiléges.

On n'a point encore examiné dans l'article des *quantités*, pourquoi certaines eſpeces ſont ſi communes & d'autres ſi rares; pourquoi l'on voit moins d'or que de fer, beaucoup de gazon à proportion des fleurs. On n'a point cherché pourquoi, malgré la convenance des eſpeces, le fer n'attire pas le fer. On n'a point expliqué dans le

chapitre des *reſſemblances* & des *différences*, la nature des eſpeces équivoques ou hétéroclites, telles que le muſc dont l'odeur eſt mitoyenne entre le parfum & l'infection, les coquillages mitoyens entre les végétaux & l'animal; le papillon qui participe du volatile & du quadrupede. On s'eſt attaché à de brillantes deſcriptions qui ne renferment que des mots; & les cauſes phyſiques qui ſatisferoient la raiſon, ſont encore à chercher. Pourquoi la digeſtion, la circulation du ſang, la vibration des arteres qui ſont les principes de la vie, échappent-elles à nos regards; comme ſi la nature avoit craint de nous éclairer, de peur que notre induſtrie ne lui fît la loi? Il y a une comparaiſon à établir des mouvemens imperceptibles avec les mouvemens ſenſibles, qui jetteroit une grande clarté ſur ces queſtions très-curieuſes.

La pratique d'Hippocrate étoit excellente de recueillir les maladies & les cures ſingulieres dont il avoit été le témoin. Un pareil corps d'ouvrage qu

contiendroit une ſimple expoſition des ſymptômes & des progrès d'une maladie, avec l'application & le ſuccès des remedes, ſeroit le meilleur Traité de Médecine, pourvu qu'il ne s'y gliſſât rien de trop extraordinaire, ſans en donner raiſon, ni de trop commun, ſans en tirer des réflexions & des conſéquences utiles. Le bon morceau, qu'un Traité des maladies incurables! Autre ouvrage auſſi ſatisfaiſant : l'art d'appaiſer les douleurs.

La connoiſſance de ſoi-même eſt le but naturel de toutes nos études. La ſcience de l'homme comprend les prérogatives & les déſavantages de ſa condition. Nous avons aſſez de tableaux des miſeres humaines : ces ſortes de lamentations ont quelque choſe de doux & de ſalutaire. Mais un Traité de l'excellence de l'homme ne ſeroit pas moins utile. Ce ſeroit un grand tableau tiré d'après l'hiſtoire, qui repréſenteroit les plus ſublimes traits de la nature humaine ; on n'y verroit parmi les pro-

jets, que les plus magnifiques; au nombre des vertus, que les plus héroïques; que les actions du premier ordre, & les talens du premier mérite : enfin ce ſeroient les faſtes des triomphes de l'homme, & le *livre d'or* où le favori vivant n'obtiendroit pas la place du héros mort, parce qu'on n'y ſeroit écrit qu'après la vie. Quoi de plus frappant (ceci me fait entendre) que de voir un malheureux pleurer, quand on lui coupe les cheveux pour le mener au ſupplice, & rire au-milieu des plus affreux tourmens, en voyant tomber les débris d'un toît, ſur la tête d'un des aſſiſtans ? Cette contradiction donneroit plus de matiere, aux réflexions d'un Philoſophe, qui étudie & enſeigne l'art de connoître les hommes, que ne le pourroient faire des volumes d'hiſtoire.

Tel ſeroit le plan d'une hiſtoire littéraire. Elle commenceroit par une idée de tous les arts, des temps & des pays où ils ont fleuri; on ſuivroit leurs pro-

grès & leurs tranſmigrations ; (car les ſciences voyagent auſſi bien que les peuples,) leur décadence & leur rétabliſſement : enſuite viendroit l'origine de chaque ſcience avec l'occaſion qui l'a faite naître, la maniere de la cultiver avec celle de la tranſmettre, ou de l'enſeigner ; les ſectes, & les querelles que les opinions ont enfantées ; leurs défenſeurs, leurs adverſaires & leurs protecteurs fameux ; les Auteurs illuſtres, les livres excellens, & les Académies célebres ; enfin tout ce détail eſſentiel qui appartient à la république des Lettres. Un tel ouvrage finiroit par l'abrégé des ſyſtêmes de la Philoſophie, où l'on verroit chaque Docteur à la tête de ſon Ecole expliquant & liant ſa doctrine, en ſorte qu'elle ſe ſoutienne & s'éclaire elle-même dans toutes ſes parties, au-lieu qu'elle eſt mutilée par ceux qui la combattent. Séparez les pieces, l'édifice tombe. Les mêmes actions de Néron, que Tacite rend vraiſemblables par les circonſtances dont

il les enchaîne, deviennent chez Suétone un tiſſu d'horreurs incroyables. Mais l'ame de toute hiſtoire, c'eſt l'art de combiner les événemens avec leurs principes; de remarquer, par exemple, la diſpoſition du climat & du génie à l'égard de chaque eſpece de ſcience, les circonſtances du temps favorables ou contraires, tant du côté de la Religion, que des Loix civiles & politiques, & tous les reſſorts ſecrets ou publics qui ont contribué à la propagation des arts. Cet eſprit de critique ne doit pas écarter un hiſtorien de ſon devoir principal, qui eſt de ſuivre l'ordre des faits. C'eſt à lui de citer, au lecteur de juger; c'eſt un témoin à qui on ne demande pas ſon avis, mais ſa bonne foi. Ce ſyſtême ſeroit moins un trophée érigé à la gloire des arts, qu'un tribunal où l'on peſeroit les vertus & les paſſions des ſavans, pour leur apprendre à ſe reſpecter eux-mêmes, s'ils veulent l'être du peuple.

L'hiſtoire du ciel ne doit pas être

celle des ſyſtêmes du monde, mais la ſimple relation des phénomenes. C'eſt le moyen de parvenir au vrai ſyſtême; car ſi l'on obſerve les aſtres avec le Téleſcope, c'eſt-à-dire, avec les préventions de Galilée ou de Tycobrahé, on ne verra que ce qu'ils ont vu, des apparences qui nous empêcheront de parvenir à la réalité. Le dogme jette un nuage ſur les faits, il faut commencer par ne rien croire, avant d'examiner. Un ſyſtême, pour être l'unique enfant de votre génie, n'en mérite pas davantage votre prédilection.

Il nous faudroit une liſte des problêmes réſolus & à réſoudre, des erreurs populaires de fait ou de principe ſur l'Hiſtoire Naturelle, des menſonges imprimés dans l'Hiſtoire Civile, & des héréſies qui concernent les dogmes de la Religion ; ce ſeroit autant de retranché des articles de notre crédulité.

Il nous manque un inventaire des richeſſes de l'homme, où l'on détail-

leroit tous les biens que nous tenons de la nature & de l'art, les pertes que nous avons faites d'une part, & les acquiſitions qui nous reſtent de l'autre, afin de chercher les moyens de rentrer ſous la tutelle de la nature, ou de nous bien gouverner dans l'état d'émancipation que nous avons choiſi. On mettroit à côté les tentatives qu'on croyoit poſſibles & qui ont manqué, & celles qui, réputées long-temps pour impoſſibles, ont pourtant réuſſi : ce corps d'exemples enhardiroit l'induſtrie à l'invention, la dirigeroit dans les moyens & lui faciliteroit les voies les plus promptes & les plus actives.

On n'a point écrit encore ſur les affaires. C'eſt que les gens de lettres ne les entendent pas ; & voilà le reproche le mieux fondé que l'on puiſſe faire aux ſciences, de rendre un homme inutile au commerce. L'érudition & l'eſprit des affaires ne vont point enſemble. Quant à la Politique, on n'ignore pas que les têtes à ſyſtêmes, peut-être bien

réglées en elles-mêmes, gouverneroient assez mal le monde. On a tout vu ; mais quand on vient à tenir le timon, toutes les idées s'évanouissent ; le tumulte des affaires, la multitude des vues, la difficulté du choix, les risques d'une résolution, tout vous jette dans un cahos où les meilleures spéculations s'abyment & se confondent. Il s'agiroit donc de traiter à fonds la science des affaires dont nous n'avons qu'une esquisse légere, eu égard à l'étendue de la matiere.

L'érudition n'est pourtant pas opposée à l'esprit de conseil, & aux talens de l'administration. Car aussi ne faut-il pas livrer sa santé entre les mains d'un Empyrique sans expérience & sans réflexion ; ni sa fortune à la barbarie d'un Légiste sans étude, dont la moindre nouveauté met d'abord la pratique à bout. Un Savant ou un Philosophe n'est jamais qu'un pédant aux yeux d'un Ministre ; cependant Séneque gouvernoit assez bien l'enfance de Néron ;

Gordien acquit aſſez de gloire, tandis que Miſithée dirigeoit ſa main au timon de l'Empire ; & la minorité d'Alexandre Sévere fut heureuſe ſous la régence des femmes, parce qu'elles étoient conduites par d'habiles maîtres. Quand on n'auroit pas l'adreſſe de ſaiſir les occaſions, il reſte au moins un fond de lumieres pour appercevoir l'équité : mais a-t-on beſoin de remedes, quand on ne veut pas faire le mal ? On a beau ſe propoſer un modele, la vie d'un homme eſt trop courte, & ſa conduite trop bornée, pour ſervir d'exemple à un autre homme, & ſur-tout à un homme qui doit en gouverner pluſieurs ? Souvent un fils reſſemble moins à ſon pere, qu'à ſon biſayeul. Ainſi les exemples anciens quadrent mieux avec les affaires préſentes, que les exemples des ſiecles récens, ou des climats voiſins. L'eſprit enfin eſt à l'égard de l'érudition, comme le fonds d'un particulier auprès du tréſor public.

Il nous manque un Traité d'éloquence

politique, qu'on appelleroit l'Art de conférer dans les affaires d'Etat, ou de faire valoir ſes intérêts particuliers.

Un ouvrage bien inſtructif en fait de morale pratique, ce ſeroit un recueil des artifices de chaque profeſſion, & de ce qu'on appelle *les tours de métier*. La peinture des vices traitée avec toute la gravité & le ménagement d'une ſaine philoſophie, ſans amertume & ſans déclamation, prêteroit de fortes armes à la probité.

Les Moraliſtes ſont la plûpart comme un Maître Ecrivain qui donneroit de beaux modeles, ſans enſeigner à tenir & à conduire la plume, pour tracer des caracteres. Ce ſont des portraits de mœurs finement touchés, de belles images de la vertu, de magnifiques ſentences; mais les moyens & les regles, ce qui fait la partie eſſentielle de la Morale, on les laiſſe à l'écart. C'eſt que tous les Ecrivains veulent être ingénieux, & ſongent moins à éclairer, qu'à éblouir. Vain amour d'une futile gloire,

qui fait perdre de vue à un Auteur, l'unique but qu'il doit avoir ſans ceſſe devant les yeux & dans le cœur, le bonheur des hommes. Le métier de Manœuvre vaut ſouvent mieux que le rôle d'Architecte, quand il s'agit d'être utile.

N'y a-t-il pas un moyen de tendre & de fortifier l'imagination? Quand elle eſt une fois exaltée, on voit l'homme opérer des choſes prodigieuſes. Les anneaux magiques ne tirent point leur pouvoir des mauvais eſprits, mais des eſprits foibles qui ſe frappent de certains ſignes extérieurs que la fourberie emploie, comme la Religion a recours aux images ſaintes pour échauffer la piété des fideles & fixer leur attention dans les prieres. Ces cérémonies ſuperſtitieuſes ſont peut-être dignes d'obſervation; car ſouvent elles couvrent une opération toute naturelle, dont on attribue l'effet à des puiſſances inviſibles. Les chaînes de la ſympathie, la communication des eſprits & des corps à

travers de longues diſtances, ne ſont la plupart que les preſtiges d'une magie fort ſimple.

La mémoire tire ſes meilleurs ſecours de l'écriture qui la fixe. L'uſage des extraits a ſes inconvéniens : l'érudition qui ſe nourrit de la lecture, & la mémoire qui s'entretient par l'exercice, doivent en ſouffrir ; mais on ne ſauroit faire de trop bonne heure de ces proviſions littéraires, pourvu que le goût préſide au choix. La mémoire eſt comme une eau dormante qui a beſoin de paliſſades. Les vers ont une harmonie & une cadence qui la reveille plus ſûrement, que la proſe la mieux arrondie. Quand une expreſſion nous échappe, la meſure la rappelle. L'emblême fixe l'eſprit par le moyen des ſens. Une image ſenſible frappe toujours davantage. Le tableau qui repréſente un Chaſſeur à la piſte du lievre, la vue d'un Marchand qui arrange ſon magazin, la voix de l'Acteur qui déclame une ſcene ; tout cela nous peint beaucoup

mieux l'invention, la diſpoſition & l'élocution, que toutes les définitions de la Rhétorique.

Tout ce qui donne beaucoup de peine & peu de profit, doit être rejetté. Ces efforts de mémoire qui conſiſtent à retenir une foule de noms barbares, & à les répéter dans le même ordre; cette ſtérile facilité d'écrire ſur le champ, & de faire des vers ſur toute ſorte de ſujets, cet eſprit de maligne plaiſanterie, qui manie habilement le ridicule & la ſatyre; cette ſubtilité qui élude la force des raiſonnemens par de vains ſubterfuges; ce ſont autant de jeux d'enfant, comparables à la ſoupleſſe d'un funambule qui cauſe plus d'étonnement que d'admiration, & plus de frayeur que de plaiſir.

Belles matieres pour les Philoſophes: l'énergie de la nature, l'empire de la coûtume & de l'éducation, la tyrannie du préjugé, l'aſcendant de l'exemple, le pouvoir de l'amitié & des habitudes, l'aiguillon des louanges & de la honte,

des remedes de l'eſprit, ſans quoi l'on tombe dans la chimere des Empyriques qui traitent tous les malades également.

La ſcience du monde eſt très-difficile à traiter; elle dépend ſi fort du cours des choſes, & de la viciſſitude des circonſtances, qu'on ne peut la réduire en principes conſtans. La Morale a ſans comparaiſon beaucoup plus à faire que la Politique, car elle doit former l'honnête homme, & l'autre ne donne que les dehors de la probité, qui malheureuſement ſemblent ſuffire au maintien de la ſocieté. C'eſt pourquoi le Gouvernement eſt quelquefois ſain, quoique les mœurs ſoient corrompues. Les Etats ſont de grandes machines qui ſe remuent difficilement, auſſi durent-elles plus long-temps. Les premiers mouvemens influent beaucoup ſur les ſeconds, & l'impreſſion des ſages inſtitutions qui ont donné naiſſance aux grands Empires, éloigne ou retarde leur décadence. Mais la corruption ſuit de

coup à la fin d'une vie, mais dans le corps même de l'Hiſtoire, où chaque perſonnage ſe montre tel qu'il eſt à travers les rôles qu'il joue. Ces traits épars & jettés au hazard, peignent mieux au naturel que ces portraits flattés & embellis à deſſein, où l'Hiſtorien ſubſtitue ſon caractere à celui de ſes Héros. Un Moraliſte ne doit jamais préſenter un ſeul homme pour modele à tout le genre humain ; mais il recueille çà & là des couleurs ſimples qui, broyées enſemble, peuvent faire d'excellens tableaux de mœurs, & repréſenter toutes ſortes de caracteres ; c'eſt par cette ingénieuſe diſſection du cœur humain, qu'on apprend à le connoître & à le former.

La nature a fait tous les frais pour le fonds des ames, mais la forme tient à mille choſes, l'âge, le ſexe, le climat, le tempérament, la figure, la fortune enfin, tout a droit d'y mettre ſon empreinte, & ce ſont autant de conſidérations à diſtinguer dans l'application

Quand on conſidere que les hommes ſe corrompent & s'empoiſonnent mutuellement, croiroit-on qu'ils ſont faits pour habiter enſemble ? D'où vient que dans les temples, les ſpectacles, & dans tous les lieux d'aſſemblée publique, on eſt ſujet aux pâmoiſons de cœur ? c'eſt que les hommes y ſoufflent une peſte ſubtile. Les troupeaux n'éprouvent pas ces altérations dans leurs étables ; ſans doute parce que leur nourriture eſt plus innocente.

Loin de nous ces méthodes qui ne donnent qu'une teinture d'érudition univerſelle ſi propre à remplir de vanité des jeunes eſprits, & à retarder les fruits des lettres par une oſtentation de génie prématuré.

On peut avancer dans les ſciences par des routes bien oppoſées. La pratique de commencer par les grandes difficultés, eſt la plus courte pour rompre la roideur de l'eſprit : quand elle réuſſit, on va loin, le goût ſuccede aux obſtacles & il ne nous abandonne ja-

coup à la fin d'une vie, mais dans le corps même de l'Hiſtoire, où chaque perſonnage ſe montre tel qu'il eſt à travers les rôles qu'il joue. Ces traits épars & jettés au hazard, peignent mieux au naturel que ces portraits flattés & embellis à deſſein, où l'Hiſtorien ſubſtitue ſon caractere à celui de ſes Héros. Un Moraliſte ne doit jamais préſenter un ſeul homme pour modele à tout le genre humain ; mais il recueille çà & là des couleurs ſimples qui, broyées enſemble, peuvent faire d'excellens tableaux de mœurs, & repréſenter toutes ſortes de caracteres ; c'eſt par cette ingénieuſe diſſection du cœur humain, qu'on apprend à le connoître & à le former.

La nature a fait tous les frais pour le fonds des ames, mais la forme tient à mille choſes, l'âge, le ſexe, le climat, le tempérament, la figure, la fortune enfin, tout a droit d'y mettre ſon empreinte, & ce ſont autant de conſidérations à diſtinguer dans l'application

Quand on conſidere que les hommes ſe corrompent & s'empoiſonnent mutuellement, croiroit-on qu'ils ſont faits pour habiter enſemble ? D'où vient que dans les temples, les ſpectacles, & dans tous les lieux d'aſſemblée publique, on eſt ſujet aux pâmoiſons de cœur ? c'eſt que les hommes y ſouffient une peſte ſubtile. Les troupeaux n'éprouvent pas ces altérations dans leurs étables ; ſans doute parce que leur nourriture eſt plus innocente.

Loin de nous ces méthodes qui ne donnent qu'une teinture d'érudition univerſelle ſi propre à remplir de vanité des jeunes eſprits, & à retarder les fruits des lettres par une oſtentation de génie prématuré.

On peut avancer dans les ſciences par des routes bien oppoſées. La pratique de commencer par les grandes difficultés, eſt la plus courte pour rompre la roideur de l'eſprit : quand elle réuſſit, on va loin, le goût ſuccede aux obſtacles & il ne nous abandonne ja-

mais, quand il eſt venu difficilement. N'apprend-on pas à danſer avec de gros ſouliers, comme on apprend à nager avec des outres gonflées de vent?

Un eſprit médiocre qui veut aller trop loin, perdra courage en route. S'il a trop de confiance, il reſte au deſſous de ſes eſpérances ; de cette malheureuſe préſomption naît le déſeſpoir qui nous jette dans un état d'inaction & de langueur, & qui nous empêche de remplir la meſure de nos talens.

La raiſon a tant de ſortes d'ennemis à combattre! Tantôt ce ſont les piéges du ſophiſme, tantôt l'enchantement & la ſéduction de la parole, enfin la violence des paſſions : on a réduit en art les moyens de ſe défendre contre la plupart de ces divers aſſauts ; mais que ſeroit-ce, ſi ces armes devenoient meurtrieres & funeſtes à ceux-mêmes qui s'en ſervent, ſi la raiſon n'échappoit à la force ouverte, que pour tomber dans une embuſcade? La Dialectique

& la Morale de l'Ecole ne favoriſeroient-elles pas les ennemis de la raiſon, au lieu de lui prêter du ſecours contre leurs entrepriſes ?

Les tremblemens des cordes ſous l'archet font ſur l'oreille la même impreſſion que les rayons du ſoleil réfléchis par les flots, ou les ſcintillations du rubis, ont coutume de faire ſur la vue. C'eſt un rapport d'harmonie fondé ſur une correſpondance d'organes. Il nous manque un recueil de ces axiomes primitifs communs à toutes les ſciences, également applicables à la Phyſique, à la Morale, & à la Politique. Cependant la nature eſt ſimple & ſe reſſemble par-tout. En voici des exemples.

I.

Si l'on ajoute des égaux à des inégaux, les tous ſeront inégaux.

Axiome de Mathématique, qui paſſe en regle de droit. Car dans la juſtice

diſtributive qui rend à chacun ſelon ſes œuvres, ſi l'on traite également des actions inégales; il n'y a plus d'égalité, ni d'équité. Mais la juſtice commutative qui rend à chacun ſelon ſes choſes, partage également des perſonnes inégales.

II.

La nature ſe repréſente toute entiere en petit.

Ainſi le mouvement des aſtres ſe vérifie dans celui des atomes. La cauſe de leur révolution diurne s'expliquera par celle du flux & du reflux de la mer. Dès que l'on pourra découvrir le principe de la vertu magnétique, ou celui du mouvement circulaire, on connoîtra bientôt les loix de l'attraction des corps céleſtes, & ſi la terre tourne, ou bien les Cieux.

Tel eſt l'axiome phyſique de Démocrite, qu'Ariſtote tranſporta dans la Politique. Car il établit le Gouvernement

monarchique ſur le Gouvernement domeſtique, & prit le plan de l'Etat, dans la famille.

III.

L'être ne périt jamais entiérement, quand le tout retourne à ſes principes.

Axiome de Phyſique, & maxime de Politique. Comme la matiere, loin d'être anéantie, reprend ſa vigueur dans les élémens ; auſſi pour empêcher la ruine des Empires, les loix doivent rappeller les anciennes mœurs.

IV.

La peſte eſt plus contagieuſe dans ſes commencemens que dans ſa maturité.

C'eſt une expérience phyſique applicable à la Morale. Car la corruption des méchans déterminés eſt moins funeſte à la ſociété, que les irrégularités d'une vertu qui plie & ſe dément.

V.

Les cauſes les plus générales, ont auſſi le plus d'énergie.

Principe univerſel dans la nature. La grande chaîne qui ne laiſſe point de vuide, eſt eſſentielle à la conſtitution du monde, & ſert à l'entretien de tout le méchaniſme ; mais la gravité n'eſt qu'un mouvement particulier à la ſphere terreſtre, & ſubordonné au mouvement général qui lie & rapproche tous les êtres : ainſi le grand intérêt de l'Etat abſorbe les petits intérêts des citoyens. La patrie eſt une mere, mais qui dévore quelquefois une partie de ſes enfans pour conſerver la famille, & quelquefois immole la famille aux aînés. Les reſſorts qui font ſubſiſter ou fleurir la nation, ſont toujours plus forts que ceux du bien être des particuliers.

V I.

Les organes de la réflexion reſſemblent aux organes des ſens.

C'eſt un axiome commun à la Perſpective & à l'Acouſtique. En voici l'explication. Le miroir qui réfléchit les objets, eſt tranſparent comme l'œil qui les reçoit. Le rocher qui renvoie les ſons & qui forme l'écho, a la même configuration que l'oreille. Autant de reſſemblances, ou plutôt autant de veſtiges de la nature qui a imprimé ſes caracteres & ſon ſceau ſur toute la matiere, enſorte que les traits les plus différentiels ne peuvent effacer l'empreinte dominante d'une même puiſſance.

En voilà aſſez pour les eſprits pénétrans, il n'y en aura que trop pour les autres.

On pourroit faire un recueil d'antitheſes intitulé, la logique des Rhéteurs, ou l'abus de la raiſon dans l'éloquence; & voici dans quel ordre on les diſtribueroit.

MAXIMES.

POUR ET CONTRE.

I.

La Nobleſſe.

L'honneur rend la probité comme héréditaire à la Nobleſſe.

Si la vertu ne conduit pas à la Nobleſſe, elle en deſcend encore moins.

II.

Les richeſſes.

Les Philoſophes demandent ſi l'on doit rapporter le bonheur au plaiſir ou à la vertu : laiſſez-les diſputer, & cherchez les richeſſes qui ſont bonnes à tout.

L'homme qui penſe que tout s'acquiert par les richeſſes, met lui-même ſon ame à prix.

III.

Les Honneurs.

Les Honneurs ſont les calculs dont la Providence ſe ſert, pour apprécier notre mérite, & le rendre public.

Les Honneurs ſont de faux poids avec leſquels les Princes réglent le prix courant des hommes, ſans eſtimer leur valeur intrinſéque.

POUR ET CONTRE.

IV.

La Fortune.

La Fortune eſt eſtimable par la ſécurité qu'elle nous donne au dedans de nous-mêmes, & par le crédit qu'elle nous procure au dehors.

La Fortune donne la commodité d'uſer de ce qu'on doit mépriſer, & le pouvoir de faire ce qu'on ſeroit heureux de ne vouloir pas faire.

V.

La Réputation.

Les éloges du peuple tiennent de l'inſpiration. Tant de têtes ne ſe réuniſſent pas au même ſentiment, ſans une eſpece de miracle.

Le peuple loue les plus minces vertus qui ſont à ſa portée, il admire les vertus éclatantes qui ſont équivoques, & il n'apperçoit pas les vertus ſublimes, qui vont ſe cacher dans les Cieux.

VI.

L'Affabilité.

L'Affabilité qui met les grands au niveau de leurs inférieurs, les éleve au-deſſus de leurs égaux.

L'Affabilité peut être un effet de la foibleſſe qui craint les hommes, ou de la vanité qui recherche leur faveur.

POUR ET CONTRE.

VII.

La Complaiſance.

Un Caractere complaiſant s'appelle une nature d'or ; eſt-ce parce qu'il eſt flexible, parce qu'il eſt rare, ou parce qu'il eſt recherché comme l'or.

La Complaiſance eſt une ſervitude perpétuelle. Les refus du Complaiſant ſont des injures, par la raiſon que ſes offres ne ſont pas des ſervices.

VIII.

Le Silence.

Le Silence eſt auſſi dangereux que les ténébres de la nuit. Il décele un eſprit ſoupçonneux, & par-là même ſuſpect.

Le Silence donne du poids aux penſées, & du crédit aux paroles.

IX.

La Vanité.

La Vanité corrige beaucoup de vices : elle ne ſubſtitue que des ridicules aux travers odieux de l'orgueil ; il eſt vrai qu'elle fuit d'un côté, pour ſe montrer

La Vanité nous rend curieux, empreſſés, menteurs, inconſtans, exceſſifs en tout, dans le bien comme dans le mal ; elle corrompt le principe des meilleurs

de l'autre; mais enfin il faut un peu de vanité, ne fût-ce que pour ſe mêler des affaires publiques.

actions, & nous en dérobe tout le mérite.

X.

La Conſtance.

La Conſtance & l'uniformité dirigent les mouvemens des Cieux, & la marche de l'Eternité. Où en ſommes-nous, ſi nous ajoutons à l'inconſtance de la fortune celle de notre eſprit?

L'homme inébranlable dans ſes réſolutions reſſemble à un Portier inflexible & mal aviſé, qui de peur de laiſſer paſſer la canaille, refuſe l'entrée à d'honnêtes gens.

XI.

Le Courage.

Le Courage nous apprend à voir le danger d'un œil ferme, ou pour l'éviter ſi l'honneur le permet, ou pour l'affronter, ſi l'honneur le commande.

Un homme qui ne craint pas pour ſa vie, ne ménage gueres celle des autres.

POUR ET CONTRE.

XII.

La Vengeance.

La Vengeance eſt un ſage conſeil de l'amour de ſoi-même ; c'eſt un frein d'autant plus néceſſaire, que les loix ne veillent pas toujours.

L'homme prompt à ſe venger, n'attendoit que le moment de faire du mal.

XIII.

L'Ingratitude.

L'Ingrat rend ſouvent juſtice à ſon bienfaiteur, en l'oubliant ; mais il ſe rend toujours juſtice à lui-même, en conſervant ſon indépendance.

Les bienfaits nous impoſent des obligations d'autant plus ſacrées, qu'elles n'ont dépendu que de notre choix. L'ingratitude eſt donc une injuſtice.

XIV.

L'Amour.

Tous les hommes ſe cherchent eux-mêmes ; l'amant eſt le ſeul qui ſe retrouve dans un autre.

L'Amour eſt un être bien équivoque, tantôt fol juſqu'à ne pas ſe connoître, & tantôt ſi hideux à ſes propres yeux, qu'il a beſoin de fard pour ſe maſquer.

POUR ET CONTRE.

XV.

Les Partis violens.

La néceſſité qui nous précipite dans une réſolution hazardeuſe, nous donne des moyens pour en ſortir heureuſement.

Tout remede violent recele un nouveau mal. Les conſeils de la crainte & du déſeſpoir ſont un appareil plus mortel que la plaie.

XVI.

La Nouveauté.

Les hommes de talent & d'induſtrie qui annobliſſent leur famille, valent mieux que leurs deſcendans ; la ſingularité dans la conduite ſuppoſe de la force dans le caractere ; & les eſclaves de la coutume ou de l'exemple, ne produiront jamais rien de grand.

Les innovations ont toujours un effet dangereux, du moins quant au préſent : il faudroit imiter les révolutions du temps qui ſe font par des progrès inſenſibles, quelque ſubites qu'elles paroiſſent à des yeux peu vigilans.

L'Enfance de la Philoſophie ſe repaît de fables ſtériles. Loin de l'hiſtoire naturelle toute cette Philoſophie qui perd le temps à ramaſſer des autorités

contradictoires ſur un fait ou ſur une opinion. Loin tous les ornemens de l'éloquence, qui rempliſſent l'imagination, aux dépens de l'utile. Loin toute cette magie qui entretient la crédulité, éteint la force du génie, & arrête la marche des ſciences. Tant de préciſion n'amuſera ni l'Ecrivain ni le Lecteur; mais un ouvrier s'amuſe-t-il à dorer ſes outils pour le plaiſir des yeux? Il les choiſit de la meilleure trempe, & les plus maniables. Un magaſin ou un grenier ne ſont pas faits pour qu'on s'y promene, mais pour loger des proviſions. Ainſi la vanité ſcientifique & tout le faſte académique mis à part, vîte aux faits & à l'ouvrage.

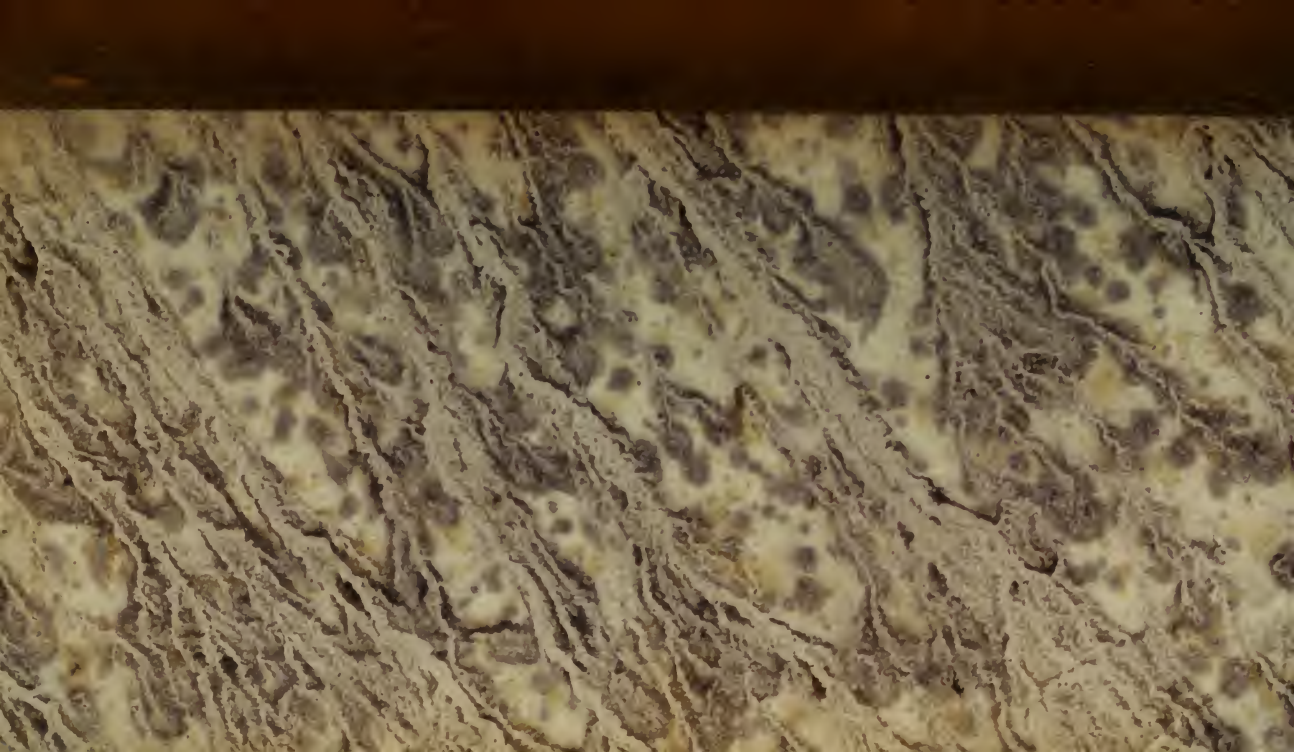
L'hiſtoire des arts mene droit à la pratique. Elle leve cette écorce des choſes, ou ces couleurs fugitives qui produiſent les faux jugemens.

Ayez plus d'un but dans vos opérations. Vous tenez une écreviſſe, ne ſongez pas tellement au profit de la cuiſine, que la Philoſophie n'entre pour

rien dans vos vues. Que l'écreviſſe devienne rouge dans l'eau bouillante, il n'importe pour l'aſſaiſonnement, mais beaucoup pour le traité des couleurs. Réſervez-vous cependant un objet principal, tel que la diſtance des planettes dans l'hiſtoire du Ciel, & les limites de la compreſſion dans l'hiſtoire de l'air. Cherchez dans l'hiſtoire de la terre, combien la mer occupe de la maſſe ou de la ſurface du globe; dans l'hiſtoire des métaux, obſervez leur peſanteur réciproque. Au défaut de l'exactitude dans les obſervations, ayez de la juſteſſe dans vos combinaiſons; & pour ſaiſir le véritable milieu des choſes, tâchez d'atteindre les extrémités. Quand il ſe rencontre ſur votre chemin une erreur populaire, ne manquez pas de la détruire en paſſant, comme un voyageur coupe une ronce, ou tue un ſerpent.

Enfin s'il reſte dans quelques ames du zele pour le bien des hommes, & de la compaſſion pour leurs maux; s'il

y en a qui aiment la vérité, qui ſentent toutes les divines impreſſions de la nature; on les conjure par tout ce qu'il y a de grand, d'utile & de glorieux parmi les hommes, de renoncer à leurs préjugés, de dépouiller l'orgueil de l'Ecole, & d'entrer dans la contemplation de l'univers, avec un eſprit & des vues épurées. Que ces Philoſophes ne rougiſſent pas de redevenir enfans, pour étudier les élémens & les vrais principes des choſes; qu'ils emploient toutes les reſſources de l'âge & de la raiſon pour agir, laiſſant le ſoin des paroles aux deux enfances de la vie humaine. Puiſſent-ils vivre longtemps & mourir dans l'étude de la nature.

FIN.

2 vol - 100